



LOVE SCORIES

JOSEPH PÉRIGOT

Écrire malgré tout

© J. Périgot 2025 / ISBN 978-2-916963-20-4

Joseph Périgot

Love scories

roman

Écrire malgré tout

*« Ma solitude n'est pas faite
de ce qui me manque,
mais de ce qui n'existe pas. »*

ANTONIO PORCHIA

Mon frère chialait au bout du fil. Les mots se noyaient dans les sanglots et dans le boucan de la cantine. Je n'y comprenais rien, sauf qu'il avait un problème. Mon frère avait toujours un problème quelque part. Il *était* un problème depuis sa naissance avec un calcul dans les reins. Il a enfin articulé en forçant la voix : « Notre mère est décédée, merde ! » Il venait de la découvrir. Sur le pavé de la cuisine. Dans les épluchures de carottes. Gaz allumé. Casserole cramée.

Entre nous, on disait toujours « notre mère », jamais « maman ». Même chose pour notre père, enterré deux ans plus tôt. Pas de « papa ». Ça donne déjà une idée de la famille.

Je suis allé direct chez le proviseur. Il a posé une patte sur mon épaule. Sous tous les cieux, la mort d'une mère génère de la compassion. Cet imbécile psychorigide était mon ennemi. Je ne faisais pas ranger les tables après mes cours, je rédigeais le cahier de textes au crayon mine, les élèves m'appelaient par mon prénom. Note administrative au plus bas. Il avait cent fois

persiflé : « Vous êtes un bon professeur, c'est dommage pour votre avancement. » Comme si j'avais envie d'avancer dans l'Éducation nationale. Fin juin, je me cassais. La rentrée de septembre, ce serait sans moi, chers collègues. J'aurais pour vous une pensée émue.

Mon frère avait les paupières bouffies. Il était le fils chéri. Le fils désiré. Le fils aimé. Le fils raté. Son passé était jalonné de conneries. À dix ans, il piquait dans la caisse de l'épicerie familiale. À vingt, il a épousé une folle qui tentera de lui trouver la peau. À trente, il a claqué le remboursement de son taxi accidenté, plus de bagnole, plus de boulot, Papa-Manman, au secours ! Les parents ont besoin que les enfants aient besoin d'eux. Mon frère était un bon fils. À protéger. À soutenir. À ramasser. Ça donnait un sens à leur vie. Moi, je ne leur avais été utile qu'une seule fois. Avant de naître.

Écoutez l'histoire émouvante d'une cosette changée en Cendrillon. Fille d'une marâtre et d'un homme de peine alcoolisé, au fond de la cambrousse, Cosette est privée d'école à treize ans pour marnier comme bonniche dans une ferme. Elle y débarque en hiver, vêtue d'une robe à fleurs légère. L'aîné du fermier a vite fait de la retrousser. Ils se prennent régulièrement sur la paille de la grange, jusqu'au jour où la patronne les surprend.

Avec elle, il faut travailler dur, marcher droit et rester à sa place. Cosette est priée de faire sa valise. C'est sans compter sur la force d'attraction du fils pour la petite bonne. Les fameuses fées romones. Si elle part, il partira avec elle. On négocie. Ils promettent de ne plus recommencer. Ils recommencent en décidant de commettre l'irréparable, qu'ils appelleront Paul, un prénom comme un autre. Ils ignorent son étymologie : du latin « paulus », petit, faible.

Cosette, le ventre arrondi, entre dans la famille du prince charmant. Paul grandit silencieusement dans l'ombre d'un couple de légende qui n'a plus besoin de lui. Sa mère a une dette infinie envers le fils du patron qui la chérit. Tout son amour y passe. Enfant de paille, Paul ramasse les miettes.

J'avais été nourri comme il fallait. Mon linge était lavé, raccommodé, repassé. Ils m'achetaient un beau cartable pour la rentrée. Ils me savaient gré d'être un enfant qui ne pleurait jamais. Qui ne réclamait jamais. Silencieux. Serviabile. Premier en classe. Ils avaient toujours honoré ce qui était pour eux une réussite : des diplômes, un emploi de fonctionnaire. Je n'avais qu'une seule chose à leur reprocher : ils ne m'ont jamais battu. Je n'avais pas pu les détester. J'avais mis des années à les tuer dans mon cœur.

Mon frère était prostré sur le canapé Conforama, sous un *Angelus* brodé par notre mère en attendant le retour du mari routier. J'ai dit :

— Tu as appelé le médecin ?

— Non, pourquoi ? Y a plus rien à faire.

— Si, un constat de décès.

— C'est facile à constater...

Toujours performant, le frangin. Il avait fermé la porte de la cuisine et attendait que ça se passe. J'ai dû le convaincre de m'aider à transporter notre mère dans la chambre, mais ce con a dérapé sur une carotte. Ça l'a mis en rage, il a shooté dans les épluchures. Soupe au lait comme notre père. Je l'ai incité au calme. Et au respect de la morte, pendant que j'y étais. Il a grogné : « Oui, oh, t'as l'air de t'en foutre, toi ! »

Je n'allais pas lui avouer que sa mort me troublait à peine plus que celle d'une inconnue. Dix ans nous séparaient. L'amour des parents nous séparait. On n'avait jamais joué dans la même cour. On ne parlait pas le même langage.

Notre mère portait sa vieille robe Thermolactyl aux couleurs éteintes et ses chaussures orthopédiques à trois mille francs non remboursés. C'était un poids plume. Une forme vide. Une chrysalide. Mon frère lui a remis ses lunettes. J'ai dit : « Tu crois que c'est utile ? » Il a rechialé.

J'ai sorti tous les tiroirs du secrétaire, étalé les dossiers sur la table basque. Une table mastoc, trop grande pour la pièce, mal aimée depuis toujours. Notre mère butait sur ses pieds en oblique. Elle criait : « Un de ces quatre, je vais la virer, cette saloperie ! »

Les papiers étaient parfaitement classés, avec l'écriture scolaire de notre père sur les chemises de couleur. *Convention Obsèques, Family Protect.* « Penser au pire pour ne plus y penser. » Merci à lui d'avoir raqué chaque mois pendant dix ans.

Voyage accompagné jusqu'au trou définitif. 1250 euros pour consoler les proches.

*

J'avais laissé mon frère préparer le sermon avec le curé. Les curés me débectaient depuis ma sixième à Saint-Joseph. Voix sirupeuse, mains baladeuses. Le prêcheur était un chauve, replet, avec les yeux de Peter Lorre : « Une grande histoire d'amour vient de s'interrompre par le départ pour l'éternité de votre chère mère et grand-mère... »

Léonore s'était installée au premier rang, à côté de Benjamin. Je rongais mon frein. On a divorcé, ma vieille, tu ne fais plus partie de la famille. Ses

regards provocateurs disaient : « Que tu le veuilles ou non, j'ai été ta femme pendant vingt ans, je suis la mère de ton fils, j'ai le droit d'être ici et je t'emmerde. »

Benjamin était raide sur sa chaise attachée à la mienne. Pourquoi ils attachent les chaises dans les églises ? Pour qu'on les pique pour aller s'asseoir ailleurs ? Le visage fermé de Benjamin n'était pas une expression de douleur devant le cercueil de Mamie. Elle n'avait pas été plus mamie pour lui que maman pour moi. Elle obligeait le gamin de trois ans à se déplacer sur des patins dans son appartement javellisé. Il rechignait à aller chez elle. Elle avait un peu de mal à se souvenir de son prénom. Elle l'appelait « eh-dis-don ».

À dix-neuf ans, étiqueté schizophrène, il avait pris l'habitude d'aller déjeuner chez elle le samedi. Son autre grand-mère, la vraie, venait de mourir, il s'était rabattu sur la tocarde. Mon père était venu me trouver : « Ça m'ennuie de te dire ça, mais il serait préférable que Benjamin ne vienne plus le samedi midi. C'est trop dur pour ta mère, il ne dit pas un mot, elle lui prépare des petits plats, tu la connais, et c'est tout juste s'il dit merci. »

Ben oui, vieux con, il est malade, ton petit-fils. Chtarbé. Fêlé. Dingue. Malheureux. Je n'avais

rien dit de tout ça. J'avais ravalé. C'était du Destop. Le peu qui me restait d'attachement filial avait été évacué ce jour-là.

Très liée à sa tata, une cousine avait prévu une réception après l'enterrement. Bouffons et buvons à la santé de la morte. Léonore a osé passer un bras sous mon bras : « Ça te ferait plaisir que je vienne chez ta cousine ? » Je me suis dégagé. Vingt ans d'intimité avec elle et le moindre contact me hérissait. Je ne voyais plus de cette femme que ses laideurs. Sa bouche farcie au collagène. Son accoutrement bobo, converses coquelicot, veste d'homme XXL, robe longue vintage. Et ce sourire de magazine qui appelait les claques.

Elle a serpenté jusqu'à Benjamin qui se tenait droit, immobile, impassible dans la foule murmurante. Elle l'a enlacé et entraîné à l'écart. Elle devait lui dire : « Quel bonheur de te voir, malgré ces circonstances douloureuses, ô mon cher chéri. Je t'ai préparé la tarte aux framboises que tu aimes tant. Des framboises de mon jardin, fraîchement cueillies... » Benjamin me montrait du doigt de manière insistante. C'est tout ce qu'il pouvait faire, ayant perdu le chemin des mots. Léonore a fini par comprendre : il dormirait chez moi et reprendrait le train le lendemain pour sa

clinique. Le fils « adoré » ne passerait pas la soirée avec sa maman « adorée ».

Elle n'était venue ici que pour faire son numéro. Elle avait toujours méprisé mes parents ouvertement. Outrageusement. Des gens trop simples pour elle. Elle était pourtant née d'un vulgaire bistrotier cauchois, comme Annie Ernaux, dont elle admirait l'oeuvre. Elles allaient bien ensemble, ces deux petites-bourgeoises montées en graine. Sauf que Léonore n'avait même pas écrit *Les Armoires vides*. C'était une petite prof de lettres, comme moi, dans le même lycée de bouseux normands. Elle leur enseignait Chateaubriand en arpentant l'estrade les yeux mi-clos. Les gosses se poussaient du coude et faisaient des avions qui atterrissaient sur son bureau. Elle ne voyait rien. Elle ne voyait personne. Elle ne voyait qu'elle.

*

Normalement, les conflits conjugaux s'apaisent avec le temps. Les familles se décomposent ici et se recomposent ailleurs. La flexibilité affective, comme celle du travail, est devenue la norme. Avec Léonore, au contraire, le temps avait

continué à creuser le fossé. J'allais dire « sa tombe ».

Quand j'avais compris qu'elle s'envoyait en l'air depuis un an et demi avec mon vieux copain Denis, ç'avait été un coup de tonnerre. Mais pas dans un ciel serein. À défaut de l'accepter, je pouvais le comprendre. Notre vie sexuelle était nulle. Des touche-pipis. Moins que des touche-pipis, parce que l'émotion est forte chez deux gamins qui faufilent une main dans la culotte de l'autre. Avec Léonore, c'était un devoir bâclé, un rituel besogneux. Je n'avais connu les joies du sexe qu'à quarante ans passés avec une jeune Édith rieuse qui se tortillait encore dans ma tête. Merci à Léonore de m'avoir cocufié, il y a des souffrances salutaires. Et l'amour, c'est bien connu, est fait de projections du sujet sur l'objet. Ça salit le pare-brise. On roule joyeusement en plein brouillard. L'accident est inévitable. Éjecté de mon siège de mari, projeté à distance, j'avais enfin découvert la vraie nature de Léonore.

C'était une « ravisée », comme disent les Cauchois, une gosse de vieux, un cadeau du ciel. Ses parents l'adulaient. À quatre ans, elle montait sur les tables en formica du bistro, pour pousser la chansonnette devant les poivrots du quartier. « Quel numéro ! » disait son père avec fierté. Ça

avait donné une petite reine qui ne doutait pas de son charme et qui en jouait tous azimuts, de la maternelle à la maison de retraite, avec une nette préférence pour les mecs baisables.

Je n'avais compris ça qu'à la tombée de la nuit, comme l'oiseau de Minerve. J'avais bien eu et exprimé quelques soupçons. Pour ce kiné bellâtre zozotant de l'établissement de cure. Pour ce prof de philo racho qui se la jouait Hegel. Pour cet économiste à tête de chien qui citait Confucius. Pour me rassurer, Léonore se plantait devant moi : « Regarde-moi droit dans les yeux, mon amour ! » Son beau regard gris vert détournait mes vilaines pensées. À la beauté, on prête de la pureté, d'où ça vient, cette connerie ?

Mais Léonore n'était pas simplement une femme attirée par les biens du sexe dont la privait son mari. Une reine a besoin de sujets pour lui laver les pieds. Pour faire ses carreaux. Pour retourner son jardin. Une reine ne s'abaisse pas à ce genre de tâches, surtout si elle a sous la main un couillon pour le faire à sa place.

Après notre séparation, elle s'était maquée avec un bricoleur éperdu d'amour. L'idylle avait duré le temps qu'il répare sa toiture et installe le chauffage central. Profiteuse. Grapilleuse. Rapineuse. Tout pour sa petite gueule. Avec un avantage collatéral :

le plaisir de régner, d'entendre la foule crier sous ses fenêtres : « Vive la Reine ! »

Pour recoller mes morceaux, j'avais poussé la porte d'un psy, qui avait tout de suite rangé Sa Royauté dans une case : « Perverse narcissique ». Au moins, je pouvais mettre des mots sur mon malheur. Le pervers narcissique est un manipulateur sans frein moral. Froid, calculateur, incapable d'aimer. L'autre n'existe pas, il ne voit en lui qu'un instrument pour satisfaire ses besoins et ses caprices et exercer son pouvoir. Mais attention ! Pour arriver à ses fins, il se pare des meilleurs sentiments. Les pervers sont des êtres charmants. Humains. Pleins d'empathie. Si vous vous sentez mal auprès d'eux, c'est que vous êtes nul. Et très vite, vous le devenez. Ils ne tarderont pas à se tourner vers d'autres proies.

Encouragé à la malveillance par ce diagnostic, j'avais prêté à Léonore toutes les tares. Elle avait un frère, Lionel, un pauvre garçon, sans femme, même pas homo, employé aux espaces verts. Il n'exprimait son intelligence que dans les tournois d'échecs. Un vrai champion dans ce domaine. Les réunions de famille étaient plombées par son silence et des interruptions sarcastiques dont il était le seul à rire. Or j'avais lu que la folie pouvait se transmettre d'une génération à l'autre, souvent de

l'oncle maternel au neveu. De Lionel à Benjamin. De là à penser que le malheur de mon fils venait de la mère, il n'y avait qu'un pas. Qui m'arrangeait bien.

Léonore souffrait-elle de l'état de Benjamin ? Allez savoir. Elle se mentait autant à elle-même qu'aux autres. Elle osait affirmer, comme une pensée profonde : « Notre monde est trop bavard, Benjamin ne parle pas pour ne rien dire, sa vie est intérieure, et la vie intérieure, c'est ce qu'il y a de plus précieux. » Au seuil de l'âge adulte, son fils était dans une période charnière difficile à négocier, voilà tout. Bientôt, il prendrait son envol. La vie était belle et plus forte que tout.

Cette meurtrière n'avait que le mot « vie » à la bouche : « Tu as vu mes pivoinés ? Viens donc voir mes pivoinés. Ne sont-elles pas absolument magnifiques ? Ces petites chéries mettent un an à préparer des fleurs qui vivront une semaine rien que

pour notre bonheur. » Elle avait refusé les séances de thérapie familiale proposées par les psys : « Je sais bien, c'est la mode, mais moi, je fais confiance à la vie, je fais confiance à mon fils. »

Elle s'occupait de lui bien plus que moi, je devais le reconnaître. Souvent, elle l'emmenait à Paris pour une tournée culturelle. Pas question de

rater l'expo Picasso à Beaubourg. Le gosse en avait assez au bout de dix minutes, de Picasso, la difficulté à se concentrer était l'un de ses symptômes majeurs. Sa mère le récupérait une heure plus tard, avachi dans le hall d'entrée du musée. Il la suivait docilement pour aller voir le dernier film senti-menthe-à-l'eau de Guédiguian. Ils avaient passé une journée « magique ».

*

En fuyant la perverse, j'avais sous-loué une chambre à Christiane, dans son appartement devenu trop grand pour elle après le départ des gosses et du mari. Christiane était prof de travaux manuels au lycée. Une prof de pacotille pour la Reine Léonore. Elle avait de grandes et belles mains. C'est tout de suite ce qu'on remarquait chez elle. Des mains de sculpteuse. De masseuse. Noueuses. Un peu rougies. Elle fumait trop, buvait trop et ne mangeait pas assez. La soixantaine difficile. Je lui mitonnais mes spécialités. Elle me massait le dos et le crâne de ses longs doigts experts pour faire sortir le malheur.

Nous étions devenus amants le jour où je l'avais surprise en pleurs, sur son balcon. Il avait fallu un whisky bien tassé pour qu'elle se confie :

« J'ai honte... Je suis une vieille femme, maintenant, ça ne devrait plus être important... mais par moments... c'est seulement par moments, le reste du temps, je n'y pense pas... je manque de sexe et c'est une souffrance. Ça me tenaille. Si j'étais un homme, j'irais voir une prostituée... » J'avais avancé la main. Elle s'était effrayée. Je l'avais rejointe sur son lit, où elle sanglotait. Emporté par une vague de désir et d'émotion, j'étais allé droit au fait, ne dénudant que le nécessaire. C'est ce dont elle avait besoin. Moi aussi, finalement.

Après cet épisode, nous avons pratiqué une tendre camaraderie, sans faire chambre commune. Nous nous invitons pour les douceurs du soir :

— Entrez donc un moment.

— Je ne voudrais pas vous déranger.

— Oh si ! Dérangez-moi, s'il vous plaît !

C'était à chaque fois un double cadeau : plaisir de donner et plaisir de recevoir, comme disent les marchands. Christiane était une maîtresse sensuelle et généreuse. Rien à voir avec les étreintes étriquées, stressées, vaguement honteuses que j'avais connues avec la reine déchue.

Quand le sexe va, tout va. Je me suis remis à l'écriture. Avec force, détermination,

concentration. Mon stylo courait sur la page, se jouant de mes craintes et de mes doutes. J'ai vu mon premier livre édité. Sueurs et palpitations. Chez Calmann-Lévy, l'éditeur de Baudelaire, Balzac, Hugo et autres gloires.

Excusez du peu. J'avais acheté un jean neuf, pour rencontrer mon éditrice et signer le contrat, à Paris. J'étais rougissant comme un adolescent. Je regardais mes mains, et je me disais : « Ces mains-là ont écrit un livre ! »

Ma vie avait repris du sens. Bientôt, adieu la vie de prof, adieu la vie de province, bonjour Paris. J'avais décroché un boulot de correcteur aux Éditions La Marinière, une petite boîte gonflée d'importance après la publication d'un best-seller : *L'art de ne rien faire, journal d'un pique-assiette*. Ça en disait long sur le climat social et moral de ce début de siècle. J'allais émarger au SMIC, mais je serais plus près des livres, donc de moi-même. Et quel bonheur de jeter son bonnet par-dessus les crétins.

Le mois de juillet était arrivé trop vite pour Christiane. Il faisait trop chaud et c'était trop dur. Elle s'occupait en changeant les meubles de place. Mon départ chamboulait tout. Elle suait à grosses gouttes, la mine défaite. Elle faisait souffrir son corps pour oublier l'autre souffrance. Elle a dit : «

Je n'ai jamais pensé qu'on avait un avenir ensemble, mais je me suis mal préparée à ton départ, c'est ma faute. » Pas le genre à geindre ni à supplier. J'ai dit :

— Paris n'est pas loin.

— Toi, tu seras loin.

J'étais déjà loin. Pardon Christiane, de t'abandonner au bord du chemin.

II

Bêtement, je me sentais flatté d'être un citoyen parisien. Un pauvre citoyen logeant dans une chambre de bonne, mais à quelques minutes de la prestigieuse Place de l'Opéra. Pourtant, l'opéra, ce n'était pas ma tasse de thé, et le Palais Garnier, je trouvais ça pompeux, pompier. Bien dans l'esprit de l'empereur à barbichette.

De plus, le Sacré Cœur était pile dans ma fenêtre quand je posais le cul sur la lunette. Ça me troublait. Et ça me troublait d'être troublé. Comment cette pièce montée hideuse élevée sur la Butte Rouge par les anti-communards était-elle devenue un symbole de Paris ? C'est sournois, un symbole, bourré d'images et d'idées parasites sans indication de provenance. Quand on pense que la tour Eiffel joue la vedette sur toute la planète avec ses grands pieds et sa petite tête.

Qu'est-ce que vous voulez, « Paris sera toujours Paris », comme dit la chanson. Ça restait vrai vingt ans après la décentralisation. On « montait » à Paris, comme si c'était le sommet. Les parigots tête-de-veau se sentaient supérieurs aux plouks de province.

Circonstance aggravante pour moi, je restais marqué par mes voyages du port de Dieppe aux Halles, avec mon père camionneur. Le vieux Berliet cinq cylindres chargé de tomates, d'oranges ou de bananes arrivait poussivement à l'Arc de Triomphe sur le coup de deux heures du matin, et c'était pour moi un éblouissement, cette ville sans limites, brillant de tous ses feux, capitale de la France. Je lui prêtais la vie mystérieuse et supérieure que le manant prête au *château* où se déroule une fête qu'il voit de loin, à travers la grille.

J'étais aujourd'hui illégitime dans la Ville Lumière. Avenue Marceau, Rue de Rivoli ou sur Les Champs-Élysées, je marchais dans les plates-bandes des riches et des puissants. Parfois, je m'y sentais tout petit. Parfois, je les piétinais joyeusement, leurs plates-bandes. Pour qui se prenaient-ils, ces VIP ? Ils n'avaient que l'importance qu'on leur accordait. Ils n'étaient grands que parce qu'on était à genoux, comme disait La Boétie.

*

Au lycée, je m'emmerdais avec trente moutards. Chez La Marinière, je m'emmerdais tout seul au fond du couloir. Les livres avaient

perdu leur poésie. Je faisais le ménage dans les manuscrits et les épreuves comme Aïcha dans les bureaux, après la fermeture.

Souvent, je restais à papoter avec elle, tout en lui donnant un coup de main. Entre immigrés, on se comprenait. On se racontait nos galères de cœur. Pauvre chérie, le dernier homme de sa vie avait disparu en vidant son compte épargne. L'avant-dernier stockait de la coke dans sa chasse d'eau, elle avait pris six mois avec sursis. Elle n'ignorait rien de mes impuissances et de mes amours savonnettes. On se disait tout. On s'était tout de suite dit tout. Mais on ne se voyait qu'au bureau. À peine une amitié. Une fraternité. Les choses étaient simples parce qu'il n'y avait pas de plan drague entre nous.

La drague est un petit jeu palpitant, mais réducteur, voire dégradant. On est là, mine de rien, à se renifler comme des chiens. Des chiens savants, qui font les malins, qui citent Lacan, mais qui ne pensent qu'à ça. Le sexe occupe toute la place, tendu vers un seul but : attraper celui de l'autre. Un peu limité, non ?

Ces soirées avec Aïcha me détendaient après une journée en compagnie de mes collègues de La Marinière. Ils étaient gais comme des Mormons et devaient l'essentiel de leur culture littéraire à

Lachard et Migarde. L'un d'entre eux se demandait : « Qu'est-ce qu'elle a écrit déjà, Madame Bovary ? » Un autre tombait de haut en apprenant que Céline était un homme. Ils sortaient de H.E.C., dopés par le slogan de l'école : « Apprendre à oser ». Ils ne doutaient de rien et se croyaient tout permis. Des hommes modernes. Il y avait aussi une fille qui se tortillait dans un tailleur ras-le-bonbon. Elle avait deux mots de vocabulaire : génial et cool.

Fabienne, la directrice ne relevait pas le niveau. C'était une quinquachevaline, hennissant pour un oui pour un non. En croisant et décroisant ses longues jambes sous la minijupe, elle montrait sa culotte noire qu'il ne fallait pas regarder. Elle avait pour époux un Tapie sans scrupule (pléonasme), pdg d'un institut de sondage. Tout projet éditorial était soumis par téléphone à un échantillon représentatif de la population française de dix-huit ans et plus. La collection *Je positive*, sponsorisée par Carrefour, connaissait un franchouillard succès.

C'était donc ça, l'édition moderne. Bourgeois, Losfeld, Nadeau au secours ! La littérature était mal partie. Moi aussi. J'en étais presque à regretter ma province ensommeillée. Quand on dort, on peut rêver. Dans mon ancienne vie, je rêvais du 27

rue Jacob et de la petite maison dessinée. Du temple Gallimard dans ce croupion de rue Sébastien-Bottin où Proust, Céline, Camus avaient porté leurs pas. Maintenant, je rêvais de rêver.

*

Je donnais du poing sur la table et grommelais devant un manuscrit où il était écrit : « Il se leva de la chaise sur laquelle il était assis. » Plus loin : « La rue était bordée de maisons » J'ai bousculé les feuillets. Affligé. Une petite blonde au regard myosotis se marrait sur le seuil de mon bureau. Je ne l'avais pas entendue venir. Elle a dit : « Moi, j'habite une maison sans rue. » J'avais devant moi Mélanie, alias Amata Cristie, auteur de polars naviguant en tête de gondole. La vieille Anglaise s'était réincarnée dans une minette d'une trentaine d'années à l'œil futé. Elle était mal fagotée. Jean's bas de gamme en accordéon. Chemise d'homme pas repassée. Baskets douteuses. Ce n'était ni de la négligence ni de la provocation, ça se sentait. Elle s'en foutait, tout simplement. Elle enfilait le matin ce qui lui tombait sous la main. Même quand elle avait rendez-vous à Paris avec son éditeur.

Elle vivait en Bourgogne, au milieu des vignes, dans un mazet aménagé sur les terres de son pépé. Après une agreg de lettres, elle s'était formée à l'œnologie, par amour du vin et par amour du pépé. Elle ne se posait pas en écrivain, l'écriture n'était qu'un jeu pour elle, mais qui s'était emballé et valait un pesant d'or qu'elle investissait dans le domaine viticole. La chevaline avait mis le paquet pour la faire entrer dans son écurie : 30.000 euros d'à-valoir.

Elle était dans mon bureau pour la préparation du texte. Mais elle a déclaré tout de suite, l'air chafouin : « Parlons de choses sérieuses. La situation est grave. Les Américains et les Chinois sont en train de détruire les grands châteaux bordelais en uniformisant le goût. Dieu merci, les vins de Bourgogne échappent encore à la parkérisation. » J'ai eu le droit à une grande leçon d'œnologie qui a failli lui faire rater son train. Elle est partie précipitamment en me promettant une caisse de la réserve prestige du pépé, *Nectar de Mélanie*. Pour les corrections, on verrait ça par mail, d'accord ?

C'est au troisième mail que les choses ont délicieusement dégénéré. Mélanie défendait le mot « orgasmique », moi le mot « orgastique ». Sujet glissant. En vérité, les deux formes sont

admises, c'était juste pour glisser... Nos échanges ont pris un tour érotique, limite cochon. Je frétiliais devant mon écran. J'en rajoutais dans ma réponse et j'attendais avec impatience la surenchère de ma maîtresse épistolaire.

On aurait pu en rester là et ça m'aurait suffi. Mais cette escalade a débouché sur un rendez-vous dans la petite maison vigneronne où Mélanie vivait seule, parmi les bouteilles et les bouquins.

Nous étions l'un devant l'autre, tout bêtas, deux étrangers n'ignorant rien de leurs vices cachés. Notre premier enlacement a été entrecoupé de fous rires. Suite logique à nos échanges électroniques, Mélanie a proposé de tourner l'affaire en jeu. Un streap-quiz. Option littérature, notre passion commune.

J'ai tout de suite merdé avec une série de questions sur Gide. C'était vache, Mélanie savait que je vomissais ce pédéraste crypto-catho. J'ai perdu coup sur coup chaussures, chaussettes, pull, chemise, t-shirt et pantalon. J'étais en calbute. Pas l'air malin. Ma riposte ne s'est pas fait attendre. Avec quatre questions sur Proust que Mélanie connaissait mal, je l'ai mise en soutien-gorge-culotte. Mais on commençait à se les geler dans sa baraque mal chauffée. On a couru sous la couette, et en deux temps trois mouvements, on a fini ce

que Gide et Proust avaient commencé. Mélanie avait des petits seins en poire exactement au format de ma main.

Comme elle n'aimait pas être pénétrée, nous nous sommes livrés sans retenue, une bonne partie de la nuit, à des caresses et des lècheres, à l'endroit, à l'envers, dans le sens du lit, en travers, et je ne sais plus trop comment. Avant de se laisser attraper par le sommeil, Mélanie a lâché d'une voix molle : « Désormais, tu fais partie de ma vie, je t'aimerai toujours, toujours, quoi qu'il arrive. » Une déclaration peu commune, qui n'impliquait aucune possession, qui n'imposait aucune contrainte. Une déclaration d'une douceur inépuisable.

Le jour où elle m'a invité à la pénétrer – pur cadeau de sa part – j'ai connu cette fameuse petite mort, rare chez les mâles. La scène se passait dans un hôtel, à deux pas de la Place du Châtelet, et c'est sur cette même place, à l'entrée de la bouche de métro, deux semaines plus tard, que j'ai décidé de ne plus la voir. Sans raison. Elle descendait les marches du métro et je ne la reverrais plus. J'en étais soulagé. Sans raison. Contre ma raison.

La vie parisienne ne m'avait pas débridé.

*

En m'installant dans la capitale, je m'étais rapproché de mon petit chtarbé, qui survivait en banlieue sud, dans un château sans châtelain, une bâtisse décatie sortie de l'Histoire, avec des cheminées aveugles, des parquets fêlés, grinçants, des odeurs de salpêtre, de crasse, de graillon. Je me faisais un devoir de lui rendre visite deux fois par mois.

C'était plein de vrais fous, dans ce château. Dos voûté, ventre bombé, un petit homme chagrin au poil blanc vient vers moi, pour me dire d'une voix syncopée : « Vous êtes le papa de Benjamin ? Il est gentil Benjamin. Il me laisse souvent son dessert. » Une femme échevelée aux yeux électriques hurle : « Vous aimez le gâteau au chocolat ? Vous aimez le cassoulet toulousain ? » Un beau jeune homme alangui prend ma main, pour se plaindre : « J'en ai marre, ils m'envoient une fois de plus en croisade. Vous vous rendez compte, en croisade ! À notre époque ! Ils sont dingues dans cette maison ! »

Au moins, Benjamin n'avait pas un comportement de fou. On pouvait voir en lui un garçon discret, timide. Enfermé en lui-même, le visage impassible en toute circonstance. Il passait ses journées à dormir ou à attendre... rien. Hier,

brillant étudiant en mathématiques et pianiste de talent, aujourd'hui, mort-vivant dans un lieu hors du temps.

Il s'approchait de moi d'un pas morne, les bras mous. Il hochait la tête en guise de bonjour à son père, puis tendait les joues pour un baiser formel. Je disais bêtement : « Ça va ? » Nouveau hochement de tête. Nous marchions dans le parc du château. Je shootais dans les marrons. Je faisais une passe à mon voisin. Raté. Je recommençais en l'avertissant : « À toi ! » Benjamin interceptait. Bravo ! J'avais réussi à déclencher un semblant de sourire sur son visage lisse. Le match s'arrêtait là. Nous reprenions notre marche dans le parc pour aller nulle part. En silence.

À la pizzeria, je parlais pour deux. Que des questions fermées. Benjamin répondait d'un infime signe de tête, oui, non. Il mangeait sans faim. Je buvais sans soif. Trop. Je finissais sa pizza avec une crainte honteuse : que la folie soit contagieuse. Un virus pouvait avoir échappé à la médecine, qui ne comprenait pas grand-chose à la psychose, malgré ses grands airs. En tout cas, la folie était sale. La saleté de la vieillesse, la saleté de la mort. Au château, je prenais tout avec des pincettes. Je prenais mon fils avec des pincettes,

quand j'aurais dû le bercer. Je quittais le château en fin d'après-midi avec le poids de la faute.

Je ne savais pas quoi faire de mon amour pour Benjamin. Je l'aimais dans le noir comme on aboie dans le noir. Mon amour se desséchait sur pied par manque de lumière.

*

La directrice était en effervescence pour me présenter Pascal Rosponi, « le grand spécialiste français des Indiens d'Amérique ». Elle a ajouté, avec une oeillade de cinéma muet : « Il n'a pas de mérite, il a été apache dans une vie antérieure ! » Rosponi a rectifié avec un fin sourire :

— Navajo, Fab, Navajo ! Il ne faut pas confondre. La Femme Araignée vient me visiter par les nuits de pleine lune.

— Une femme-araignée, quelle horreur !

— C'est la Déesse du tissage, chez les Navajos. Elle tisse la vie, Fab.

Dès qu'on s'est retrouvés seuls, Rosponi a pris l'air accablé :

— Je ne sais pas comment je vais m'en sortir. Avec elle, il faut y aller, à la manoeuvre !

— La manoeuvre ?

Rosponi a fait traîner son rire, pour ménager l'effet de sa révélation :

— Elle m'a violé. À la Foire de Francfort. Je suis rentré un soir dans ma chambre d'hôtel, elle était à poil sur mon plumard, les cuisses écartées. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Une femme qui s'offre, c'est impossible de la rejeter, même si elle ne t'inspire pas. C'est trop humiliant. Je suis allé à la mine. Je l'ai pistonnée pendant une plombe. J'étais à bout de forces. Tu aurais fait la même chose, à ma place.

— Non. Pistonner pendant une heure, soixante minutes, 3600 secondes, 3600 allers-retours, non merci !

Ses propos de queutard auraient dû me le rendre insupportable et ma réaction de bredin me ridiculiser à ses yeux. Mais non. Je me suis laissé entraîner à la brasserie du coin, abandonnant mon poste une heure plus tôt. J'ai dit :

— Demain, Fabienne va me convoquer. Je lui dirai : « Je vous ferai bien un petit ramonage pour me faire pardonner, Fab, mais Pascal m'a tout raconté, vous êtes une folle du cul, je ne serais pas à la hauteur. »

— Arrête tes conneries, elle m'a filé 10.000 euros d'à-valoir et je n'ai pas écrit une seule ligne !

Trois heures plus tard, on y était encore. Devant une pizza molasse et un beaujolais lavasse. À se raconter notre-vie-notre-œuvre. En commençant par le commencement : c'était quoi, cette histoire de vie antérieure ? Avec un petit sourire futé, Rosponi a évoqué la comptine de Desnos : « Une fourmi de dix-huit mètres avec un chapeau sur la tête, ça n'existe pas, ça n'existe pas. Eh !... Pourquoi pas ? » Puis il a cité Thomas Bernhardt le plus sérieusement du monde, comme si Thomas Bernhardt était un type sérieux : « Tout est possible, nous n'y pensons pas assez. » Pour conclure : « Tout ça, c'est des conneries. L'important, c'est l'amour. »

Il a guidé ma main jusqu'à son crâne. Ça faisait un creux sur le dessus, il n'y avait plus d'os, seulement le cuir chevelu. Donc juste au-dessous : le cerveau. Je l'ai senti palpiter ou c'était mon imagination. J'ai grimacé. Il a rigolé : « Je suis l'homme à la tête trouée, *l'osso bucco* ! » Comme s'il se jouait de ce terrifiant défaut de carcasse.

Sa femme, enceinte de cinq mois, lui avait révélé son infidélité alors qu'ils se trouvaient en haut d'un escalier de Montmartre. Il y était tombé tête la première. Trépanation à Lariboisière, vingt jours de coma. Il s'en était sorti avec des séquelles qui n'engageaient pas le pronostic vital, comme

disent les toubibs : un équilibre instable, des maux de tête récurrents et des accès d'épilepsie. Mais trois ans plus tard, le crâne s'était mis à suinter. Il avait chopé à l'hosto une saloperie nosocomiale qui avait pourri l'os. Il fallait couper. On lui en avait coupé de la taille d'une soucoupe. C'était l'hiver précédent. Quand on serait sûr que l'infection était stoppée, on lui souderait une capsule en titane. Sinon, il faudrait encore couper. Il s'imaginait le cerveau à l'air libre, les circonvolutions frémissant au vent : « Le problème, c'est que je ne pourrai plus cacher mes mauvaises pensées ! »

On a fini à la vodka rue des Envierges, chez Ariane. Ariane était une vieille copine de Pascal. La vieille copine. Ça remontait à la classe de seconde. Ils s'embrassaient sur la bouche et jouaient à se peloter. Ariane était une grande fille toute simple qui gérait son rade en maîtresse femme. Les emmerdeurs, elle les traitait à coups de pompes dans le cul. Sa clientèle était faite d'habituez qui se connaissaient tous. Un club, en quelque sorte. On y entrait par parrainage. Mon parrain s'appelait « Rospo ». « Crapaud » en italien. Pascal en tirait fierté. En tout crapaud, il y a un prince charmant ou une sorcière. Il revendiquait les deux rôles.

Ariane était pour Pascal la régulière des irrégulières. Ils copulaient de temps à temps depuis trente ans. Parfois après la fermeture, derrière le bar encombré de verres sales, un petit coup debout en passant. Ou quand Ariane était en manque. Elle appelait son vieux copain le crapaud : « Crôa ! Crôa ! » C'était leur code.

Pascal le queutard avait la queue généreuse et désintéressée. Un profil bien différent du planteur de poireau ordinaire. Il avait aussi la queue simple, toujours prête quand on avait besoin d'elle. L'opposée de la mienne qui passait son temps à me compliquer la vie. N'en faisait qu'à sa tête (de nœud). M'attendait au virage, ne tenant pas ses promesses. Je la craignais et elle en profitait, la rosse. Pascal avait compris tout ça, même confusément. Il avait de l'empathie, ce type.

Il m'a pris par l'épaule :

— Tu vois la petite frisée qui ressemble à la fille du *Dernier Tango* ? Elle n'a d'yeux que pour toi, mon grand.

— Ah ! bon !

— Je la saute de temps en temps. C'est du billard avec elle. Un peu de guitare, un peu de trampoline et le tour est joué. Tu veux que je te présente ?

— Laisse tomber.

Mais il a joint le geste à la parole, le con.

— Paul... Adeline...

Adeline était à une femme ce que la délicate et précieuse rainette est à la vulgaire grenouille de nos étangs. On restait chez les batraciens. C'était un bijou miniature vert de jade aux yeux d'or. On avait envie de la prendre au creux de ses bras rien que pour l'admirer. J'étais bouche bée. Sourd-muet. Ça l'a fait rire. Ça a fait rire Pascal, qui m'a tiré d'affaire en l'enlaçant. Il a écarté d'un doigt l'échancrure de son corsage en s'exclamant : « Comme c'est mignon, tout ça ! C'est à toi ? » Adeline s'est moulée contre lui et a tendu ses lèvres.

Je me suis réfugié au bar. Ariane m'a dit : « Ah ! ce Rospo ! Les femmes lui doivent beaucoup... C'est un artiste, dans son genre. Je ne sais pas comment il se débrouille, il a une femme, deux gosses, un appartement à Pantin et il mène sa vie de garçon Place Clichy. Officiellement, c'est son lieu de retraite pour écrire. Tu parles ! Elle est de bonne composition, sa nana. En tout cas, elle n'est pas très curieuse, il se l'est bien choisie. Je ne la connais pas, personne ne la connaît, ici. Monsieur mène une double vie pépère. Je l'adore. Sans lui, je ne serais plus de ce monde. Il a toujours été à mes côtés dans les moments difficiles. »

Une amitié était née. En moins de six mois. Dans une ville au sang froid, loin de chez moi – non, désormais, c’était chez moi, ici. Je n’irais pas revoir ma Normandie, le pays qui m’avait donné la nuit. Ma rencontre avec Rospo était de bon augure.

J’ai remplié dans l’amitié sans prévention. Après la piteuse trahison de mon vieux copain Denis, j’avais rangé ce sentiment au magasin des illusions. Théoriquement, un ami ne veut que votre bien. Pratiquement, il arrive qu’il veuille avant tout le bien de votre nana. Il y a des amitiés tordues, comme il y a des amours tordus. Tout peut être tordu, chez les êtres humains. Avec l’expérience répétée de ces torsions, on devient plus intelligent et plus méfiant. Moins vivant. Vieillir, c’est mourir insensiblement. Jusqu’au jour où.

Il faut croire que j’étais resté jeune. Mais je n’avais dans ma vie aucune nana susceptible d’être une proie. Et Rospo n’avait pas besoin de moi pour lui en fournir. Il est même devenu, très vite, mon conseiller en femmes. Il me disait : « Ne te frotte surtout pas à celle-là, elle te mangerait tout cru. » Ou bien : « Celle-là, tu peux y aller, c’est du nanan. Elle va t’embrasser les pieds. »

Je lui reconnaissais, dans ce domaine, une écrasante supériorité. Étions-nous invités dans un salon du livre, à Lille, Brest ou Perpignan, que son lit était garni dès le premier soir. Il avait suffi d'un repas avec les timides bibliothécaires. Je n'avais rien vu se tramer. L'une d'entre elles, tremblante, était venue frapper dans la nuit à la porte de sa chambre d'hôtel.

Le matin, il avait le visage cireux. Une nuit blanche avait aggravé son problème médical. Il m'en faisait le récit détaillé, en affectant le plus grand détachement, dans un langage cru qui exprimait par antiphrase sa fascination pour le sexe femelle : « À peine la porte refermée, elle m'a sauté au paf. J'ai eu peur de me la faire bouffer. Mais quelle suceuse, nom de dieu ! Une vraie pro ! Elle se l'enfonçait jusqu'aux amygdales et elle aimait ça, la salope ! J'ai failli lâcher la purée. Ah ! Elle n'en avait pas l'air, avec son petit tailleur de Prisu et ses mines effarouchées ! Ce sont les pires, mon vieux ! Quand j'ai mis ma saucisse dans son petit trou gluant, elle a joui tout de suite. Une chance ! Je n'aurais pas tenu très longtemps. »

Suivaient des considérations générales, pour m'associer à l'affaire : « On ne peut pas se laisser aller, nous, les mecs. On serre les dents et on compte les moutons, pendant que la nana n'a

qu'un seul souci : jouir, et quand elle a joui, elle est prête à remettre ça. La nature est injuste. » Je me comportais en bon public, moi qui avais passé la nuit en pyjama dans la chambre voisine.

Pascal était un joli coco, du genre *latin lover*, pas étonnant qu'il plaise aux femmes, mais j'avais l'impression qu'aucune ne pouvait lui résister. Il n'en doutait pas lui-même, ce qui lui donnait grand pouvoir. Il comptait dans ses maîtresses aussi bien des filles toutes simples que des bourgeoises bégueules. La pharmacienne d'en bas de chez lui. Une caissière du Franprix de la rue de Clichy. Il ne forçait jamais les choses. C'était toujours mine de rien. Un regard insistant, mais pas trop. Une petite phrase ambiguë, vite corrigée par une pointe d'humour ou un air absent. Il ne draguait pas, il tissait sa toile. Il s'offrait même le luxe, comme un chat pour la souris à moitié morte, de se désintéresser d'elle par moments. Mais ce qui jouait en sa faveur, s'il en était besoin, c'était sa tête trouée. Si beau, si charmant et si fragile. Cet homme était à protéger. L'instinct maternel venait en affluer du désir chez la femme conquise.

Il ne se posait jamais en jouisseur devant moi ni en foudre de guerre. Il se disait peu porté sur la chose et se jugeait un amant très moyen, se débrouillant avec une queue de petite taille (il

l'avait mesurée au repos et en alerte). Il n'hésitait pas à me raconter ses fiascos, évoquant sa honte devant la nana dépitée et furax, qui risquait d'aller « baver » dans tout Paris. Il déjouait ainsi toute accusation de machisme. Il était au service des femmes. Un service public, en quelque sorte.

Il assurait même une permanence d'infirmerie. Carole, une femme rangée, mais mal mariée, pavillonnée à Montreuil, deux marmots, employée de banque, ni belle ni moche, venait régulièrement pour « la piqûre ». Il aurait pu se faire payer. Peut-être se faisait-il payer, au fond. L'avouer aurait terni son image d'homme désintéressé, mais ça cadrerait bien avec le goût qu'il affichait pour la canaille. Il pouvait traîner son spleen une nuit entière de bar en bar, tailler la bavette avec un tueur à gages qui lui proposait sérieusement de supprimer son pire ennemi et finir dans un club échangiste avec une fille ramassée dans la rue.

*

Ce qui maintenait l'équilibre de notre amitié, c'est que je n'étais pas vraiment impressionné par son impressionnante collection de jupons. Quand il allait « au turbin » ou « à la mine » – c'était ses propres mots – j'avais presque envie de le

plaindre. C'était à mon sens beaucoup de dépense pour peu de profit. Pascal lui-même le reconnaissait, ou feignait de le reconnaître pour ménager notre connivence : « Le meilleur moment, c'est quand on abaisse la petite culotte. Après c'est du boulot et on n'est jamais sûr d'aller jusqu'au bout. »

Et il se préoccupait de moi et de mes propres amours, avec un vrai souci pédagogique. Il jouait au grand frère, malgré ses dix ans de moins. Il m'avait appris à repérer quand j'avais un « ticket » :

— Avec celle-là, tu peux y aller franco, elle n'attend que ça.

— Quand elle me parle, elle ne me regarde pas !

— Justement ! Quand on parle à quelqu'un, on le regarde. Si elle ne te regarde pas, c'est que tu la troubles.

Fort de l'avis du spécialiste, je m'approchais de la femme en question. À pas comptés. Je pouvais reculer au dernier moment, traversé par le doute, et surtout, par la répugnance à me présenter à ses yeux dans mon plus simple appareil mental. Poser une main sur son genou signifierait, grossièrement, brutalement, bestialement : « J'ai envie de te baiser. »

Pascal s'emportait : « Comme si les femmes n'avaient pas envie de se faire baiser ! Elles ne pensent qu'à ça, mon vieux ! Elles y pensent du matin au soir et en rêvent la nuit. »

Devant mes tergiversations, il arrivait que la femme fasse le premier pas, parfois de manière brutale : carrément sa main sur mon endroit le plus sensible. Et là, je perdais mes moyens. Je me laissais embarquer dans le scénario, bien forcé. Mais au moment où les attaquants devaient s'attaquer, je perdais mon arme.

Moi, pour faire l'amour, il me fallait de l'amour. Au moins quelque chose qui y ressemble. Alors, ma main sur le genou voulait dire : j'ai envie de toi, de toi tout entière, de tes yeux, de ta voix, de ton intelligence, de ton avenir, pas seulement de ton cul. Ce qui était la vérité. Un regard me troublait plus sûrement qu'une poitrine frémissante. Jamais je ne me suis retrouvé au lit de ma propre volonté pour la simple bagatelle. Ça n'a jamais été une bagatelle pour moi.

Un jour, Rospo s'était fait l'entremetteur de l'épouse volage d'un de ses bons amis résignés. Il m'avait dit : « Autant que ce soit avec toi qui es un type bien. » Cette femme lippue aux yeux de lionne avait organisé une séance de prise de vue pour un ex-amant photographe. Le jeu consistait à

m'enfourner nu avec elle dans un sac en plastique translucide, une sorte d'énorme préservatif, et si je me souviens bien, la scène devait se passer sur un toit, avec le ciel pour témoin. Terriblement parisien. J'ai détalé à la vitesse de Bugs Bunny.

*

Il n'a jamais réussi à me déniaiser. J'ai fait tourner boudin la plupart de mes rencontres. Par exemple, avec ma voisine, une Italienne, choriste à l'Opéra.

Deux heures par jour, elle répétait fenêtre ouverte. Toute la cour de l'immeuble en profitait. C'était une grande bringue qui trimbalait ses rondeurs avec maestria. Elle parlait et riait fort avec des gestes énervés. Italienne, quoi. On se rencontrait de temps en temps aux poubelles ou aux boîtes à lettres. On échangeait une politesse et un sourire. Jusqu'au jour où elle m'a dit : « Nous sommes voisins, faisons connaissance, venez boire *l'ombra*. » L'*ombra* est une institution à Venise. En sortant du boulot, on se torche au *spritz* en grignotant des *cicheti*.

Mais pour Susanna, faire connaissance n'avait pas le même sens que pour moi. Peut-être un problème de langue. « *Ti voglio bene* » veut dire

plus ou moins « j'ai envie de te sauter ». À mi-course de la deuxième bouteille de *prosecco*, elle m'a entraîné sur son matelas. C'était une fille franche du sexe. Elle a levé les jambes à la verticale pour accueillir l'homme. Drôle de position gymnastique, mystérieuse comme un menhir. Bien qu'éméché et pris de court, j'ai été un amant convenable. Le chant de Susanna a fait vibrer la cour : « Madonna ! Madonna ! » Un répertoire que les voisins connaissaient bien.

Les jours suivants, je calculais mes heures de sortie pour éviter Susanna. Je restais sourd aux coups frappés à ma porte en retenant ma respiration. Je n'allumais qu'une loupiote au fond de ma chambre, rideaux tirés. Tout en me répétant : « Qu'est-ce que je suis con ! »

J'ai fini par la croiser dans l'escalier, main dans la main avec un géant à catogan. Elle a fait : « Salute, Vicino ! » J'ai guetté les bruits dans l'appartement d'à côté. Un premier « Madonna ! » m'a scié le ventre. Le deuxième, trois minutes plus tard, m'a atteint en pleine branlette. Les Boules Quiès m'ont épargné le troisième.

J'avais à portée de la main et du reste une maîtresse pas compliquée pour mes longues soirées de solitude. Non. Je préférais remonter en fin de journée dans un deux-pièces où personne ne

m'attendait, avec les bouteilles qui faisaient gling dans le sac Franprix. Docteur, vous n'auriez pas une pilule contre la connerie ?

Résultat de ma connerie : dans la rue, dans le métro, je cherchais désespérément à accrocher le regard d'une inconnue. Sous la pression du besoin, dans ma vie sexuelle intermittente, je rêvais des « petits trous gluants » que j'avais inconsidérément dédaignés.

Aïcha aussi était en manque. C'était trop bête qu'on soit en manque tous les deux d'une chose qu'on pouvait se donner. On se l'est dit. Et on se l'est donnée. Sans plus réfléchir. Sur la moquette de la chevaline. Dans le bruit de l'aspirateur. Nul doute que l'exemple et les leçons de Pascal m'avaient servi. Aïcha s'est écriée : « Ah ! Putain ! Ça fait vachement du bien ! Merci copain. » C'était un service entre bons copains. Pas le coup d'envoi d'une affaire amoureuse.

*

Je ne vivais pas ma précarité comme un échec, pas plus que je n'enviais à Pascal son apparente opulence. Cette vie n'était pas faite pour moi. Je jouais à quelqu'un qui n'était pas moi, dans ma piaule minable de célibataire pas endurci. Je

n'avais connu par le passé que des amours au long cours à l'approche lente, à la sexualité sublimée, et c'est cela qui me convenait.

Pascal a fini par le comprendre : « Ça ne te va pas, de vivre tout seul, mon grand. Tu as besoin d'une femme un peu popote dans une maison bien chauffée. » Il me disait ça avec tendresse et, paradoxalement, avec une forme de respect. Mon incapacité à isoler le sexe de l'amour ne le portait pas à ricaner, comme l'aurait fait un dragueur ordinaire, gonflé de l'importance de son tableau de chasse. Derrière l'homme facile, léger, parfois puéril, il y avait l'homme blessé. Blessé dans son corps, avec un trou dans la tête et un cerveau qui perdait de temps en temps les pédales. Mais surtout blessé moralement par la faillite brutale d'un premier amour. Comme moi.

Je ne pouvais plus me laisser bercer par la chanson de l'amour. Un premier amour qui foire, c'est un faux départ. Un deuxième, c'est vraiment pas de chance. Au troisième, on se dit qu'on a un problème sérieux. Mais au quatrième, cinquième, il devient clair à toute personne sensée que l'amour lui-même est une affaire louche. Dans *A l'est d'Eden*, le James Dean de ma jeunesse pleure sous le saule pleureur : « Il n'y a pas d'avenir là-dedans. »

Mais je ne pouvais pas non plus renoncer aux femmes. J'aimais les femmes. Une forme d'amour qui n'est sans doute pas la meilleure : elles me fascinaient. Qu'il y ait dans la nature des mâles et des femelles est la plus belle invention de Dieu. Presque une preuve de son existence. Aucun être vivant n'y échappe : herbes, fleurs, oiseaux, poissons, chiens... et nous, humains, sur nos jambes dressés, avec un sexe civilisé en suspension. Tout copule et engendre, par le jeu d'organes qui s'appellent et se répondent depuis que le monde est monde. Une simple baise est un flirt avec l'éternité. Ce qui se cache sous une petite culotte joliment brodée est invraisemblable, archaïque, immémorial, de l'ordre du merveilleux. Un autre monde palpite derrière le monde visible et policé. Un monde secret, sauvage, qui trahit sa présence dans un décolleté ou la ligne de fuite d'une cuisse à demi découverte. C'est pourquoi devant les jupes des filles « rétines et pupilles, les garçons ont les yeux qui brillent », comme le chante Souchon. Une vie sans femmes est une vie inerte, sans folie, sans avenir.

Je me débattais avec cette contradiction : mon désenchantement amoureux et mon attirance pour les femmes, que je ne pouvais entreprendre qu'avec sentiment.

Pour fêter la capsule en plastique qu'on venait de lui souder à l'*osso bucco*, je suis allé à Lariboisière avec une bouteille de Mumm. Les infirmières ont trinqué avec nous. Fi ! du règlement et de l'infirmière-chef. Elles papillonnaient autour du malade enturbanné. Pascal par ci, Pascal par là. Ce diable avait réussi à les enjôler en une semaine.

Outre les bouquins sur ses ancêtres-les-Indiens qui faisaient sa réputation, Pascal écrivait des scénarios pour la télé. Il avait pris du retard sur un contrat, à cause de son opération. Je m'y suis collé avec lui. On a découvert qu'on faisait une fine équipe. Il était le plus grand bâtisseur d'intrigues, j'étais le meilleur des dialoguistes. Il m'a convaincu de plaquer La Marinière : « T'as autre chose à foutre que de torcher le cul à des auteurs minables pour un salaire minable. À la télé, avec un 90 minutes, on rafle 50.000 euros en trois mois de boulot. Tu auras tout le temps de finir ton roman. Qu'au moins cette télé de merde serve à quelque chose de noble ! »

Pascal ne tarissait pas d'éloges sur mon écriture : « Toi, tu es un vrai écrivain. Le meilleur écrivain de ta génération. Ton heure viendra. » Il se rabaissait devant moi, jugeant ses écrits besogneux. Il était venu à l'écriture par hasard et

tardivement, après avoir vendu des bagnoles chez Citroën. Il se sentait illégitime. Mais je soupçonnais de la tactique dans son attitude. J'étais incité à rectifier la balance : à minorer le talent qu'il me prêtait et à vanter la qualité de ses propres livres. Flatté, quoi que j'en dise, par ses louanges, j'exagérais les miennes à son égard. Chacun était le premier lecteur de l'autre et s'acquittait de sa tâche avec complaisance.

Notre duo avait la cote auprès des producteurs. Pascal et Paul. Les 2P. Pour certains, les 2Pd. Ça faisait rugir Pascal : « Le premier qui dit ça, je baise sa femme ! » Certains de nos comportements, il est vrai, pouvaient prêter à confusion. Pascal arrêtait ma main quand j'allais mettre un sucre dans mon café et sortait de sa poche une boîte d'aspartam : « A ton âge, le sucre, c'est mauvais. » Bordélique en diable, il se vantait de me confier sa déclaration d'impôts et ses papiers de sécu. Et comme nous étions co-scénaristes, quand on voyait l'un, on voyait l'autre. Si je me pointais seul dans une boîte de prod', je pouvais m'entendre dire, avec des sous-entendus : « Votre ami n'est pas avec vous aujourd'hui ! »

Nous étions à l'aise dans un monde pour lequel nous n'avions que mépris et défiance. Deux

voyous faisant bonne figure pour ramasser la galette. Dans tout ce que les producteurs attendaient de nous, il n'y avait aucun enjeu intellectuel. Quand ils nous faisaient remanier trente-six fois un scénario, ils n'avaient qu'un seul souci : que ça passe auprès de la chaîne. La recherche du profit n'était même pas le nerf de la guerre, comme dans le monde industriel et commercial. Un producteur télé devenait rarement riche. Réussir un téléfilm lui donnait tout juste le droit d'en faire un autre.

Alors, qu'est-ce qui les faisait courir, ces gens-là ? Le pouvoir. Une illusion de pouvoir. Quand huit millions de personnes sont scotchées sur leur canapé devant le film qu'on a produit, on se sent important. Quand on se rend au siège de France Télévisions ou de TF1, on domine Paris, on domine la France. On est dans la cabine de pilotage d'une machine satanique devant laquelle se prosternent les foules. On se sent puissant.

La connerie télévisuelle n'est pas le produit de l'incompétence. Elle est voulue, organisée, entretenue au plus haut niveau et relayée par une poignée de producteurs flatte-culs, inconscients de leur rôle objectif.

Nous avons rencontré quelques personnes vivantes dans ce monde en carton-pâte. Et même

cultivées. Sans blague. Par exemple, Myriam, une fille simple, franche, qui sentait encore sa province. Elle avait fait une thèse sur Samuel Beckett et publié de la poésie. Mais elle fabriquait des merdes comme ses pairs, et elle s'appliquait. De belles merdes bien tournées. Une super coprologue. À la télé comme ailleurs, ou bien on se moulait ou bien on giclait. L'« habitus » de Bourdieu. L'habit tue.

L'habit fait le moine. La télé n'abrutissait pas que les payeurs de redevance.

Nous étions en porte-à-faux avec nos collègues. Ils se tenaient au chaud dans un club corporatiste, appelé « guilde », qui regroupait le gratin, ceux qui caracolaient en *prime time*. Non contents de palper un max (l'un d'entre eux avait fait de son F4 un triplex en achetant l'appart du dessus, puis celui du dessous), ils se prenaient pour des artistes. Dénigrant les réalisateurs qui trahissaient leurs « oeuvres ». Bataillant pour que les journaux de programmes affichent le nom du scénariste.

Dans les boîtes de production, on les caressait dans le sens du poil. « My best authors ! » C'est en ces termes, assortis d'une chaleureuse accolade, que notre employeur du moment nous avait présentés à un producteur américain en visite.

Cela dit, pour nous, écrire un film, même une niaiserie, c'était du plaisir. Profiler des personnages, tricoter des intrigues, ménager des rebondissements, ça nous excitait. On jouait à se raconter des histoires, comme des gamins qui finissent par y croire : il était une fois, on dirait que... Fictionner, c'est rêver les yeux ouverts. Et au bout de nos petites salades, un chèque tombait du ciel. Un chèque comme mon paysan de père n'en avait jamais vu. Un chèque à faire pâlir un honnête travailleur.

Nos séances de travail commençaient par un brin de « toilettage », comme dit Cyrulnik. On bavachait sur les femmes, le cul, l'amour, l'écriture, le non-sens de la vie, le triste état du monde. Puis, en deux heures, avec l'aide de Jack (Daniel's), on déroulait l'histoire complète, trois parties et trois sous-parties dans chaque partie, avec teaser et climax. Pascal concluait : « Putain ! On a bossé dur, aujourd'hui ! Mais c'est trop bien. C'est de la confiture aux cochons. Il faut réviser à la baisse. À la baisse ton pantalon. » Il ne ratait jamais l'occasion d'une grivoiserie. Mais elle avait souvent du sens.

*

Nous étions à *TéléPlus*, dans le bureau de Myriam, notre productrice préférée, pour un téléfilm quelconque (pléonasme), quand la nouvelle attachée de presse a surgi. Une jeune femme menue, aux seins discrets, au cul rondet dans un Lewis 501, avec une démarche de petit soldat qui chahutait sa queue de cheval. Rien de l'attachée de presse stéréotypée, maquillée classe, nippée Chanel, souriant au premier venu comme un élu de province. D'un air revêche, elle a déposé un dossier sur le bureau et disparu. À peine nous avait-elle accordé un regard de ses grands yeux gris vert. Et que signifiait cette moue sur sa belle bouche sensuelle ?

En sortant, j'ai lâché à Pascal :

— Je veux cette fille !

Il s'est arrêté pour me regarder : je ne l'avais pas habitué à une telle détermination. Il a posé une main sur mon épaule :

— Méfie-toi, mon grand, c'est une embrouilleuse.

— À quoi tu vois ça ?

— Elle aurait pu au moins nous dire bonjour.

— Je la veux ! Je veux m'immerger dans son regard océanique.

— Je croyais que tu n'aimais pas te baigner !

— Et sa bouche ? Tu as vu sa bouche ? Cette lèvre supérieure aérienne, et l'autre ourlée, charnue, appelant le baiser !

— Une bouche de suceuse, comme Julia Roberts.

— Une bouche d'amoureuse, comme Nastassja Kinski. D'ailleurs, elle a le nez un peu trop long comme elle. J'ai toujours aimé ça, chez une femme.

— Kinski, c'est une grande gigue. Ta nana, elle est rase-motte.

Je lui ai flanqué un coup de poing dans l'estomac. Il m'a retourné une claque. Pour jouer, bien entendu.

J'étais prêt à toutes les audaces. Un autre Paul. Les bonnes raisons de me calmer – en premier lieu les vingt ans de différence – étaient obscurcies par un trouble physique diffus. Ce n'était pas l'envie de la « baiser ». Au contraire, je ne pouvais pas imaginer des cabrioles avec elle. J'aspirais seulement à caresser son visage, à mesurer d'un doigt sa lèvre ourlée. Peut-être y déposer un baiser léger. Puis l'étreindre. Qu'elle abandonne sa tête contre mon épaule.

Je n'ai pas hésité à me confier à Myriam. Quelle n'a pas été sa surprise ! Elle me prenait à juste raison pour un type plutôt coincé, à l'opposé

de l'Indien métropolitain. Elle a appelé immédiatement l'objet de mon désir. Le scénariste d'un film n'était-il pas le mieux placé pour donner des arguments de promotion ?

Je me suis retrouvé en tête à tête avec Sandrine. Il fallait orthographier son prénom « Cendrine ». Elle l'a précisé d'entrée de jeu, comme si c'était une affaire de première importance. Elle s'était départie de sa froideur. J'avais devant moi une charmeuse, qui jouait à fond de ses grands yeux océan et prenait des airs inspirés pour tirer sur sa cigarette. Très pro. Décidée à mettre le paquet. Le film le méritait. J'ai dit en riant :

— Vous le croyez vraiment ?

Ça l'a brisée dans son élan. Après trois secondes de stupéfaction, elle s'est mise à rire à son tour. Puis elle s'est reprise :

— Le sujet est original...

— Ah oui ?

Elle s'est mise à rougir. Je me suis engouffré dans la faille :

— Pourquoi avez-vous modifié votre prénom ?

Elle a hésité à me suivre dans ce registre. Elle a allumé une nouvelle cigarette. Puis elle a dit :

— Je le trouvais vulgaire.

— Moi, je m'appelle Paul, du latin *paulus*, qui veut dire petit, faible. Pas très fun !

— On ne parle plus latin ! C'est beau Paul.

Son prénom vulgaire venait de sa mère, elle en était sûre.

Tout ce qui venait de sa mère était mauvais. Cette femme méchante était jalouse de l'amour que son père lui portait, et comme c'était un homme gentil, pacifique – faible, il faut bien le dire – il allait jusqu'à faire des cadeaux en secret à sa petite fille. Cendrine avait épousé un Égyptien pour faire chier sa mère raciste. Un ingénieur, pourtant élevé à l'occidentale, qui l'obligeait à marcher les yeux baissés dans la rue. Il avait failli la tuer avec un coupe-papier. Elle avait encore la marque sur sa gorge. Elle s'est avancée vers moi : « Touchez, on sent la cicatrice. »

J'ai touché. J'ai senti la cicatrice. J'ai senti sa peau. Mon doigt s'y est attardé. Nous nous sommes souri. Je suis sorti de *TéléPlus* en lévitation.

*

Mon conseiller ne m'a pas encouragé. Il jugeait cette histoire de prénom plutôt puérile. Et une nana qui déballe ses petits problèmes au premier venu, ça ne lui inspirait pas confiance. Bon, une chose était sûre et positive : j'avais envie de tomber

amoureux. C'est toujours par là que ça commence. Mais c'est un état dangereux. Comme une plaie ouverte. Un microbe passe et crack ! septicémie. Du calme, mon bonhomme. Wait and see.

Il rentrait d'un salon en province, où il avait copiné avec une Marie exceptionnelle : il n'avait pas réussi à la piéger dans sa toile. Apprenant que nous étions liés, elle s'était exclamée à mon sujet : « J'ai été fracassée par son livre. J'aimerais tellement le rencontrer ! » Pascal avait rapporté son roman, dédicacé « *A Pascal et Paul, complices dans la nuit profonde* ». C'était une coulée de lave, un livre ravageur. Où il était passé l'herbe ne repousserait plus. Je l'imaginais en Némésis, déesse de la juste colère des dieux. Une maîtresse-femme, sans peur et sans reproche. J'ai promis à Pascal, à contrecœur, de ne rien engager avec Cendrine avant de la rencontrer.

Il pleuvait des cordes. C'est un petit chat mouillé qui s'est pointé au Terminus Nord, dans le salon que Pascal avait réservé. Pas d'imper, pas de chapeau, pas de parapluie. À quoi pensait-elle quand elle a mis le nez dehors ? Némésis était une frêle jeune femme de moins d'un mètre soixante. Elle frissonnait et riait de sa bêtise : « Je suis dégouttante ! » Pascal l'a prise en charge. Il a obtenu une serviette éponge du garçon et

accompagné la « dégoûtante » aux toilettes. Je me suis fait servir un double whisky. Franche et naturelle, Marie était l'opposée de la femme-enfant qui m'avait séduit trois jours plus tôt.

Pascal est revenu en bras de chemise. Marie, hilare, nageait dans sa veste. Seules dépassaient sa tête et ses jambes, comme si elle était nue en dessous. Les gens rigolaient, moi le premier. Elle a dit : « Tout le monde rit, ça me rassure. »

Elle nous a raconté qu'elle avait voulu devenir clown. Au premier stage avec Pierre Etaix, sa déception a été rude, personne n'avait ri de sa performance. Elle s'est effondrée en larmes et là, rire général. Alors, elle s'est tournée vers le chant, se rêvant en diva. Le prof l'a arrêtée dans son élan : « Maria Callas, ma petite, elle avait des poumons, elle. » Conclusion : « Voilà pourquoi je suis devenue écrivain. Je fais mon truc dans mon coin, et si les gens ne sont pas contents, c'est la même chose. »

J'étais bluffé par sa vigueur, sa clarté. De plus, elle avait le nez un peu trop long. Et pointu. Ce radar ne devait rien laisser passer. Elle a posé une main sur ma main, l'a caressée machinalement, en toute ingénuité :

— Ton livre est d'une merveilleuse tendresse désespérée, Paul. J'en relis des pages à chaque fois que la vie me fait mal.

J'ai blagué pour cacher ma gêne :

— Je ne l'ai pas fait exprès !

— C'est bien pour ça qu'il est si fort. Je ne t'imaginai pas sous ces traits, parce qu'il est d'une sensibilité assez féminine. Nous chassons dans les mêmes terres, mais moi, j'y vais au bazooka !

Pascal avait fait son boulot d'entremetteur. Il a prétexté un rendez-vous. Nous l'avons salué, mais il attendait, bras ballants. Il attendait quoi ? Eh bien ! Sa veste !

La pluie s'était arrêtée. Nous nous sommes baguenaudés une bonne partie de l'après-midi, en parlant de littérature et de la vie comme elle est étrange, et belle, et insupportable. Nos violons étaient parfaitement accordés. Nous nous sommes quittés sur un enlacement pudique. Rentré chez moi, j'en ai chialé. Je chiais sur quoi au juste ? Je chiais sur moi et ma connerie. Demain, je téléphonerais à Cendrine. C'était couru. Marie était trop belle d'intelligence. Elle me faisait peur.

*

La première nuit avec Cendrine a été comique. On peut voir les choses comme ça. Ça se passait chez elle, au fond d'une cour, juste au-dessus d'une imprimerie dont les machines tournaient toute la nuit. Les parquets vibraient. Cendrine, tendue, répétait : « C'est trop moche, ici ! » Elle se dérobait sous mes caresses. Je disais : « Je m'en fous que ce soit moche. Toi, tu es belle. » Elle s'est couchée tout habillée. Dès que je me suis approché, elle s'est recroquevillée comme si j'allais abuser d'elle. L'instant d'après, elle m'entourait à grands bras en gémissant : « Je t'aime. » Un peu vite en besogne.

C'était clair, j'étais tombé sur une petite givrée. Je me suis dirigé vers la sortie. Elle a jailli du lit et m'a doublé pour fermer la porte et s'emparer des clés. Puis elle s'est dévêtue et m'a tendu la main. Elle avait les seins petits bien ronds et une touffe abondante, sauvage, surprenante chez cette jeune femme menue.

J'étais loin des sentiments chastes qu'elle m'avait inspirés à *TéléPlus*. Elle avait excité le mâle. Je n'avais même pas la crainte, habituelle chez moi, de ne pas « assurer ». Je bandais douloureusement et le comportement inepte de cette fille m'avait fait perdre tout respect pour elle. Elle a consenti à un baiser d'amants, mais sa main

barrant fermement l'entrée de son sexe. Je me suis empêché de la gifler, puis détourné brutalement. Elle s'est collée contre mon dos. Elle a éteint la lumière.

Dans la nuit, elle est venue chercher ma main. Elle chuchotait : « Touche. Je suis ouverte. Je t'attends. » Mon ardeur est remontée d'un coup. Je l'ai prise sans ménagements. Elle a fini par pousser trois cris de souris, que j'ai pris pour une invitation à conclure.

Le matin, au café, elle s'est montrée enjouée, câline, amoureuse. La charmeuse était de retour, avec son regard immense et sa moue attendrissante de petite fille gourmande. Elle était pardonnée.

Devant Pascal, je n'avais pas l'air d'avoir vécu une nuit à la hauteur de mon exaltation de la veille.

— Elle est comment au pieu ?

— Normale.

— Pas plus que ça ! Elle a joui ?

— On n'est jamais sûr...

— Et toi, tu as pris ton pied ?

Je répugnais à lui mentir, mais lui rapporter la scène ubuesque m'aurait ridiculisé. De plus, et surtout, j'étais décidé à revoir Cendrine. Le soir même. C'était une petite folle et alors ? Fallait-il la condamner pour autant ? La rejeter ? L'état de Benjamin me portait à la mansuétude. Et n'était-

ce pas un peu rapide de la qualifier de folle ? On peut avoir des accès de folie sans être fou, craquer dans une situation traumatisante. Cendrine était une grande émotive, voilà tout. Et j'étais bien placé pour le comprendre. Son comportement paradoxal, finalement, avait normalisé le mien : je l'avais « sautée » comme le premier mec venu.

Notre deuxième soirée m'a donné raison. Au restaurant, elle était détendue, rieuse, et même facétieuse. Elle n'a mangé que d'une main, l'autre ne lâchant pas la mienne. Je n'ai donc mangé que d'une main. Sans appétit. Je me nourrissais de son regard. Qu'elle était jolie, Bon Dieu ! C'est le mot qui lui allait, « jolie », avec ce qu'il a de superficiel. Marie était belle, c'est autre chose. De plus sérieux, de plus profond.

J'avais la faiblesse d'être flatté par le regard des hommes sur elle. Mais sa jeunesse me mettait mal à l'aise. D'autant qu'elle était très démonstrative, quêtant des baisers par-dessus la table en fermant les yeux. Les mateurs devaient se dire : « Ou bien c'est une pute, ou bien le type est bourré de fric. » J'étais disqualifié.

À peine arrivée chez moi, elle se tortillait sur le lit pour se libérer de son slip : « Prends-moi tout de suite. » Plus convivial que la nuit précédente. Mais une surprise m'attendait. J'étais encore en

elle, proche du point de non-retour, quand elle s'est mise à sangloter. Inconsolable. D'abord dépité, puis furieux, j'ai fini par la cajoler. Une fois calmée, elle s'est jetée à mon cou : « Je pleurais parce que c'était trop bon, mon amour ! »

J'avais entendu dire que l'orgasme pouvait déclencher des pleurs chez une femme. Cendrine aurait-elle simulé à ce point ? Non. Elle était apaisée, les paupières mi-closes. Je l'ai serrée contre moi en embrassant ses yeux. Elle s'est endormie. J'allais sûrement au-devant d'un tas d'emmerdes avec elle, mais elle m'était déjà précieuse.

Myriam nous avait passé les clés de son studio à Étretat. Nous y sommes partis en week-end. Notre premier week-end d'amoureux. Souchon et Gainsbourg à fond sur l'autoradio. Halte dans un chemin de forêt pour un coït express, histoire de se faire peur d'être surpris. Gambades échevelées sur le front de mer.

Mais le temps a tourné. Ciel plombé, crachin sans fin, vent insolent. Nous étions reclus dans vingt mètres carrés. Heureusement, une fenêtre donnait tout entière sur la mer en fureur. Grand spectacle avec roulement de galets en fond sonore. Emmitouflée dans les couvertures, toutouillant

son pouce de manière ridicule, Cendrine refusait de quitter le canapé-lit. Elle maugréait contre la mauvaise literie : « Avec son salaire de productrice, Myriam a quand même les moyens de se payer un lit convenable ! » Je lui disais :

— On est tous les deux. C'est ça qui compte. Et la mer est belle. Viens voir.

— Tu acceptes tout, toi !

— J'accepte ce qui ne dépend pas de moi. Je ne peux pas arrêter le vent ni la pluie, mais je peux caresser ta foufoune.

J'ai avancé la main. Elle a rabattu la couverture sur sa tête.

Je me suis tiré en claquant la porte. J'avais un vieux copain à quelques kilomètres – c'était mon pays, ici. Je lui ai fait la surprise de débouler sans crier gare. On a copieusement arrosé nos retrouvailles. Je suis rentré éméché. Cendrine m'a couvert de baisers. Un caniche retrouvant son maître. Au lit, elle s'est allongée sur moi, frottant son pubis contre le mien, faisant flotter ses seins sur ma bouche. Non merci. La déception plus l'alcool, je suis resté flasque.

Sur le chemin du retour, elle chantonnait. Sa main était posée à demeure sur ma cuisse. Elle n'avait pas eu un mot de reproche pour mon incartade de la veille. Elle raconterait à ses copines

qu'elle avait passé un week-end génial avec son nouvel amoureux. Peut-être le pensait-elle vraiment. Il y avait deux Cendrines qui ne communiquaient pas entre elles. Ça me renvoyait à mon gamin schizophrène. Elle était à protéger, cette petite.

*

Je me gardais bien de rapporter le détail de mes déconvenues à Pascal. Mais son opinion était faite après avoir rencontré Cendrine : « Infantile, confuse et perverse. Elle n'est pas digne de toi. En plus, elle est dangereuse, elle va te la bouffer. »

Avec Marie, ils se voyaient souvent, en amis. Elle était flanquée d'un mari snob et volage. Prof de philologie à la fac, auteur de romans non publiés, il était atteint dans sa virilité par la réussite littéraire de sa femme. Il compensait avec des petites étudiantes éblouies. Marie avait fini par s'en accommoder, mais le bonheur n'était pour elle qu'un lointain souvenir. Quand Pascal lui parlait de moi, elle se troublait et changeait de conversation. Pour le docteur Rospo, c'était un aveu.

Un jour, j'ai craqué : « Bon, ça va ! Marie par ci, Marie par là. Ça suffit ! Je suis assez grand pour

savoir ce que j'ai à faire ! » Un de nos rares moments de discorde.

Cendrine sentait bien les réticences de Pascal. Elle n'avait pas de mots assez durs pour ce « baiseur à tout crin ». Elle se demandait ce que les femmes pouvaient trouver à un type mignon, fade, sans gueule. Son prototype d'homme était Gainsbourg. Elle allait de temps en temps déposer un chou sur sa tombe, au cimetière Montparnasse. J'étais de la même composition, disait-elle, en me tendant ses lèvres capiteuses. J'avais une vraie personnalité, physiquement et moralement. Ce qui ne m'empêchait pas d'être le plus doux des hommes. Et le meilleur des amants. Comment résister à de tels compliments, même si vous n'en croyez pas un traître mot ?

Elle qualifiait mon amitié avec Pascal de « contre nature ». La carpe et le lapin. Ce voyou se servait de moi. Il n'avait aucun talent et m'exploitait pour l'écriture des scénarios. Je passais des heures à régler des synopsis, quand lui s'était contenté d'émettre deux ou trois idées. Un flemmard qui jouait de sa tête fêlée pour faire faire le boulot aux autres.

Bref, il n'avait aucune grâce à ses yeux. Le rejet étant réciproque, c'était au moins une garantie contre la trahison. Mais

Pascal avait surtout le tort d'être mon ami. Cendrine était d'une jalousie malade. Elle démarrait le plus souvent en auto-allumage. Je l'ai vue boudier son assiette, dans un restau chinois, parce que la serveuse m'avait servi en premier et que je l'avais remerciée d'un « sourire lascif ». Elle me voulait à elle tout entier. Pieds, poings, cœur et cerveau liés. Ça m'irritait, mais j'y voyais un signe d'amour.

Grâce à la soupe télévisuelle, j'avais, pour la première fois de ma vie, un compte en banque bien rembourré. Pour nicher nos amours bancroches, j'ai loué un duplex à Montmartre, en gardant ma chambre de bonne comme bureau. Pascal n'avait rien fait pour m'en empêcher. Il m'acceptait avec ma « connerie ». C'est ça, la vraie amitié, accepter l'autre avec sa connerie.

Au quotidien, Cendrine a révélé toutes les facettes de sa névrose. En demande affective constante et inépuisable, tout ce qu'on lui donnait tombait dans un trou sans fond. Elle me harcelait pour qu'on se marie et fasse un enfant. Elle fulminait : « Pourquoi n'y aurais-je pas le droit, comme ta première femme ? Elle était mieux que moi ? Je ne suis pas assez bien pour toi ? »

Elle tapait des pieds pour une brouille qui lui était refusée. Le jour où elle s'était mise en tête de manger une *granita* (souvenir d'un voyage à Rome avec son « papounet ») elle a boudé pendant vingt-quatre heures après notre impuissance à la trouver, cette *granita* à la con. Le lendemain, elle constellait les murs de l'appartement de « J'aime Paul » au stylo-feutre. Ma colère a provoqué une nouvelle bouderie et une lettre de plusieurs pages où elle dénonçait mon incapacité à aimer.

Elle n'avait pas de thermostat, cette fille. Elle était *on* ou *off*. Capricieuse ? Non, ses excès la débordaient elle-même. Plutôt bipolaire. Limite psychiatrique, là encore. Une personnalité flottante, mal accrochée à la vie, surfant sur le réel.

Au fond, on ne s'entendait bien qu'au lit. Mais c'était *a minima*. Elle n'était pas très sexy et moi pas très sexuel. On s'était bien trouvés pour des copulations tranquilles. Elle poussait ses trois cris de souris. Je me laissais aller au bon moment. Et dodo. Un dodo tendre comme je les aimais, qui chassait les chagrins de la journée.

Ça tournait parfois au jeu. Elle avait osé entrer dans un sex-shop pour acheter un godemichet. Un truc sophistiqué, torsadé et perlé au bout, rose bonbon fluorescent. Monstrueux. On a joué au docteur avec ça, secoués par les fous rires.

Pour fêter mes quarante-cinq ans, elle s'est mise à quatre pattes, jupe relevée sur ses fesses nues : « Tu peux ouvrir ton cadeau. » Elle s'était farcie de vaseline. Nous en avons surtout tiré un plaisir cérébral. C'était une première pour elle comme pour moi. L'événement méritait d'être célébré. Nous avons vidé deux bouteilles de Saumur Champigny. Elle avait pris goût à l'alcool à mes côtés. Elle me le reprochait, tout en remplissant mon verre et le sien. Pochetronne, pour compléter le tableau.

Nous nous sommes séparés trente-six fois. Des brouilles définitives de quelques jours ou quelques semaines. Le clash venait toujours de moi. J'allais me réfugier dans ma chambrette. La chipie se transformait en veuve éplorée, lançant des missives tour à tour ardentes et pathétiques. Elle pouvait camper sur mon paillason. S'agenouiller et m'implorer, le visage ravagé de larmes. S'enrouler autour de moi en dégrafant sa robe. Elle ne reculait devant rien.

Ma colère retombée, je souffrais de l'avoir abandonnée. Une petite malheureuse. À protéger d'elle-même. C'était l'une de ses armes, de le revendiquer. N'est-ce pas terrible d'être rejetée par sa mère dès la naissance ? Ça vous pourrit toute une vie. Ses grands yeux verts avaient viré au gris

perle. Endeuillée, sa beauté avait gagné un air de majesté. À nouveau, j'étais ferré.

*

Myriam m'a appelé en faisant des mystères :
« Il faut absolument que je te parle. »

À *TéléPlus*, Cendrine manipulait, intriguait, fomentait, montait les gens les uns contre les autres. Elle avait fait courir le bruit que le directeur l'avait coincée dans les toilettes. Vrai ou faux ? En tout cas, la femme du directeur, elle-même productrice dans la boîte, en avait eu vent. Lavage de linge sale. Les couloirs de *TéléPlus* bourdonnaient. Cette fouteuse de merde allait être virée. Myriam tenait à m'en informer.

Mais elle avait une autre révélation à me faire. De taille, qu'elle ne pouvait pas garder sur le cœur. Cendrine s'était confiée à elle. Ou plutôt plainte auprès d'elle. De mon hygiène douteuse. De mon impuissance sexuelle. De mon caractère violent. Bref, elle vivait avec un taré qui cachait bien son jeu – tout en affirmant son amour sans limites pour moi. Elle demandait conseil, en quelque sorte.

J'étais atterré. Je ne pouvais pas douter une seule seconde de la bonne foi de Myriam. Cendrine n'était pas seulement une jeune femme

mal arrimée, mais une perverse. Une personne qui dispense sournement le mal autour d'elle, y compris à ses proches. Les perverses, je connaissais. J'avais déjà donné. Le psy m'avait éclairé sur ces bêtes nuisibles dont on ne se méfie pas, mais j'étais retombé dans le piège. J'aurais dû être alerté par la ressemblance apparente entre Cendrine et Léonore. Des petites-bourgeoises propres, adorables, menues, un teint sucré de blonde, des yeux étincelants. Précieuses, capricieuses, charmeuses. Je pensais sommairement que c'était mon type de femme.

Je ne soupçonnais pas la ressemblance plus profonde, qui était masquée par la folie de Cendrine. Léonore était une terrienne, pas normande pour rien, veillant avant tout à ses intérêts. Perverse pour tirer des autres le maximum de profit. Cendrine était perverse pour rien. Elle ne savait pas qui elle était, ni ce qu'elle voulait. Pire, quand elle avait obtenu ce qu'elle réclamait à grands cris, elle faisait tout pour le perdre. Ce qui s'appelle « scier la branche sur laquelle on est assis ».

Ça me renvoyait à mon petit chtarbé, qui m'avait dit un jour : « Quand je me sens bien, je ne suis pas moi. » Elle était perverse, mais pas narcissique. Au moins, j'avais progressé en

symptomatologie psychiatrique. Elle n'était perverse que pour se rendre intéressante. Se donner une identité. Exister. Ce qui était une entreprise forcément vouée à l'échec. Et l'échec confirmait son statut de mal-aimée, qui était le seul dans lequel elle se reconnaissait elle-même.

Cette fois, pas question de me replier dans ma chambrette. Je l'ai chassée de l'appartement. Ça s'est passé sans esclandre. Elle n'a pas tenté de nier les propos tenus à Myriam. Silencieuse, solennelle, elle a fait ses valises pour un studio qui donnait sur le Parc des Buttes Chaumont. La fenêtre était au niveau du flanc de colline et de la Cascade de la Grotte. Elle était ravie de ce logement champêtre, et s'opposait fermement à ce que j'en assume les frais. Elle serait bientôt demandeuse d'emploi, mais elle avait sa dignité.

Nous étions séparés de biens, mais pas de corps. Je tenais encore à elle, envers et contre moi. La regardant dormir à mon côté, il me venait la pensée émue qu'il y avait un trésor sous ses paupières closes et que ce trésor était mien. Comment peut-on être aussi con ?

Trois mois plus tard, elle revenait vivre dans ce qui avait été « notre » appartement et je réglais ses impayés de loyer. Notre vie a repris son cours habituel, fait de hauts exceptionnels et de bas

réguliers. Je m'y étais fait. Au comble de l'exaspération, je sortais boire une bière à la terrasse d'un café, histoire de respirer l'air des gens normaux. J'acceptais toute invitation en province qui m'éloignait de l'appartement infernal. Au retour, avant d'en pousser la porte, je faisais trois fois le tour du quartier. Pauvre de moi.

*

Notre petit commerce télévisuel, avec Pascal, était en train de péricliter. Nous avions dédaigné la proposition d'une série policière sous prétexte de ne pas servir la soupe aux flics. Comportement suicidaire, car ce genre douteux capte 80% du public. Un petit malin avait calculé qu'il y avait en moyenne une trentaine de cadavres par semaine sur le « petit écran ».

Au lieu de nous écraser comme tout scénariste soucieux de son avenir, nous avons intenté un procès à une productrice qui ne respectait pas notre contrat. Procès gagné. Manque de chance, six mois plus tard elle était nommée responsable de la fiction pour la principale chaîne qui nous faisait vivre.

« Directeurs de collection » pour une série, c'est à dire contremaîtres des scénaristes, nous

nous sommes grillés en une seule phrase, à la projection du pilote. Le staff était réuni autour du producteur délégué (le grand chef), qui allait juger un travail d'équipe de plusieurs mois. Tout le monde retenait son souffle quand les lumières se sont rallumées. Le grand chef a déclaré : « Bravo ! Nous tenons une excellente série. » Puis il a invité les présents à donner leur avis. Tous se sont rangés derrière le satisfecit du patron, sauf nous qui avons lâché : « Ça aurait pu être pire. » Il ne faut pas être surpris de se faire évacuer de la salle quand on pète en public.

La faillite de *TéléPlus* a été le coup fatal. Nos revenus se sont effondrés. Finie, la vie de château. Nous ne vivions pas cette déconfiture comme une déchéance. Nous nous sentions même libérés du zoo après des années de singeries. Mais il fallait réviser notre train de vie. J'ai quitté le duplex pour un simplex deux fois moins grand dans le XIXe. Indifférente à mes soucis, Cendrine m'en a voulu, comme si je la privais d'un bien qui lui était dû. Égale à elle-même.

C'est à ce moment-là que j'ai commencé à me détacher d'elle. La surprenant un jour, nue dans le couloir, je l'ai trouvée moche. Bas du cul. Trop musclée des mollets. Avec une démarche mécanique ridicule. Elle découchait de plus en

plus souvent pour passer la soirée avec son amie Isabelle. Peut-être un amant. Je m'en foutais. Cette histoire minable interminable allait se terminer. Inconstance, ton nom est femme – et homme.

Ce qui me souciait avant tout, c'était l'état de santé de Pascal. Chaque nuit, la capsule en titane tachait son oreiller. Il avait des coups violents dans la tête, il se traînait, et refusait de consulter, bravache : « J'en ai vu d'autres ! » En fait, il crevait de trouille. Soit il faisait un rejet de la capsule, ce qui était un moindre mal, on la lui changerait. Soit l'os s'était remis à pourrir, et là, il faudrait agrandir le trou. En tout cas, il n'échapperait pas au billard.

Je l'ai traîné à l'Hôpital Mondor, à Créteil, où j'avais pris rendez-vous contre son gré. Mondor passait pour la meilleure adresse en neurochirurgie, je m'étais renseigné. Ce que j'ignorais, c'est qu'en plus, le chirurgien était une chirurgienne canon. Une Pénélope Cruz à poil sous la blouse verte. J'ai eu le droit à une description enflammée de cette star des blocs opératoires. Il était prêt à lui livrer sa tête, et plus si affinités.

Un mois plus tard, il sortait de Mondor enturbanné, efflanqué, les yeux lourdement cernés, avec une capsule neuve et un rendez-vous

privé avec Pénélope. Commentaire typiquement pascalien : « Elle a soigné ma tête, je vais soigner son cul ! »

J'avais réservé une table au *Train Bleu* pour fêter sa résurrection. Ce restaurant rococo somptueux de la Gare de Lyon était son péché mignon. C'était bien pour lui faire plaisir, je vivais sur un emprunt Finaref à 20% et je détestais ce genre d'endroits feutrés où l'on se sent mal coiffé.

Le déjeuner était bizarrement lourd de silences. Pourtant, il repartait d'un bon pied avec un crâne rénové et une maîtresse explosive à portée de main. Il répétait, le nez dans son turbot grillé sauce hollandaise : « Je ne mérite pas ce que tu as fait pour moi. » Dix fois, il m'a remercié. C'était incompréhensible. Énervant. Déroutant. Il a tenu à payer l'addition salée. On s'est quittés sur une accolade embarrassée.

Je lui avais sauvé la vie et tout se passait comme s'il me le reprochait. J'ai pensé au bouquin d'un psy au titre explicite : *Pourquoi on en veut aux gens qui nous font du bien – La haine de la dette*. C'est tout ce que j'avais trouvé comme explication, avec un sentiment de découragement devant les bizarreries de la nature humaine.

Un mail d'excuses m'a rassuré le lendemain. Pascal attribuait à son épuisement post-opératoire

un comportement qui avait pu me décevoir. Ouf ! notre amitié était sauve.

C'est ainsi que va la vie, avec des grains de sable, des chausse-trappes, des trous d'air, des pets de travers. On s'y fait en vieillissant.

Le Pascal de toujours était de retour quelques jours plus tard. Il est venu me raconter dans le détail son fiasco avec Pénélope, qui s'appelait Martine. Le récit de ses chevauchées fantastiques sur appaloosa dans une vie antérieure n'avait pas fait craquer la doctoresse. Elle avait consenti à un baiser sans la langue et lui avait prescrit un calmant. Ce n'était que partie (fine) remise.

C'était Benjamin au téléphone. Je n'en croyais pas mes oreilles. Je suis resté sans voix un moment. Lui parlait. Un peu au ralenti, mais il parlait. Il a répondu à mes questions presque du tac au tac. Pour la première fois depuis six ans. Ça tenait du miracle. Il s'ennuyait dans son château. Il avait décidé de faire une formation en comptabilité. L'assistante sociale s'en occupait.

J'ai foncé à la clinique. Il m'a accueilli avec un vrai sourire.

Les poings dans les poches, il se dandinait, mi-gêné, mi-ravi. Nous n'avons pas tenu toute une conversation, mais les silences avaient perdu leur caractère morbide. Au restaurant, il a sorti son

chéquier. Il m'invitait sur son allocation d'handicapé.

Au retour, je me suis enfermé dans la chambre pour chialer un bon coup. Cendrine tambourinait à la porte. Je l'ai envoyé se faire mettre chez les Albanais. Cette vulgarité, qui ne m'était pas coutumière, lui a cloué le bec. Quand je suis sorti de la chambre, ses valises étaient prêtes. J'ai ouvert une bouteille de saumur sans lui en offrir. Elle est partie en claquant la porte de toutes ses forces. Fin du chapitre Sandrine alias Cendrine.

Marie venait de sortir un nouveau livre. Pour cette occasion, elle organisait une fête dans la maison d'un ami, à Chevreuse. Elle nous invitait, Pascal et moi. Je ne l'avais pas revue depuis le *Terminus Nord*, deux ans plus tôt, et Pascal avait cessé de me parler d'elle. J'étais tenté de voir un coup du ciel dans cette invitation au lendemain de ma rupture avec Cendrine.

Pascal a remis ma pendule à l'heure. Marie avait divorcé. Son ami de Chevreuse était son amant depuis six mois. Un jeune et beau comédien transi d'amour pour la femme et l'oeuvre. Il travaillait à la mise en scène de l'un de ses bouquins. À ma mine dépitée, Pascal a dit : « Tu ne croyais tout de même pas qu'elle allait attendre que tu deviennes moins con ! »

Comme dit Brassens, « le temps ne fait rien à l'affaire, quand on est con, on est con. » On peut même devenir doublement con. J'étais con d'avoir raté Marie, et con d'être incapable d'avancer dans mon roman, alors que Marie traçait tranquillement son chemin. Au fond, c'était normal qu'elle m'ait fait peur. C'était même une protection : notre couple aurait été bancal. Un con amoureux d'une étoile. J'ai dit à Pascal : « Tu iras tout seul à cette fête de merde. » Il a mis les deux mains sur mes épaules et pris l'air de Celui-Qui-Voit-Derrière-Les-Apparences : « Tu as tort. » Je l'ai suivi à Chevreuse.

Il y avait foule dans le jardin de cette maisonnette qui ne payait pas de mine au coeur d'une colonie de bourges. Marie avait dû rameuter tout son carnet d'adresses, plus celui du bellâtre qui chaloupait parmi les invités. Elle s'est approchée dès qu'elle nous a aperçus. Décolleté plongeant, jupe ras-la-touffe, maquillage appuyé. Elle avait changé de look. Elle a dit à Pascal :

— Tu as donc réussi à amener ton vieux sauvage !

Elle me voyait en « sauvage ». Plutôt flatteur. J'ai joué le jeu :

— Une fête est bien le dernier endroit où s'amuser.

— Je suis d'accord avec toi. C'est Bertrand qui a tout manigancé. Il est encore très jeune.

Puis elle a été happée par des gens qui avaient a-do-ré son ouvrage. Ils prenaient ses mains et fermaient les yeux. Ou bien, dans un élan du cœur, ils jetaient les bras autour d'elle et se confondaient en remerciements. Nous étions tombés dans une faune de précieux ridicules qu'on connaissait bien pour la côtoyer dans les projections privées. J'ai dit :

— On se tire.

— On ne peut pas faire ça à Marie.

Une gamine d'une quinzaine d'années a claqué la bise à Pascal : « Oui, tirez-vous. Ma mère ne vous en voudra pas. »

Marjolaine avait le nez de sa mère. Une coiffure à l'Angela Davis. Un regard pur et décidé. Elle a ronchonné : « Je me demande ce qu'elle fout avec ce type. »

En tout cas, leurs amours avaient l'air de bien marcher. Ils étaient collés l'un à l'autre et n'arrêtaient pas de se bécoter. Un couple aussi dépareillé que devait l'être le mien avec Cendrine. Marjolaine me scrutait. Pascal a dit :

— Tu ne connais pas Paul...

Elle m'a servi un petit sourire gêné.

— Je vous ai vu en photo. Sur la couverture d'un bouquin dédicacé à ma mère.

— Vous êtes physionomiste !

Elle a haussé les épaules et s'est éloignée d'une pirouette.

Au retour, dans le RER, mon conseiller a déclaré :

— Si tu veux mon avis, cette petite, elle sait des choses.

— Des choses ?

— Des choses sur sa mère et toi.

— Il n'y a pas grand-chose à savoir !

*

Après le veau gras, les vaches maigres. Nous survivions avec un *script-doctoring* par ci (*in french* : on retapait des scénarios boiteux), des dialogues de sitcom par là, une résidence d'auteur au fin fond du Massif Cental. Ni glorieux, ni juteux. Je changeais de trottoir avant ma banque. L'Arabe du coin ne me faisait plus crédit. Finaref se frottait les mains (sales).

Pascal restait cool : « C'est la vie d'artiste, mon vieux ! » Il avait toujours vécu sur la brèche et souvent dans la dèche. Moi, j'avais un lourd passé de « cong' paye' », comme il disait. De plus,

l'histoire avec Cendrine m'avait cassé. Je ne pouvais plus me faire confiance. Toute femme désirée était un danger. Et j'ai pris un méchant coup de vieux le jour où une dent est restée plantée dans ma tartine beurrée. Quelle femme voudrait de moi avec un dentier ? J'étais hors circuit. Obsolète. Circulez, vous n'avez plus rien à faire ici. La déprime me guettait. Je m'en défendais à coups de bouteilles de whisky. Je m'endormais le soir par KO.

Même ma « bonne copine » m'avait lâché. Elle avait enfin trouvé l'homme idéal (au moins provisoirement), mais il avait un grand défaut : il était guadeloupéen et tenait une crêperie à Basse Terre. Mon Aïcha s'était envolée. Je m'étais mis au *ti punch*.

Pascal enrageait : Pénélope continuait à jouer les effarouchées. Il attendait plus d'esprit de décision chez une femme qui vous trifouillait dans le cerveau avec un scalpel. Il est allé consulter auprès d'un de ces marchands de prédictions, pour lesquels il claquait un fric fou. Astrologue, numérologue ou marabout. Il en était sorti avec trois informations sur l'avenir. Primo, Pénélope, c'était peine perdue. Deuxio, l'amour fou allait bientôt frapper à sa porte. Tertio, un ami très proche était au bord de l'infarctus.

État d'urgence. Il m'a traîné à Lariboisière : échographie

du cœur, doppler, test sous effort. J'étais à moitié rassuré, jusqu'à ce que le médecin conclue que j'avais « un cœur de jeune homme. » J'ai dit :

— Tu vois, tu t'es fait entuber de 200 balles par le charlatan.

Il ne regrettait rien :

— À ton âge, c'est le genre d'examens qu'il faut faire régulièrement et tu ne l'aurais jamais fait !

Puis, avec un fin sourire :

— Mais tu me connais : au fond, je n'y crois pas, à ces conneries-là !

Il était comme ça, mon grand ami Rospaud, le crapaud.

Une prédiction allait pourtant se réaliser. Nicky est tombée du ciel – donc de très haut – dans ses bras, et une douce musique s'est élevée dans le cœur de Pascal. Il chantait sous la douche. Dansait sur les boulevards. Était prêt à faire un casse pour rouler en carrosse avec sa princesse.

Je n'avais pas le même enthousiasme. Nicky avait les yeux petits et sans éclat. Pas de regard. Un air de bull-terrier, ces chiens au museau hypertrophié qui bouffe les yeux. Mais elle avait du chien, c'est le cas de le dire. Pascal avait été

séduit par « le chien de cette chienne » – selon ses propres mots. L'assurance absolue qu'elle avait de sa beauté et de son talent d'illustratrice lui donnait une aisance un peu dédaigneuse qui attirait les mâles. Elle avait désigné Pascal dans la horde.

C'était la première fois que je voyais mon copain sérieusement pincé. Les rôles se sont inversés. Je lui disais, dans le style qui était le sien : « C'est une dominatrice, elle va te les bouffer toutes crues. » Il s'en inquiétait lui-même, reconnaissant qu'avec elle, il perdait ses moyens au lit. Il se rassurait d'ailleurs avec d'autres filles. Autrement dit, cette grande passion n'avait rien changé à son mode de vie. Il avait seulement une femme de plus à tromper.

À quarante ans, avec une espérance de vie réduite pour cause de tête cassée, il s'était convaincu que Nicky était son ultime chance de bonheur. Ils arpentaient Montmartre, à la recherche d'un nid où bâtir leur avenir. Ils parlaient de faire un enfant. Pascal rêvait d'un enfant « pur ». Ayant été cocufié par sa femme enceinte, il estimait que l'enfant avait été sali, transformé en « gosse de pute ». Avec cette Nicky sans yeux, il s'exposait à une répétition de l'histoire. Je l'avais mis en garde. C'était mon tour, de jouer au grand frère.

Nicky l'a plaqué au bout de six mois, sans raison apparente. Pascal plaqué, c'était du jamais vu. Au moins avait-il gardé ses balloches, la mangeuse d'hommes était restée sur sa faim. Elle est retournée dans sa banlieue, auprès de l'amant qu'elle n'avait jamais cessé de voir et qui avait une qualité précieuse pour une femme suffisante et dominatrice : il se pliait à ses quatre volontés. Il était au courant de sa liaison et l'avait supporté sans broncher. Pascal n'avait été pour elle qu'un caprice.

Le coup était rude pour lui. Il était même suicidaire, le con. J'avais peur qu'il saute de son troisième étage. Dès qu'il mettait le pied sur le balcon, j'étais derrière lui, prêt à le rattraper par la ceinture. Il faisait sûrement un peu de cinéma, mais je le prenais au sérieux. L'assurance ne paraît inutile qu'avant l'accident (sagesse AXA). Et puis ça me faisait oublier ma propre débâcle. J'avais pour mission de lui sauver la vie une seconde fois.

Deux mois plus tard, il s'emballait pour Heloisa. Je ne l'ai jamais rencontrée. C'était, paraît-il, « l'idée platonicienne de la beauté ». Une madone pulpeuse. Une vierge aux yeux de braise. Mi-norvégienne, mi-brésilienne. Une chevelure d'or sur une peau caramel. Et, détail qui faisait défaillir Pascal : des chaussettes blanches lui

montaient jusqu'au ras du genou... Il était excité comme un orpailleur qui a repéré une pépite de 24 carats. Et tous les espoirs étaient permis, elle était maquée avec un freluquet qui vivait à ses crochets. Il ne faut pas croire : les filles trop belles ne se casent pas facilement, elles font peur aux mecs. C'était la théorie de Pascal. Lui était sans peur et sans reproche.

Heloisa refusait de monter chez lui. Ils allaient de café en café. Elle buvait du perrier-menthe et noyait le poisson dans le perrier-menthe. J'ai dit à Pascal : « Son prénom n'est pas rassurant. (Il ne comprenait pas.) Tu n'as pas lu *La nouvelle Héloïse* ? Un amour impossible. » Heloisa flirtait... avec l'adultère, concédant à l'amant fantasmé de menues privautés, une caresse sur les cheveux, un enlacement sans baiser. Pascal a fini par perdre le moral. Puis les pédales : il l'a coincée sous un porche, entre deux boîtes à lettres. Trois secondes plus tard, il mordait la poussière, dans un inquiétant craquement d'os à l'atterrissage du menton.

Mariana lui tendait la main pour l'aider à se relever : « Je suis désolée. » Il l'a giflée et s'est tiré sans se retourner, en boitillant. Mariana s'est encore montrée « désolée », le lendemain, au téléphone. Elle s'était mise au karaté après avoir

été violée, cinq ans plus tôt. Elle ne supportait toujours pas le moindre geste agressif de la part d'un homme. Elle était vraiment désolée, il ne méritait pas ça, elle espérait que leur belle amitié survivrait à cet incident.

*

Après le coup de Nicky, c'était trop. Sans compter Pénélope, toujours drapée dans sa blouse verte. Le tombeur de ces dames avait perdu la main. Le professeur et l'élève en étaient au même point. Heureusement, il y avait notre copain Jack Daniel's. Un fidèle, celui-là.

Pascal a tiré avec humour les leçons de nos échecs : « Les nanas sont des ingrates. Nous, on donne de notre personne, on dépense une énergie folle pour les faire jouir et elles n'ont même pas la reconnaissance du sexe. Qu'elles se démerdent toutes seules. Les godes, c'est pas fait pour les chiennes. Je vais entrer dans les ordres et me consacrer à mon œuvre. »

Sans blague, il s'est isolé chez les Bénédictins, à l'Abbaye du Bec-Hellouin, en Normandie – une chambre d'hôte à la portée de ses moyens. Et il s'est engagé dans un projet qui le titillait depuis un

moment, une histoire d'amour et de cul (forcément) dans la réserve apache, en Arizona.

À son retour, quinze jours plus tard, il avait pondu cinquante pages qu'il m'a lues *in extenso*. Je trouvais ça un peu artificiel, mais j'ai dit :

— Tu tiens quelque chose, là.

— Il faut que j'aille sur le terrain. Tu m'accompagnerais ?

Avec le risque de crise d'épilepsie, il ne pouvait pas se trimbaler seul dans le désert. Il avait besoin d'un « homme de compagnie », en quelque sorte.

Mais moi, aller me traîner aux USA, dans l'Ouest profond, chez les cow-boys, ça me faisait sérieusement chier. Je n'ai aucune attirance pour les Amerloques. Je déteste leur dégaine John Wayne, leur accent vomissant, leurs steaks grands comme l'assiette, leurs bagnoles chars d'assaut. Ils mettent en place et entretiennent des dictatures dans les pays crève-la-faim. Ce sont des barbares.

J'ai tout de suite prétexté l'état calamiteux de mon compte en banque. Mais, bien que fauché lui-même, il s'engageait à tout payer pour nous deux, avec un emprunt à son père. Y compris des « services de confort ». Par exemple « une petite passe », si le besoin se faisait pressant.

J'ai avancé un autre argument, de fond, celui-là : Hadley Chase n'avait jamais quitté son

Angleterre natale quand il a écrit *Pas d'Orchidée pour Miss Blandish*, qui met en scène la pègre américaine. Le roman sonnait tellement juste qu'on a longtemps cru que l'auteur était américain. Pascal a haussé les épaules.

Alors, j'ai enclenché un grand débat théorique. Il adorait ça. « Pourquoi une œuvre de fiction devrait-elle se plier à la réalité ? Qu'est-ce qu'un roman ? *Enchantement et supercherie*, disait Nabokov, orfèvre du genre et critique éminent. Tout roman est une imposture. L'important en matière littéraire n'est pas le vrai, mais le vraisemblable. Et la réalité peut paraître invraisemblable. »

On y a passé la soirée, avec une bouteille de calva hors d'âge qu'il avait rapportée de Normandie. Pour finir, il a joué au grand frère protecteur, une fois de plus : « Ce voyage ne me servira peut-être à rien, mais toi, tu en as gravement besoin. Il faut que tu sortes de ta merde, mon grand. Tu vas finir par te fabriquer un cancer. » En somme, je devais le remercier de m'embarquer contre mon gré au pays des barbares. Il a dit : « Tu me remercieras plus tard. »

À quelques jours du départ, je me suis déclenché un lumbago en lançant mes chaussures. Cloué au lit à mon quatrième sans ascenseur. J'ai

avalé des anti-inflammatoires de choc, fermant les yeux sur la liste d'effets secondaires étalée sur la notice : hypertension, infarctus, prurit, incontinence urinaire etc.

Je suis parti pour Roissy en marchant sur des oeufs, redoutant le coup de poignard dans le dos. Piètre « homme de compagnie ». L'Indien portait tous les sacs. Il était mon sherpa.

III

C'était bizarre, de se retrouver dans un hall de Roissy avec les valoches, les ray-ban, l'appareil photo, comme de vulgaires touristes (pléonasme). Nous n'étions jamais partis en vacances ensemble. Notre amitié était très particulière, j'en ai pris conscience ce jour-là. Jamais dans la détente ni le plaisir. En dépit de ses airs vacanciers, ce voyage ne dérogeait pas à nos habitudes : je m'y engageais à reculons, par devoir d'amitié, et Pascal était en mission repérage pour son roman.

Il était dans tous ses états. Pas à cause du vol, mais de l'enfermement dans la carlingue. Claustrophobe, l'angoisse risquait de déclencher une crise s'il se mettait à étouffer. J'en ai informé une hôtesse de l'air. Elle l'a installé sur une place réservée au personnel, à l'avant de l'avion. Nous étions donc séparés. Je le voyais de loin faire son numéro de charme. Ce traitement de faveur l'avait sorti du lot. Il en profitait.

Quand je pense qu'après cinq ans d'étroite amitié, je ne connaissais ni sa femme ni sa gamine ! C'était sa deuxième femme. Il n'en parlait guère. Une femme popote pour le repos du guerrier. Ils élevaient la petite « impure » depuis la mort de sa mère. De son côté, il n'avait rencontré Cendrine que deux ou trois fois et jamais Benjamin, qui le faisait flipper. Nous étions deux complices dans une bulle extra familiale. Complices pour jouer les tartuffes à la télé. Pour mener notre barque dans le monde mouvant des femmes. Pour nous soutenir dans le travail littéraire, solitaire et incertain. Nous marchions à deux sur tous les fronts, avec la mort qui rôdait à nos côtés, de par sa tête malade et ma nature hypocondriaque. Moins que des amis, plus que des amis, des camarades d'existence, épaulement contre épaulement, au bord du ravin.

À l'aéroport de Phoenix, nous avons pris possession d'une grosse Chevrolet qui parlait l'anglais mieux que nous. Elle réclamait de l'essence, demandait qu'on lui gonfle les pneus, qu'on attache notre ceinture. Pourquoi pas qu'on ferme notre braguette ? Les pudibonds Mormons régnaient dans l'état voisin, en Utah.

Elle nous a conduits où elle a voulu. Une route en valait bien une autre : dès qu'on quitte Phoenix et ses deux millions d'habitants, on entre dans le

Sonora, une étendue de cailloux et de broussailles grande comme dix départements français. Elle s'est arrêtée dans le Saguaro National Park. *The biggest cacti in the world*. Il y en avait une forêt, à perte de vue. Après la mort de Morris, Lucky Luke, « poor lonesome cowboy », devait cuver sa tristesse au pied d'un cactus. Certains avaient la hauteur d'un immeuble de cinq étages et contenaient rien moins que trois mille litres d'eau.

Pascal a déliré sur ces « bites géantes pleines de foutre ». Il s'est vanté d'avoir testé sa puissance d'éjaculation, sur sa table de cuisine, avec un sopalin et un double-décimètre. Il était fier d'avoir dépassé la moyenne en projetant sa sécrétion à vingt-trois centimètres. J'ai dit :

— Ah bon ! Il y a une moyenne !

— Il y a des concours officiels, avec constat d'huissier. Le record du monde est de 5 mètres 40. Un vrai kärcher à récurer les petits trous gluants !

Loin du bocal parisien et de notre vieille connivence, ce propos détonnait. J'avais presque honte pour lui devant ces plantes majestueuses du haut desquelles deux siècles nous contemplaient. Pour la première fois – à mon propre étonnement – la vulgarité de Pascal me choquait. Je ne lui prêtais plus aucune élégance. Tout était grossièrement ramené au cul. Syndrome DSK.

J'étais moi-même assez obnubilé par la chose, mais pas au point d'en faire l'étalon (c'est le cas de le dire) de toutes les valeurs.

Le tourisme m'avait toujours déplu, et même rebuté. Pas envie de jouer au con dans un circuit prémonté. On était pourtant bien partis pour ça. Pascal n'avait pas de plan de repérage bien défini. Il disait : « Je m'imprègne de l'esprit des lieux. » On a « fait » le Grand Canyon (oh la la c'est vachement profond). On a « fait » Monument Valley (résonnant encore de la « chevauchée fantastique » de notre jeunesse). On a « fait » la Forêt Pétrifiée (pétrifiante).

Pascal était entré sans réticence dans le rôle du toutou avec sa Rétinette Kodak. Tu sais que tu es ridicule, mon vieux ? D'accord, le Grand Canyon, c'est vertigineux, mais ta photo merdique ne donnera jamais le vertige. Pour ça, il y a des milliers de vues aériennes sur Google. Il a tenu à ce que je le photographie sur Skywalk, la passerelle de verre suspendue au-dessus du vide.

J'étais manifestement en train de prendre mes distances avec mon grand ami. Sans doute l'effet du dépaysement. Comme dit la sagesse populaire : « Avant de te marier, pars en vacances avec ta fiancée ». L'autre se révèle sous des aspects

insoupçonnés et l'on porte sur lui un regard nouveau.

Mais ce dépaysement était de nature singulière. En Afrique noire ou au Japon, des moeurs radicalement différentes nous sortent de nous-mêmes et mettent en question notre propre culture. Ce n'est pas le cas dans l'Ouest américain. Là, c'est notre culture, la culture européenne, pas une autre culture, mais notre culture abâtardie, défigurée.

Les villes d'Arizona sont des conglomérats de maisonnettes avec garage et jardinet. Elles se ressemblent toutes et s'étalent sur des dizaines de kilomètres pour les deux plus grandes, Phoenix et Tucson. On n'y rencontre pas de piétons, seulement des bagnoles. Des hommes-bagnoles. La bagnole prolonge le corps, un Américain sans bagnole est un homme amputé. Le concept de « ville » est voisin de celui de « parking ». Quant au centre-ville, il se distingue par un paquet de tours remplies de bureaux qui restent allumés toute la nuit. Comment la vie circule-t-elle, là-dedans ?

*

Dans une de ces villes sans âme, le *Guide du Routard* nous a conduits jusqu'au *Bobby's*

Restaurant, étoilé pour sa cuisine mexicaine et sa musique de jazz. Mais où était la porte ? La façade, avec la pancarte « *Boby's Restaurant - Jazz any hour* », était un énorme mur de briques sans fenêtre ni porte. L'accès se trouvait sur le côté, même pas fléché, par une porte ordinaire. Mais vous entriez dans une pièce-cathédrale zébrée de spots multicolores, vibrante de néons clignotants. Le piano était sur une scène centrale, avec un Noir très classe au clavier. Une hôtesse en mini-jupe blanche chaloupait vers nous, sourire XXL. Excusez-nous, on voudrait manger un morceau... Nous étions entrés dans une bulle chatoyante, irréelle, insoupçonnable de l'avenue monotone, derrière ce mur de briques repoussoir.

Les Danois ont un mot intraduisible, *hyggeligt*, pour désigner une atmosphère accueillante, entraînant une sensation de bien-être physique et mental. Ils y veillent dans leur intérieur, en particulier à l'aide de bougies. Les bougies sont partout, les murs sont construits avec des niches à bougies. Une oasis de douceur dans un climat inhospitalier, gris et humide. La démarche du *Bobby's Restaurant* était peut-être du même ordre : créer un refuge dans la froideur inhumaine de la ville, mais le

résultat était clinquant, artificiel comme un plateau de variétés à la télé. L'art de vivre n'était pas leur fort, à ces Américains.

Ils bouffent n'importe quoi, ce qui les rend obèses. Ils ne bouffent même pas en famille, ils ont inventé le plateau-télé. Ils ne doutent de rien et se croient les maîtres du monde. Ils s'en foutent pas mal de véroler la planète avec leurs gaz d'échappement. Certains ignorent qu'un océan sépare la vieille Europe de leur pays « moderne ». Ils ne pensent qu'au fric et à la réussite sociale. Ils se sont fabriqué une Histoire de pacotille, une mythologie de quatre sous avec leur « conquête de l'ouest », qui n'était qu'une affligeante guerre coloniale.

À Tombstone, « la plus western des villes de l'Ouest » dit le guide, « incontournable », vous êtes accueilli par des coups de feu. Une rue en terre battue, une diligence, des chevaux attachés devant les saloons, des cowboys qui se baladent armés. Dans l'écurie OK Corral, Wyatt Earp et Doc Holliday, le marshall, sont en train de massacrer ces voyous de Clanton. Ils font ça toute la journée, toute l'année, en mémoire d'une fusillade de plus d'un siècle, rendue célèbre par... un film, *Règlements de comptes à OK Corral*. C'est

ridicule à en pleurer. Ils ont cinq ans d'âge mental, ces Américains.

Devant cette cousine dégénérée, ma vieille culture humaniste reprenait de la valeur. D'accord, elle était malmenée dans son pays d'origine par la bande de maffieux qui s'est emparée du pouvoir, mais on n'en était pas (encore) arrivé là. Si bas.

Et ma petite personne elle-même en tirait quelque fierté. Ce n'était pas tant un dépaysement qu'*un repaysement*. Moi, le désargenté, le mal aimé, l'écrivain raté, le prostitué de la télé, le père d'un petit chtarbé, je reprenais du poil de la bête. Ce voyage ne me déplaisait pas, au fond. Ou plutôt, grâce à lui, je ne me déplaisais plus. En langue pascalienne, j'avais « repris des couilles ». Forcément, ça rebattait les cartes entre nous.

Si ma perception de Pascal était en train de se *déplacer*, c'est parce que j'avais moi-même été *déplacé*. Nos sentiments sont mobiles, changeants, déroutants, y compris celui qu'on a de soi. « Un changement de temps suffit à recréer le monde et nous-mêmes », dit Proust.

*

On s'était bêtement égarés sur une piste. La Chevrolet geignait et cognait dans les nids de

poule. Elle était faite pour les *highways*, cette voiture, pas pour la piste, on risquait de faire de la casse. Pascal répétait, angoissé : « T’imagines les emmerdes avec l’agence ! On comprend un mot sur deux, ils nous taxeront un max ! Et aux USA, mon vieux, tu te retrouves à Sing Sing en moins de deux ! » De plus, la nuit tombait, la piste devenait difficile à suivre et il n’y avait aucune lumière à l’horizon. Pascal s’agitait, je restais zen :

— On va dormir dans la bagnole. Demain, il fera jour.

— On va se les geler !

Ça, c’était vrai. Le plateau était à 1500 mètres, ça devait cailler la nuit. J’ai dit : « On laissera le moteur tourner. » C’est ce qu’on a fait. Des rafales de vent faisaient crisser des chardons desséchés sur la pierraille. Au loin, des coyotes lançaient leurs hurlements de bagnoles de flics. Tout ça était un peu sinistre, mais sans réel danger.

Pascal n’avait pas fermé l’oeil. Moi, je craignais surtout que le stress ne réveille son épilepsie. Je m’étais rencardé sur *Doctissimo* pour les gestes à faire. C’était simple, il ne fallait rien faire, sinon écarter les objets sur lesquels le malade pouvait se blesser. J’étais craintif. En

même temps, ça justifierait ma présence, je n'aurais pas fait vingt-mille kilomètres pour rien.

Le lendemain matin, en deux heures, nous avions atteint une bourgade proche de la réserve apache. C'était surtout un point de ravitaillement, avec une station à essence, deux restaurants, un motel, et un grand *food store* : l'alcool étant interdit dans la réserve, les Indiens venaient s'y fournir et liquidaient les provisions avant de rentrer chez eux. Les bas-côtés de la route étaient tapissés de cadavres de bouteilles qui scintillaient au soleil. Parfois, ça foutait le feu aux maigres broussailles.

On s'est réconfortés avec un breakfast bien de chez eux. Saucisses, jambon frit, fèves au lard, patates sautées. On n'avait pas mangé la veille, et ça, ç'avait été une vraie frustration pour nous deux. Dans ce voyage qui sonnait le vide, le dîner était une belle promesse, presque le but de la journée. Notre itinéraire était établi en fonction de la restauration du soir. On y pensait dès cinq heures pour trouver la bonne adresse. Nous avons remis au lendemain notre départ pour la réserve indienne. Chez les Apaches, pas de jaja. Nous pas aimer coca-fanta.

Trois bouteilles de pinot noir de la Napa Valley y sont passées, ce soir-là. « Merci Papa ! » s'est

écrié Pascal. (Son père était notre banquier, je le rappelle.) Dans les brumes de l'alcool, il m'a fait une confiance inattendue. Je l'avais étonné, hier, il m'avait « découvert ». Mon calme, mon assurance dans une situation difficile. Bravo. Il ne me voyait pas du tout comme ça. Du moins, je ne m'étais jamais montré sous ce jour-là.

J'avais un peu de mal à saisir. On n'avait pas risqué notre vie, dans cette histoire, et je n'avais rien fait d'exceptionnel. Puis j'ai brusquement compris un truc. Un truc qui changeait le décor de toutes nos années d'amitié : il me considérait comme *réellement inférieur à lui*, un peu demeuré, en tout cas handicapé : provincial perdu dans la grande ville, perdant ses moyens devant une femme offerte, assez bredin pour se laisser exploiter et sadiser par une pétasse. Tout ça, c'était moi. Heureusement, il était là, « grand frère », pour me protéger, m'initier, me guider. Ma parole, il y croyait. Alors que ce n'était pour moi qu'une sorte de jeu rituel entre nous, un *private joke* à répétition. Je lui reconnaissais des qualités, mais aucune *supériorité*.

J'ai fait diversion :

— Arrête de me draguer, sale pédé !

Ces mots l'ont instantanément rebranché sexe :

— Je commence à avoir les couilles pleines. Pas toi ? T'as vu la blonde qui tapine à la station-service ? Elle est mimi. On se la ferait pas ?

Il est allé « se la faire ». Merci Papa. Au motel, j'ai pris une longue douche brûlante en insistant sur le bas du dos qui ne s'était pas complètement remis du lumbago, et la bagnole n'arrangeait rien. Je pensais à la pauvre Janet Leigh et à ce fou de Perkins. Comme tous les motels se ressemblent, ça pouvait aussi bien se passer ici. Ma parole, j'ai eu la trouille quand Pascal a ouvert la porte.

Après une mauvaise nuit, une belle murge et une bonne purge, Pascal était schlass. Il a dit : « Je suis schlass ! » en basculant sur l'un des lits jumeaux. Deux minutes plus tard, il était lancé pour une nuit de ronflements. Je le charrierai, demain matin. Il serait furieux après lui-même ; c'est vulgaire, de ronfler. Capable de grossièretés à faire rougir un légionnaire, Pascal était encore soucieux d'élégance.

Impossible de m'endormir. Le bruitage de Pascal y était pour quelque chose, mais surtout « le truc » que j'avais percuté —qui m'avait percuté. Un sacré truc, tout de même. Mon ami le plus proche (et le plus proche de tous les amis que j'avais eus), me prenait pour un con depuis dix ans. Ça n'était pas exempt de tendresse, certes. On

aime son chien malgré ses limites naturelles de chien, on le cajole, on lui achète sa boîboîte de canigoupréféré. Le jour où on le perd, on est désemparé, désespéré. Bref, il y a de l'amour – n'ayons pas peur du mot, il sert à tout et à n'importe quoi. Mais on sait où est le maître et où est le chien. Le maître est fier de son toutou quand il obéit. Dans le cas contraire, il prend sa grosse voix. Qu'est-ce qui m'a fichu un clebs pareil ? C'est un rapport de domination amoureux. Ou un rapport amoureux de domination.

J'aurais été pris dans un piège semblable, sans en souffrir, sans même m'en rendre compte ? Ou c'était du grand art de la part de Pascal, d'arriver à exercer sa domination en douceur, ou j'étais complètement aliéné, inconscient de moi-même.

Il fallait que je sorte de ce motel. J'ai renfilé mon pantalon, en considérant le ronfleur. Il avait gardé une chaussure dont les lacets pendaient. Pas la force d'aller jusqu'au bout. On lui voyait le nombril (un nombril bizarre, pas rentré, ça faisait un téton tortillon) et trois poils du pubis dépassaient du slip. Une loque humaine.

J'étais bouleversé par le sentiment de mépris qui me traversait. J'en tremblais. C'était incompréhensible. Inacceptable. Inhumain. J'étais monstrueux.

Le *food store* désert était ouvert toute la nuit. On se demandait pour quels clients. Pour moi. Une bouteille d'alcool fort. De n'importe quoi, de vodka. J'ai aussi acheté des gobelets. Je déteste boire au goulot. Je ne suis pas doué, ça me dégouline sur le menton. Et je suis tellement tendu pour éviter ça, que je n'ai pas le goût de ce que je bois, je bois pour rien. Ce soir, je devais absolument boire pour faire passer ce putain de sentiment de merde. J'avais honte de moi. C'était comme une trahison. Ce pauvre Pascal avachi ne se doutait de rien. Même demain, dégrisé, il ne se douterait de rien, il serait le même, il continuerait le même voyage, avec le même ami.

C'était l'histoire du *Mépris* de Moravia. D'un moment sur l'autre, tout bascule, Emilia cesse d'aimer Riccardo, et Riccardo ne comprend rien à rien, se débat en vain. Dans ces cas-là, il y a sûrement eu un cheminement souterrain, mais on n'a rien vu venir – ou rien voulu voir venir – et ça se déclenche sur une banalité. Une sorte de raptus. Le désir reprend brutalement ses droits, sans se soucier des convenances ni des conséquences. Le coup de foudre n'est peut-être pas d'une autre nature, à l'envers. Ça s'en va comme c'est venu. On vit par à coups. Par saccades. Où est la vérité dans tout ça ?

À la station Mobil, la petite pute qui avait soulagé Pascal était toujours là. Une blonde charnue, la trentaine, les yeux rieurs légèrement bridés, genre Shirley Mac Laine. J'étais dans un film américain. *Irma la douce*, *Comme un torrent*. Mes jeunes années d'animateur de ciné-club. Les *Cahiers du Cinéma* à couverture jaune. Howard Hawks, Arthur Penn, Nicolas Ray, Billy Wilder... J'ai dit: « Hello, Shirley ! » Elle a dit: « My name is Jane », de cette voix un peu éraillée qui m'a toujours troublé chez une femme. Je me suis laissé entraîner vers sa caravane, au fond du parking de la station-service.

Je n'étais jamais allé avec une prostituée. J'avais failli, une fois, avec une prostituée pas comme les autres, rue de Budapest, près de chez moi. C'était une femme d'un certain âge, BCBG, petit tailleur, talons plats, que je rencontrais souvent au Monoprix, elle faisait ses courses comme une femme ordinaire. C'est ce qu'elle avait d'ordinaire qui m'attirait. Ordinaire, mais baisable sans autres formalités, par la magie d'un pauvre billet de banque. Elle ne m'avait pas racolé. Nous avions échangé un sourire. Un gentil sourire. Elle avait compris que je n'étais pas dans le rôle.

J'ai réussi à dire à Jane, dans la langue indigène : « First, we sit and drink ». Non, elle ne buvait pas d'alcool pendant le service. Une professionnelle. Elle avait déjà dégrafé son corsage, libérant une poitrine lourde qu'elle pétrissait et caressait langoureusement en l'offrant à ma langue. Normalement, j'aurais dû être excité... Sa main dans ma braguette n'a pas eu plus d'effet. Pourtant, je me concentrais, j'avais fermé les yeux, je me disais vulgairement : merde, ça ne peut pas me faire de mal, c'est toujours bon à prendre. Mais je restais mou entre les doigts de Jane, dont les ongles étaient peints en rouge fluo. Détail menaçant. Elle a dit, d'un air boudeur, en abaissant son slip sans conviction : « You don't like me ? » Sa fente, sur un pubis épilé, était margée de chairs grisâtres, boursoufflées, luisantes de vaseline. Non, merci. J'ai sorti un billet de vingt dollars. Elle m'en a soutiré un deuxième, puis elle m'a viré, en ricanant : « French lover ! »

Le jour se levait. Les ronflements de Pascal avaient mué en sifflements légers. J'allais pouvoir, la vodka aidant, m'endormir. Enterrer ce jour de trop. C'était sans compter sur la lancée de mon activité cérébrale. Je me tournais et retournais dans le lit. Bruyamment, à cause de ce con de

sommier métallique. J'avais un mal diffus dans la jambe droite, de la fesse aux orteils. La sciatique, ma vieille copine, était de retour.

Ma main droite a trouvé une solution d'apaisement : elle s'est doucement mise en mouvement sous le drap. Je me suis repassé la scène de la caravane dans une version corrigée. Le sexe de Shirley n'avait plus rien de monstrueux, il n'était plus isolé de la personne, de ses yeux pétillants, de sa voix fêlée, de sa moue interrogative quand elle avait dit : « You don't like me ? » Cette jeune Américaine ordinaire aux faux airs hollywoodiens était là au bon moment, dans ce bled paumé, pour un mec paumé. Du moins son image.

Le sommeil ne venait pas. J'étais sorti de cette affreuse bouffée de mépris, mais elle avait fait des ravages : je me sentais terriblement étranger à mon ami Pascal. Insensible. Indifférent. Froid.

« Ma froideur ». Des feuillets dormaient dans un de mes tiroirs avec ce titre. Je m'en faisais un problème depuis des années. Des femmes me l'avaient reprochée. J'étais capable de décrocher, de passer au point mort, de tourner à vide. Ce n'était pas à proprement parler une fuite. Je passe pour savoir gérer les conflits, et même les provoquer, les attiser, jusqu'à jouer le fouteur de

merde. Mais pas en amour. En amour, je suis immanquablement éjecté de *la bulle* à la moindre alerte. C'est l'image qui m'obsède : *une bulle*. Une formation fragile, incertaine, flottant au-dessus de la réalité. Comme si l'amour n'était qu'un épiphénomène et la réalité une terre lunaire.

Besoin d'écrire. J'hésitais à allumer la lumière. D'une feuille de l'*Arizona Republic*, j'ai fait un chapeau à ma lampe de chevet. Pascal n'a pas bronché quand je l'ai allumée. J'ai écrit :

« Quand le sentiment se retire, que reste-t-il sur la grève ? Des traces indéchiffrables qu'effacera la marée montante, six heures plus tard. Le sentiment, dit Lacan, mais quand le senti meurt, que reste-t-il ? La vérité ? Ce sable étale, uniforme et morne serait la vérité ? C'est glaçant, vertigineux, douloureux, inhabitable. Vite, il faut faire un feu avec les moyens du bord, puis construire une maison autour du feu. Des êtres sans visage venant de très loin s'approcheront peu à peu. Comme les pierres au soleil, ils capteront la chaleur du foyer pourtant timide et solitaire et, de ces particules porteuses, émanera un rayonnement auquel on donnera le nom de Douceur. Le feu y gagnera la foi et la force, ses flammes porteront la lumière sur la plage grise.

On distinguera bientôt des formes humaines rescapées du néant. »

Peut-être étais-je victime d'une « faiblesse de constitution ». Chez les paysans, qui m'ont engendré, on est « dur ». Dur avec soi-même : on ne s'écoute pas. Dur avec les autres : on ne fait pas de sentiment. Un chien qui n'assure pas la garde ou la chasse est une bouche inutile, on l'abat. Les paysans vivent sur une pente naturelle jusqu'à la mort qui n'est que « la fin de vie ». De mon père malade et condamné, ma mère me disait sans émotion apparente : « Qu'est-ce que tu veux ? c'est la fin de vie. » Après soixante-dix ans d'amour et d'étroite dépendance, on s'attendait à ce qu'elle morde son mouchoir, pleure en cachette du mourant. Non, elle répétait : « C'est la fin de vie. » Après des années de demande affective sans retour, j'ai chassé ma mère de ma vie. Je n'ai pas réussi à produire une larme le jour de sa mort.

À l'instant où j'allais me laisser glisser, enfin, dans le sommeil, mon petit fou est venu me visiter. Qu'est-ce que tu fais ici, Benjamin ? Retourne dans ton château fantôme. Je ne peux rien faire pour toi. Je t'ai désiré, cajolé, torché, aimé et on voit le résultat. Qu'est-ce que tu attends de moi ? Est-ce que tu attends quelque chose de moi ?

Benjamin avait son tic habituel, il tirait sur le bout de ses manches et le coinçait entre quatre doigts, puis il passait les mains sur ses cuisses, comme pour les essuyer ou repasser son pantalon. Son regard était fixe, pas troublé par le papillotement de ses paupières. Un regard minéral. Je lui avais transmis ma *froideur*, mon Dieu !

Mais, la lèvre tremblante, il a baissé la tête, tout en frottant compulsivement son pantalon. Il cherchait à attraper des mots. Des mots simples, des mots de tous les jours. Des mots qui normalement viennent comme on respire. Il souffrait sous l'effort, et je souffrais de ne pas pouvoir l'aider comme quand il était petit et que je lui montrais comment faire les choses. Ses mots sont sortis d'un coup : « Pourquoi l'Amérique ? » Ses yeux étaient devenus humides. Pleins de larmes bloquées. Du moins, je voulais le voir ainsi : vivant. J'ai plongé mon visage dans l'oreiller.

Pascal m'a réveillé avec un plateau-déjeuner rapporté de la *coffee shop*. « Tu sais quelle heure il est ? » Puis, découvrant la bouteille de vodka vide : « Ne me dis pas que tu t'es envoyé tout ça après notre cuite au pinot ! T'as pas mal aux cheveux ? » Je riais de le voir rire. Je suis rentré dans son jeu :

— Je suis même allé tringler la petite blonde.

- Non ! Elle t'a pris combien ?
— Quarante dollars.
— Elle t'a vu venir, je l'ai eue pour trente.
— Oui, mais j'ai remis le couvert.
— Aussitôt ?
— On a bu un verre de vodka entre-deux.

Je l'étonnais de plus en plus. Je m'étonnais moi-même de lui servir cette salade. Il a conclu :

— Tu as vraiment changé ! J'ai bien fait de t'emmener chez les plouks.

J'ai mis ma nuit de tourments entre parenthèses. Pascal m'y a aidé, il affichait une joie de vivre peu coutumière. Sentait-il que je lui échappais ? Cherchait-il à rattraper la mauvaise image qu'il avait donnée de lui ? L'étape du jour lui facilitait la tâche : on entrait en pays apache, *chez lui*, chez ses ancêtres.

*

Il n'y avait pourtant pas de quoi s'exciter. Nulle trace de la grande sagesse indienne dans ces villages du tiers-monde plantés sur une terre désolée. Salauds de Yankees ! Ils ne l'avaient même pas donnée, cette terre volée, ils la *prêtaient* aux tribus indiennes. Une Palestine dont les foyers de révolte étaient éteints depuis plus d'un siècle.

On imaginait mal qu'ils se rallument, qu'un Sitting Bull remonte sur son cheval. C'était un fait acquis, officiel, légal : aux USA, les Indiens vivaient dans des « réserves ». Le mot était devenu administratif, alors qu'il s'agissait d'une assignation à résidence, d'une forme sournoise de détention.

Pascal avait écrit un bouquin sur l'épopée de Geronimo et de Cochise. Il pouvait briller à mes yeux, je ne connaissais les Apaches que par les films de John Ford et autres westerns racistes. Je me suis laissé guider sur les hauts lieux de la rébellion chiricahua.

Pour accéder à l'*Apache Pass*, où s'était déroulée l'une des plus sanglantes batailles avec les Mexicains, il fallait faire des kilomètres à pied dans la montagne. On nous avait prévenus, il y avait des crotales et des serpents à sonnettes. Je me souvenais d'images dans le Larousse Illustré, et là, c'était en vrai. Brrr ! Il était conseillé de mettre de bonnes chaussures montantes, surtout pas d'espadrilles, et de cogner du talon en marchant

pour les faire fuir, ces horribles bestioles. « N'ayez pas peur, nous avait-on dit, elles ont plus peur que vous. » Plus peur que moi, c'était possible ?

C'était un rôle en or pour Pascal. Il m'a dit : « Ne t'inquiète pas, mon grand, je marcherai devant. » Je l'ai suivi jusqu'au Fort Bowie, du nom de l'enfoiré de colonel yankee qui l'avait construit pour mater les Peaux Rouges. Je suppose que Pascal se faisait un film en cinémascope en ce lieu qui ne m'inspirait rien. Je m'étais assis sur une pierre du fort en ruine, je fumais un clope, en essayant de réfléchir. J'étais quand même un brave type, de me prêter aux caprices de cet Indien d'opérette – qui est venu vers moi, l'oeil allumé, en disant : « Impressionnant, non ? »

*

Nous sommes entrés au Nouveau Mexique sans nous en rendre compte. C'était les mêmes déserts, les mêmes villes merdiques. La frontière avait été tracée au cordeau. À se demander si elle ne coupait pas une ferme en deux, comme ça s'est vu au partage de l'Allemagne. On sort de son lit en Arizona, on prend sa douche au Nouveau Mexique. Là, au moins, il n'y avait pas de barbelés entre les deux.

Le *Geronimo Museum* était la raison officielle (c'est à dire pascalienne) de notre excursion dans l'état voisin. Il se trouvait dans une petite ville au

nom bizarroïde : *Truth or consequences*, « T or C » pour les initiés. *La vérité ou ses conséquences*. Notre niveau d'anglais ne nous permettait pas de saisir les finesses de l'expression, mais le moins qu'on puisse dire, c'est que ça ne ressemblait pas à un nom de ville. La vérité ? Ses conséquences ?

Le *Guide du Routard* nous a éclairés. C'était le nom d'une émission de radio populaire dans les années 50, qui alliait un jeu de questions à gages (la bonne réponse sinon gare) à une parade et un concours de beauté. Que du bonheur ! L'animateur avait lancé un défi aux United States : l'émission se tiendrait dans la ville qui accepterait de prendre le nom de l'émission, *Truth or consequences*. Ni une ni deux, la station thermale de *Hot Springs* – Sources Chaudes – avait jeté son nom de baptême au Rio Grande qui la borde. Imaginons que Bourges se débaptise par décret municipal, pour s'appeler « Le Juste Prix ». La connerie américaine dans toute sa splendeur – ai-je pensé, résolument malveillant.

Cette ville avait au moins un élément de charme, ses « sources chaudes ». Nous avons dégotté un motel atypique, au bord du fleuve. Des cabanons délabrés et une piscine, ou plutôt une grande baignoire bricolée autour d'une source à 50 degrés. Il y avait là une colonie de babas, aux

cheveux longs et aux vêtements multicolores – quand ils en avaient. L'autre Amérique. Un vent d'air frais. Nous avons décidé de nous poser quelques jours. Mon pauvre dos avait besoin d'une trêve.

Pascal a tout de suite adopté la tenue de rigueur – à poil –et plongé dans la baignoire collective. Moi, j'ai fait mon bégueule, je suis allé lire au cabanon. Je n'aimais pas la baignade ni exposer ma bedaine. J'avais un seul livre dans mes bagages, *Les Essais* de Montaigne, dans la Pléiade. Je ne pars jamais en voyage sans lui. Une manie. Un viatique, depuis le jour où j'ai recueilli ce livre abandonné dans les jardins de l'ambassade de France à Kaboul, il y a trente ans. Il a jauni, j'ai blanchi.

À la terrasse du cabanon voisin, une femme était elle-même plongée dans un livre. Ça être rare, dans ce pays inculte, que quelqu'un préfère un livre à la télé. Je sentais de temps en temps son regard sur moi. Elle devait sentir de temps en temps mon regard sur elle. Une grande brune d'une quarantaine d'années au nez busqué, les cheveux réunis en tresse sur le dos, bien charpentée, habillée sans recherche, un jean, un t-shirt. Une grosse poitrine sculpturale. Elle n'était pas mon genre physiquement, j'étais abonné aux

petites blondes en porcelaine, mais elle dégageait un je-ne-sais-quoi de paisible. Une grande fille toute simple, bien dans sa peau, bien dans son cabanon pourri, au bord de ce fleuve paresseux.

Nous avons échangé un sourire et quelques mots.

— What are you reading ?

— Montaigne, a classic french author.

— I know him. I studied « Saggi », in italian language.

— Do you speak Italian ?

— Yes, I do.

Ça, c'était une bonne nouvelle, on allait pouvoir avoir un rapport humain. Elle s'appelait Angelica. Elle était d'origine italienne, mais de l'île de Malte. De nombreux Maltais, dont son père, avaient quitté cette île trop petite, dans les années soixante-dix. Elle travaillait dans une banque, à Albuquerque. Un boulot sans intérêt. Depuis la mort de son mari, elle avait pris l'habitude de venir passer le week-end à « T or C », avec une pile de bouquins. C'était son vice, la lecture, elle lisait tout et n'importe quoi. Elle a dit dans un rire : « Aussi bien les *White Pages*, si je n'ai rien d'autre sous la main ! » Elle parlait d'elle sans affectation et se montrait sincèrement curieuse de moi.

— Ah ! vous êtes écrivain ! Quel bonheur de pouvoir écrire ! Ça doit donner un sens à la vie.

— C'est une saine maladie. Mon père disait ça de la faim.

— Toute la vie est une saine maladie !

Elle avait lu et rencontré Le Clezio qui enseignait à l'université d'Albuquerque. Elle a dit simplement de lui : « C'est un être pur. »

Ça a été tout de suite entre nous un rapport de franche camaraderie, sans arrière-pensées. Elle a sorti une bouteille de vin blanc de son frigo. « Après le suicide de Jeff, je suis devenue alcoolique. J'ai besoin de ma drogue dès que le soir tombe. Dans les maternités, ils appellent ça « l'heure des bébés ». Les bébés pleurent tous en même temps à l'arrivée de la nuit... Jeff buvait beaucoup, beaucoup trop, mais il ne m'avait pas entraînée, ça ne me tentait pas. Il faut croire qu'aujourd'hui ça me rapproche de lui. »

Pourtant, il ne le méritait pas, ce Jeff. Il s'était tiré une balle dans la tête, devant elle. Autrement dit, il l'avait tuée en se tuant, et elle se sentait coupable. N'ayant pas fait d'enfant, elle vivait seule. Une existence qui sonnait le vide, fondée sur un passé forclos et sans ligne d'horizon. Mais elle n'était pas du genre à geindre, elle tenait bien debout, elle regardait froidement son destin. J'ai

pensé : « Merde ! elle aussi va se suicider ! » Et j'ai vu ma main se poser sur la sienne. Immédiatement, nos doigts se sont entrecroisés.

Pascal a surgi à ce moment-là, la peau rougie par son bain prolongé à haute température, la quéquette en balancier. Il s'est figé.

— Je vois qu'on ne s'embête pas, ici !

Angelica a dit :

— Do you want to drink glass ?

Of course, il en avait besoin pour se remettre de la nouvelle surprise que lui faisait le nouveau Paul. Angelica est partie chercher un verre.

— Tu la connaissais ?

— Non.

— Elle t'a draguée ?

— Non.

— C'est une pute ?

— Répète et je te casse la gueule !

— C'est le coup de foudre, alors ?

— Non.

Cette affaire ne rentrait pas dans des catégories toutes faites. Pascal hochait la tête.

Angelica ne nous a pas accompagnés au restaurant, elle avait son livre à finir. « Une histoire de vampires complètement idiote ! » Elle a ri, avec une pression fraternelle sur mon épaule, attardant sa main.

À la pizzeria, Pascal a repris son interrogatoire. J'y ai répondu mollement, avec un sourire détendu. C'était un vrai cadeau de la vie qu'Angelica s'intéresse à moi, qui était un mec foutu, et que je m'intéresse à elle, cette femme un peu chevaline avec des lolos gros comme ça. Ce qui se passait entre nous était à cent coudées au-dessus des contingences matérielles, du fric, de l'âge, du cul. Mais le diagnostic du spécialiste des femmes est tombé :

— Arrête tes conneries, vous êtes tombés amoureux, un point c'est tout.

— Et toi, arrête d'être vulgaire ! ai-je dit trop sérieusement.

Ça, ça ne lui a pas plu. C'était pour lui la pire insulte, et voilà que je m'érigeais en donneur de leçon dans des affaires où il s'estimait expert et avait toujours prétendu me guider. Il a eu une moue désabusée qui voulait dire « très bien, c'est ton problème ». Non seulement le tiramisu était compact et rance, mais on l'a avalé sans se regarder.

Je suis retourné seul au motel. Pascal allait baguenauder dans la ville morte. Sûrement à la recherche d'un bar branché où draguer. J'ai fumé quelques clopes devant le Rio Grande, alias Rio

Bravo. Ce fleuve mou, sans personnalité, n'était pas à la hauteur de sa légende hollywoodienne.

C'était éteint au cabanon d'Angelica. Elle avait rangé ses vampires idiots. Un couple s'accordait des douceurs dans l'eau chaude de la piscine, à la lumière irréaliste de la lune. Le bruit de la source ne couvrait pas leurs gémissements. Ça a déclenché mon petit cinéma, avec Angelica dans le rôle principal. Elle ne portait pas de soutien-gorge. Il m'a suffi de soulever le t-shirt pour faire surgir ses seins. Pendant que j'en faisais la découverte, elle s'est libérée de son jean en se tortillant. Le moment était venu d'abaisser doucement, tout doucement, sa petite culotte qui était une grande culotte toute simple, genre Petit-Bateau. C'est ce que je préfère, je n'aime pas les sous-vêtements décoratifs, qui distraient de l'essentiel. Angelica avait une touffe épanouie, luxuriante, une belle touffe vivace dans laquelle se tapissait...

Je me suis senti brusquement honteux de traiter Angelica en femme ordinaire. Moi aussi, je devenais *vulgaire*. J'ai arrêté la projection et je suis allé me coucher avec Montaigne. Pourquoi avec Montaigne ? Parce que c'était lui, parce que c'était moi.

Pascal est rentré tard et de méchante humeur. Il avait bu cinq bières pour rien au *Rocky's Bar*. Son

charme de *latin lover* n'opérait pas au Nouveau Monde. Il n'avait accroché le regard d'aucune de ces jeunes femmes propres sur elles, petit tailleur, bas résille. D'ailleurs, personne ne regardait personne. Les mecs avaient trop peur de se faire accuser de harcèlement sexuel, ils en sont là, aux USA. Mais alors, qu'est-ce que foutait ce petit monde insipide dans un bar *nightlife* ? Il était défait, mon ami Pascal. Il rêvait de Paris et de ses boulevards. Avec l'apparition d'Angelica, l'élève avait dépassé le maître, et le maître n'avait pas réussi à reprendre les commandes. Il est parti dans sa chambre en claquant la porte. Il ne savait pas que le pire l'attendait.

J'ai été réveillé par un craquement de plancher. Tout craquait dans ce bungalow décrépit. Je n'ai pas eu le temps de me rendormir, quelqu'un se glissait sous mon drap. Un ventre contre mon ventre. Des cuisses contre mes cuisses. Une haleine contre mon visage. Un murmure : « Il sesso mi manca... Sono una donna, una femmina... » C'était comme un cri, mais à peine perceptible, à peine un cri, mais déchirant. J'ai embrassé Angelica comme un fou, le corps tremblant, tendu. Elle était comme la première vraie femme de ma vie, avec des seins pleins à craquer, un ventre océan soulevé par la houle. Je me suis jeté dans

son sexe comme dans un ravin, et je n'en finissais pas de tomber.

Nous avons sombré l'un et l'autre dans le sommeil, sans nous désaccoupler, et, au petit matin, nous avons repris une longue et calme copulation douce et bienheureuse. Nous nous parlions à mi-voix, nous riions sans bruit. Quand la respiration d'Angelica s'accélérait, je forçais le mouvement jusqu'à ce que ses muscles se tendent et qu'elle bloque un cri en se bâillonnant d'une main. Puis, nous reprenions notre promenade au bord du plaisir, assortie de caresses multiples et désordonnées qui nous faisaient mesurer le corps précieux de l'autre.

La gueule de Pascal au petit déjeuner ! Angelica s'était éclipsée. Nous étions face à face, presque ennemis. Il a dit : « Je suis content pour toi, c'est ce qui pouvait t'arriver de meilleur, mais ne te fais pas d'illusions, elle se tape un mec chaque week-end, elle vient là pour ça. » Il avait sans doute raison, ce con, mais je m'en foutais. J'étais léger. Allégé. Libéré du type de femme qui m'avait gâté la vie. Cette « nuit d'amour » – pour une fois l'expression toute faite collait à la réalité – avait fait de moi un homme nouveau. Angelica m'avait tout donné et j'avais tout pris. Elle pouvait disparaître.

D'ailleurs, elle avait disparu. Son cabanon était vide, sa voiture n'était plus sur le parking. Mes yeux se sont emplis de larmes – d'eux-mêmes, sans me consulter. C'est seulement à ce moment-là que je me suis fait un roman. Rien ne m'attachait à Paris, j'aurais pu m'installer à Albuquerque, où vit Le Clezio. Deux écrivains français dans une ville étrangère étaient faits pour se rencontrer. Je suis un petit écrivain de rien, JMG est un écrivain reconnu, mais loin de Paris, ça perd son sens. Et c'est là, à Albuquerque, Nouveau Mexique, ville mondialement connue pour sa « fiesta » de montgolfières, que j'aurais pris mon envol dans la littérature, avec les encouragements de mon ami JMG et la bienveillance de ma femme, Angelica. Et je l'aurais sauvée du suicide, cette chérie.

Pascal a posé son bras sur mon épaule : « Il faut qu'on quitte ce patelin, mon grand. La vérité a trop de conséquences ! » Je reconnaissais bien l'Indien qu'il prétendait être et que je raillais trop facilement. C'est dans le malheur qu'on découvre ses vrais amis, et ma perte d'Angelica avait, imprévisiblement, un vrai goût de malheur. Est-ce que j'étais « tombé amoureux ». Peut-être. C'est quoi « amoureux », au juste ?

Cet épisode m'a rapproché de Pascal, a évacué toute trace d'aigreur et de mépris à son égard. Grâce à Angelica et au « repaysement », j'avais retrouvé une forme de dignité. Et quand on tient debout, on est plus facilement bienveillant. Pascal lui-même semblait avoir récupéré, pris acte de la nouvelle personne qu'il avait découverte en moi. Là encore, tout s'était *déplacé*.

À Albuquerque, il s'était mis en tête de retrouver Angelica, dont je ne connaissais que le prénom. Mais Albuquerque est une ville d'origine hispanique, et ce prénom pouvait aussi bien être espagnol qu'italien. Je lui disais :

— Arrête tes conneries ! Il y a 500.000 habitants.

— Elle travaille dans une banque, ça simplifie le problème, il n'y a pas 500.000 banques !

Non pas 500.000, mais une centaine. Bank of America, Federal Credit Union, First Community Bank, Sunrise Bank (lever du soleil sur les coffres-forts !)...

Ça ne m'était jamais arrivé de pousser la porte d'une banque le cœur rempli d'espoir. Mais on s'est vite fatigués, à se composer l'air assuré pour demander :

— We want to speak to Angelica

— What's her name ?

On a vu des Angelica de toutes les tailles, de toutes les couleurs, avec des gros seins, des petits seins, avec lunettes, sans lunettes. Jamais la bonne. Je répétais à Pascal : « Laisse tomber, c'est déjà du passé. Et tu as sans doute raison, elle va se faire sauter à *Trou sans conséquences*. » Mon jeu de mots très pascalien l'a convaincu, il se bidonnait comme un malade.

Ma propre plaisanterie m'a rendu grave, au contraire. Avec un élan de tendresse pour Angelica. Ce salaud de Jeff lui avait rendu l'amour impossible et le sexe coupable. Elle devait sortir de sa ville, devenir quelqu'un d'autre, se cacher d'elle-même pour se faire « sauter ». Comme si le besoin de caresses était honteux. Elle était allée jusqu'à changer de prénom, peut-être, Il n'y avait pas d'Angelica.

Nous nous sommes consolés de notre échec avec un repas trop arrosé. Bon prétexte. Pascal voulait absolument que je sois désespéré. Il avait traversé ma chambre pour se rendre à la cuisine, et la force du tableau, dans la lueur lunaire, l'avait figé : deux corps nus si étroitement imbriqués qu'il semblait impossible de les séparer, comme pris dans la pierre. Une vraie sculpture de Rodin. J'ai ri :

— Tu es poète, à tes heures ! Mais ça veut dire que tu nous as maté, vieux cochon !

— Ouais. C'était beau. L'amour, ça brille, dommage que ce soit du toc...

L'intensité de ma brève rencontre le renvoyait à son histoire explosée en vol avec Nicky. Tout son malheur était remonté. Il était touchant. Je me suis fait consolateur :

— Au moins, on est raccord, tous les deux. *Poor lonesome cow-boys*. Imagine que je sois descendu de la bagnole pour partir avec Angelica.

Il m'a regardé droit dans les yeux :

— Je t'aurais ouvert la portière.

Puis, après un silence :

— À notre retour en France, va voir Marie.

— Elle est maquée, Marie.

— Essaie de la revoir quand même, mon grand.

Nous avons retrouvé nos sujets de prédilection, les femmes, l'amour, le sexe. C'était bon signe. Tout n'était pas fichu entre nous. Notre amitié avait des anticorps et des réserves. Les sentiments les plus forts sont traversés d'ondes mauvaises, parsemés de doutes, de fuites, de fatigues, de rejets, de trahisons. Ils sont vivants, donc sans cesse menacés par la mort. La vie est un combat douteux.

À Santa Fe, Pascal est reparti dans la ville nocturne en solitaire. Il n'était pas rentré à quatre heures du matin. Ni à cinq heures. Ni à sept heures. Je me faisais du mauvais sang. Était-ce une conséquence du retour intempestif de Nicky dans sa tête ?

En même temps, je me projetais avec complaisance dans le pire scénario : il était allé se jeter dans le Rio Grande, et je me retrouvais tout seul, démuné et désespéré, en pays ennemi. Le visage ravagé, j'assistais à la récupération de son corps dans le fleuve (la scène imaginée me faisait venir les larmes). Je téléphonais à sa régulière : « Il est arrivé un grand malheur... »

Ce con s'est pointé sur le coup de midi, les yeux cernés. J'ai eu droit au rapport détaillé de ses ébats avec une « magnifique salope » qui lui avait interdit la voie royale et dévié vers un passage voisin moins fréquenté, obscur, étranger à la civilisation... Dans sa longue vie amoureuse, Pascal avait souvent fait ça comme ça, en passant, coquine variation sur un thème donné. Cette fois, la pratique avait été exclusive et répétée pendant des heures. Et il avait fait une découverte : « Mon vieux, ça n'a rien à envier au petit trou gluant, je

te le dis ! Là, au moins, tu clapotes pas dans la soupe, t'es pris dans un muscle qui te comprime la tige, qui te branle comme jamais. C'est trop bon et comme le gland est épargné, t'as même pas envie de décharger. Mais quand tu décharges, mon pote, t'as oublié le nom de ta mère et de ton père ! » Pascal était de retour dans toute sa splendeur, et moi, j'étais à nouveau le provincial qui en apprend sur la vraie vie.

Cette « normalisation » de nos rapports a été de courte durée. Après la traversée du désert des Navajos et quelques étapes touristiques, de retour vers Phoenix, mes sentiments allaient, une fois de plus, se déplacer, de manière brutale.

Nous étions à Flagstaff, ville qui participe de la légende de la Conquête de l'Ouest, mais version Hollywood. Elle est proche du *Grand Canyon*, de *Monument Valley* et des déserts où se sont tournés quantité de westerns pendant une cinquantaine d'années. La régie s'installait à Flagstaff, qui avait l'avantage d'un climat tempéré, à 1400 mètres d'altitude. L'équipe de tournage y mangeait, dormait, visionnait les rushes. C'était le quartier général de la production.

Le père de Pascal nous a offert le célèbre *Hotel Monte Vista*, un vaste édifice en briques construit dans les années 30. Célèbre, mais pas si cher que

ça, un peu décati et passé de mode. Les stars y ont défilé. On nous a donné le choix entre les chambres de Jane Russell, John Wayne, Bing Crosby, Esther Williams, Gary Cooper, Spencer Tracy... J'ai pris la chambre de Gary, sans hésiter, la 306, et Pascal, la 312, celle de Jane, la première vraie pin-up de l'histoire du cinéma, avec des lolos qui crevaient l'écran noir et blanc.

Sous les pales d'un énorme ventilateur en teck accroché au plafond, Gary m'a fait une place dans son lit. Je lui ai raconté qu'en 1961, juste après sa mort, j'avais fait salle comble au ciné-club de Dieppe, en France, avec *Le Train sifflera trois fois*. Même mon proviseur était là, ainsi que la dame pipi des toilettes de la plage.

Je me suis servi un verre de whisky en souvenir de ce non-événement et de mes retrouvailles virtuelles avec Gary. Ç'avait été un choc, pour moi, sa mort prématurée. John Wayne me débéquait, mais j'avais une vraie tendresse pour Gary. J'étais victime de la légende publicitaire qui faisait de l'homme Cooper un parangon de vertu, en accord avec les personnages qu'on lui faisait jouer. On me le pardonnera, j'avais vingt ans. Ce soir-là, à *Monte Vista*, j'étais surtout ému d'avoir eu vingt ans.

Nos mobiles passaient mal et on craignait les frais d'hôtel. On est donc allés dans la cabine la plus proche pour appeler notre répondeur à l'autre bout du monde. C'était au bord de la voie ferrée qui traversait la ville. Des trains passaient à pleine vitesse avec un klaxon d'enfer typiquement américain, un beuglement dramatique et répétitif qui donnait des frissons. J'ai dû rappeler plusieurs fois pour comprendre un message. Il était de Cendrine. Elle renaissait de ses cendres, celle-là. Je n'avais aucune nouvelle d'elle depuis des mois et je m'en passais. Elle avait pris cette voix enjôleuse que je connaissais trop bien : « J'espère que tu fais bon voyage avec ton grand ami l'Indien. Je pense à vous deux avec émotion. Embrasse Pascal pour moi. »

Ce message était intrigant. Primo, j'avais changé de numéro de téléphone et je m'étais mis sur liste rouge (à cause d'elle). Secondo, elle n'était pas censée savoir que j'étais en voyage avec Pascal. Tertio, j'étais resté sur l'idée que le « baiseur à tout crin » lui donnait des boutons. Et elle me demandait de l'embrasser pour elle ! La conclusion s'imposait : Pascal avait gardé des rapports avec elle.

Je n'ai pas réagi sur le champ. Je regardais Pascal d'un autre œil en rentrant à *Monte Vista*. Je

l'ai invité au *lounge* de l'hôtel. À la troisième *Budweiser*, il a concédé qu'il voyait de temps en temps Cendrine. Elle était mignonne, au fond. Elle avait beaucoup souffert de notre séparation. Il l'avait consolée.

— Tu l'as sautée ?

— Non. Enfin... oui, une fois.

— Pour la consoler.

— C'est ça. Pour la consoler.

— Ça s'est bien passé ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle a couiné et tu as pris ton pied ?

— Je ne comprends pas où tu veux en venir.

Il comprenait très bien et il était sur ses gardes. Cet aveu était compromettant pour lui, il avait frayé avec l'ennemie, dans mon dos. Cendrine n'était plus ma femme (si elle l'avait jamais été), j'en étais même libéré, elle pouvait livrer son joli corps à qui elle voulait. Je n'étais pas un mari trompé, j'étais un ami trompé – et la coucherie n'avait rien à voir là-dedans, je n'éprouvais aucune jalousie.

En revanche, le mépris que j'avais chassé dix jours auparavant était revenu en force. Pascal mettait l'amitié au plus haut de l'échelle des valeurs, il affichait un code de l'honneur à la sicilienne : la femme d'un ami, jamais ! Pour lui,

c'était une femme-tronc, il ne la voyait qu'au-dessus de la ceinture. Même avec l'ex-femme d'un ami, c'était péché d'aller « tremper sa queue ». Le jour où l'une de ses anciennes maîtresses de coeur m'avait dragué, il m'avait mis en garde : il ne supporterait pas.

Ce type était bidon.

Il a tenté de m'expliquer qu'il n'avait fait que ramasser les pots cassés, bien forcé en tant qu'ami. Quand la nana de ton copain frappe à ta porte en appelant au secours, tu lui ouvres. Il m'accusait d'avoir rompu avec brutalité. Mais, une bière plus tard, il reconnaissait l'avoir « consolée » à plusieurs reprises. Il a aggravé son cas, en prétendant se justifier : « J'ai peut-être été un peu amoureux d'elle. » Ça faisait référence à sa morale de l'amitié sur laquelle j'étais d'accord : si tu tombes raide amoureux de la femme de ton ami et que c'est réciproque, il y a non-lieu. Mais « un peu amoureux », c'était un autre cas de figure, et un état naturel, ordinaire, constant chez Pascal. Il était « un peu amoureux » de la femme en général et de chaque femme en particulier, y compris de la salope qui avait pourri la vie de son ami le plus proche, et il avait cédé à l'attraction de son « petit trou gluant ». Il n'avait « pas pu s'empêcher ».

C'est l'histoire du scorpion qui convainc la grenouille de lui faire traverser la rivière : « Réfléchis donc, si je te pique, on coule tous les deux, ce n'est pas mon intérêt. » Au moment où ils coulent tous les deux, le scorpion explique à la grenouille : « Je n'ai pas pu m'empêcher ! »

À la quatrième bière, j'ai banalisé sans avoir à me forcer. Ça ne me faisait ni chaud ni froid, vraiment, qu'il ait couché avec cette petite folle. Et je voyais d'ici comment elle avait dû s'entortiller autour de lui – autour de sa « tige », un vrai lierre. On n'allait pas gâcher le voyage pour ça. Mais j'ai fait état de mon étonnement : comment avait-il pu se laisser avoir, alors qu'il était conscient de la perversité de la personne ? Il m'avait lui-même alerté trente-six fois. Avec ce message sur mon répondeur, elle se montrait tout simplement égale à elle-même. Ce n'était pas la première fois qu'elle tentait de semer la zizanie entre les « grands amis ». Les tordues de son espèce se frottent les mains devant une grande amitié, devant quelqu'un qui a l'air de bien se porter, devant toute réussite, elles piétinent le beau château de sable qu'un gamin est fier d'avoir construit.

Pascal a saisi au vol mon retour de colère, pour dévier le sujet : « Allez, ne te prend pas le chou,

mon grand, tu es sorti de ses griffes, maintenant. Et grâce à notre voyage, tu es un *new man* ! » J'ai laissé tomber, il était tard, Gary m'attendait dans la chambre 306.

Mais le mépris était cette fois bien installé. Ce type était bidon. J'étais pourtant encore loin de la vérité, de toute la vérité, qui se révélera sur un détail de rien du tout, pendant le retour en avion.

*

À l'aéroport de Phoenix, Pascal était à nouveau dans l'angoisse. Comme à l'aller, j'ai informé l'hôtesse de l'air, mais mon anglais de collégien était nettement indigent et dans les compagnies américaines, tout handicap doit être signalé au moment de l'achat du billet. On se voyait déjà rester sur le tarmac.

Nous avons été sauvés par la douce autorité d'une vieille dame anglaise au regard étincelant dans un visage tout fripé. Une image sereine de la vieillesse. Elle a parlementé avec l'hôtesse en chef et deux voyageurs qui ont accepté de changer de place. Son français était impeccable. Elle a dit, avec un beau sourire : « Nos cousins américains sont parfois un peu psychorigides. »

Pendant le voyage, nos regards se sont souvent croisés. Puis elle s'est décidée à venir vers nous, elle a pris la main de Pascal et elle lui a murmuré avec émotion, sans se départir de son sourire : « Vous ressemblez de manière si troublante à feu mon mari que je n'arrive pas à détacher mes yeux de vous. Votre présence illumine mon voyage. Pardonnez-moi si je vous importune. » Pascal s'est levé et l'a prise dans ses bras.

Comme dans tous les vols internationaux, on vous distribuait un catalogue des articles *free tax*, assorti de reportages bidons. Pascal feuilletait « New holidays in Paris ». Tour Eiffel, Moulin Rouge, Montmartre, Champs Élysée. Que des scoops ! Il s'est arrêté sur une image des Buttes Chaumont, la Cascade de la Grotte : « Regarde, on dirait que la photo a été prise de la piaule de Cendrine ! »

Je n'ai pas saisi sur-le-champ. Pascal n'a pas répété. Il s'est brusquement plongé dans cet article sans intérêt dont il comprenait un mot sur dix. Puis il s'est endormi.

Il était clair qu'il s'était pris les pieds dans le tapis. La queue dans la porte. Il « consolait » la petite folle bien avant notre séparation. J'étais un peu sonné, mais pas tant que ça. Même désagréable, la vérité a quelque chose de rassurant.

Au moins, c'est du concret, du solide, on peut construire dessus si on y survit. Bien que je m'en sois souvent accommodé par lâcheté, je déteste le brouillard. Et j'éprouvais une sorte de jubilation à avoir percé un secret bien gardé. Les hackers doivent avoir ce genre de plaisir.

À la lumière de cette découverte, j'ai passé les six heures de vol à monter le scénario. J'avais du métier.

Nous étions retournés dans le studio de Myriam, à Étretat. J'avais un travail de lecture à faire sur le dernier manuscrit de Pascal. Un texte ni fait ni à faire, naïf, ampoulé, bancal. Je râlais tout haut : « Putain, il fait chier, ce con, il écrit comme une savate ! » Ça n'était pas tombé pas dans l'oreille d'une sourde. En même temps, la chipie me houspillait, parce que j'accordais plus de temps à Pascal qu'à elle. Elle avait fait la grève de la faim et du sexe. Cette brouille en trop en avait entraîné une plus sérieuse : elle avait déménagé aux Buttes Chaumont.

De retour à Paris, elle se frotte les mains. Elle est en possession de l'arme parfaite pour bousiller notre amitié. L'occasion est trop belle. Elle ne pourra pas s'empêcher de révéler à Pascal ce que son « grand ami » pense vraiment de lui et de son talent. Mais elle prépare son coup, fait des

mystères, glisse des insinuations, accepte un rendez-vous puis l'annule, ça s'étale sur plusieurs jours. La rencontre a lieu sur ses terres, chez *Angelina*, rue de Rivoli. Madame a ses habitudes de petite-bourgeoise snobinarde dans ce salon de thé de la Belle Époque hanté par Proust et Coco Chanel.

Elle s'est habillée en gris et noir, pour marquer la gravité de la situation. L'heure n'est pas à la coquetterie ni à la séduction. Soyons clairs, elle n'a consenti à ce rendez-vous que par devoir. Il y a des choses qu'on ne peut pas laisser passer sans se mépriser soi-même. Elle a l'air tellement affectée, la pauvre chérie, que Pascal lui caresse la main, le poignet, puis le bras. Y a pas de petits profits. Elle lui fait ses grands yeux : « Tu sais, je n'ai jamais eu l'occasion de te le dire, mais j'aime beaucoup tes livres. » Voilà qui met l'animal dans les meilleures dispositions. Il la rejoint sur la banquette et la prend par l'épaule, pour l'encourager à se libérer de ce qui l'opprime. Elle laisse aller la tête, puis la phrase qui tue : « Il dit que tu écris comme une savate. »

Entre mâles, c'est le genre d'affaire qui se règle souvent avec les poings. Répète-le, connard, que j'écris comme une savate ! Et boum ! Pascal est un être autrement raffiné, qui a le sens du détour,

comme les singes supérieurs. Il s'attaque à la femme de l'ennemi. Pas pour lui faire du mal. Non. Pour lui faire du bien. Et il ne force pas les choses, ça se fait (presque) tout seul. En l'occurrence, chez *Angelina*, devant son chocolat de luxe qui refroidit, il lui suffit de porter une main à sa tête malade en grimaçant et de composer un pauvre sourire : « C'est pas grave. Forcément toute émotion forte se porte à cet endroit-là. » Mais Cendrine lui flatte déjà la nuque, tandis qu'il niche le regard dans l'échancrure de son corsage. Il pense : « Ils doivent être bien fermes, ces jolis petits. »

Ce qui lui arrive est très dur. Qu'y a-t-il de pire que d'être trahi par quelqu'un en qui on a mis toute sa confiance ? Mais de la même manière que « le faux est un moment du vrai » – son adage favori – le mal est un moment du bien. Pascal se sent libéré du code d'honneur lui interdisant toute concupiscence à l'égard de la femme de son ami. Ce « petit trou gluant » inespéré, barré depuis des mois, est aujourd'hui à sa portée. Il bande si fort sous la table d'Angelina qu'il a peur que ça se voit. Brusquement, il enlace Cendrine et l'embrasse sur les deux joues, comme une frangine qu'on remercie de sa présence dans l'adversité. Il

s'arrange pour toucher ses seins, mais ça a tout l'air d'être involontaire.

Si Cendrine était branchée cul, le scénario serait pratiquement bouclé. À la faveur de ce tendre baiser, elle avancerait la main sous la table. Cut. On les reprend dans la piaule des Buttes Chaumont, en pleine chevauchée fantastique, au doux bruit de la cascade. Gros plan pudique sur la chute d'eau, quand ça commence à couiner et à grogner.

Mais cette fille est une petite folle frigide. Disons pas très douée pour la chose, avec une tendance à être dégoûtée par les mecs tout en faisant tout pour les attirer. Le genre à crier au viol en écartant les cuisses. Et à ce point de notre histoire, elle a obtenu exactement ce qu'elle voulait : la merde entre Pascal et moi. Elle est comblée. Ça va bien pour elle.

Quand Pascal la plaque contre un pilier des arcades de la rue de Rivoli et introduit sa langue de force entre ses lèvres, avec une danse du ventre soutenue, elle se débat. « Non, Pascal, pas ça ! Pas ça ! Ce serait trop grave ! » Elle détale. Pauvre Pascal. Il rentre chez lui la queue congestionnée. Obligé de la soulager sur la vaisselle sale de son évier. Mais ce n'est que le premier épisode de notre nouveau feuilleton, sur votre chaîne

préférée. Pascal crie joyeusement en rengainant : « J'aurai ton cul, salope ! » et se tournant vers moi, comme si j'étais dans la pièce, il me lance : « T'es cocu, connard ! »

Bien entendu, Pascal poursuit la mijaurée de ses assiduités. C'est un chasseur aguerri. Il traque inlassablement toute nana qui lui a montré son maillon faible. Mais Cendrine joue à « cours après moi que je t'attrape ». Elle est facétieuse, cette petite. Coucou, c'est moi, regarde mon cul ! Et pffuit ! elle a disparu. Ça le rend fou, l'autre. Jusqu'au jour où elle se lasse du jeu et en invente un autre. Elle lui téléphone un soir : « Ma porte n'est pas fermée à clé, la lumière est éteinte, je suis allongée nue sur le lit, la fente huilée à l'amande douce, viens me baiser sans sommations, à la cosaque. » Le Cosaque déboule à bride rabattue, il arrive même avant son cheval. Au bout d'une demi-heure de charge sans résultat, il en a un peu marre, il se sent seul. Il cale un oreiller sous les reins de sa monture et s'engage dans l'autre trou sans ménagement. La pauvre enfant hurle de douleur, mais trois coups de piston suffisent à l'envoyer en l'air, au-dessus de la chaîne des Alpes, sur une musique des Pink Floyd. Pascal peut planter son drapeau.

Ils deviennent des amants réguliers. Un autre jeu de société pour les gens qui s'emmerdent : l'adultère à l'année, sur abonnement, connexions illimitées, la double vie savamment menée à coup de pieux mensonges et de sourires faux-cul, les étreintes à haut risque entre deux portes.

Je ne me suis jamais livré à ça, moi. Ni assez doué, ni assez roué. Trop neuneu. Pas assez noeud-noeud. Peut-être tout simplement honnête, après tout. Les valeurs morales, ça existe. Il y a toute une faune, dans le monde de l'*homo erectus* : des chiens, des veaux, des moutons, des serpents, des requins, des porcs, des DSK, mais aussi pas mal de gens comme moi, qui respectent leur prochain sans avoir besoin de se forcer.

J'ai arrêté mon mauvais cinéma. La descente sur Roissy était annoncée. Le bidon avait fait sa nuit complète. Je ne sais pas ce qui m'a pris : je lui ai flanqué un grand coup de poing dans les couilles, en disant gaiement : « On est arrivés ! » Il se les tenait encore en sortant de l'avion. Il me regardait bizarrement. Il a dit :

— J'ai rêvé que tu me cognais dessus. Tu rigoles, mais j'ai vachement mal aux burnes ! Comme si j'avais vraiment reçu un coup.

— Ça, c'est inquiétant. À ta place, j'irais voir un toubib.

— Tu crois ?

— Je connais un type qui a fait une hémorragie interne, comme ça. Une simple douleur. Eh bien... je voudrais pas t'inquiéter, mais...

— Mais quoi ?

— Quéquette kaputt ! Sa femme l'a plaquée au bout de six mois. Il est en HP, maintenant.

— Arrête tes conneries !

— Moi, ce que je te dis...

Il a pris rendez-vous avec son médecin préféré dès l'atterrissage. J'ai gardé mon sérieux pendant tout le voyage en RER. Quand on s'est quittés, à Châtelet, j'ai posé une main fraternelle sur son épaule : « Courage, Vieux Frère ! »

C'était con, lâche, mesquin, tout ce qu'on voudra, mais rien comparé à deux ans de trahison éhontée. Pourquoi ne l'ai-je pas pris entre quatre zyeux, pour qu'on s'explique « entre hommes » ? Parce que ce n'était pas une affaire entre mâles concurrents. Le problème, c'était l'amitié, la réalité de son amitié pour moi – la réalité de l'amitié. Comme le dit Antonio Porchia : « Ma solitude ne vient pas de ce qui me manque, mais de ce qui n'existe pas. » Cette citation était même une référence commune – complice – quand nous désespérions de l'amour et du reste. Il avait aggravé ma vie, ce salopard.

IV

J'étais content de rentrer au bercail. De retrouver mes mauvaises habitudes, le creux de mon matelas, mes charentaises avachies, mes textes inachevés. Sauf qu'une sale surprise m'attendait à l'appartement. Le parquet grouillait de puces, on marchait dedans, ça sautait de partout. Répugnant. J'ai appelé aussitôt le service anti-parasites de la mairie, (leur suggérant au passage de faire un détour par l'Élysée, « ça grouille aussi, là-dedans », l'employé de la mairie a failli s'étouffer de rire, sûrement un gauchiste.)

Je ne pouvais pas rester dans un appart squatté par la vermine. Je suis ressorti comme j'étais entré dix minutes plus tôt, avec mon sac à dos et ma valoché à roulettes. J'ai remis mes lunettes de soleil, mon panama en plastoc made in Arizona. Touriste dans ma propre ville. Dans un bar, j'ai commandé *a glass of wine* au comptoir. Le patron m'a fait un clin d'oeil :

— Pariss very naïsse. Moulin Rouge, Folies Bergères.

— *Oh yes !*

Je me sentais parfaitement détendu dans ce rôle improvisé. Libéré. Libéré d'un appartement tapissé d'une couche de

merde accumulée pendant des mois : lettres d'huissier, bouteilles vides, pannes sexuelles, angoisses de mort. Libéré d'une amitié qui reposait sur du vent. Libéré aussi, enfin, d'un vieux fond de sentiment moisi pour Cendrine, d'un résidu de désir attaché à la casserole. En gros, libéré de moi-même.

J'ai poussé la plaisanterie jusqu'à monter à la Tour Eiffel. Je n'y avais mis les pieds qu'à l'occasion d'un voyage scolaire en CM2. Ma mère avait des photos dans sa boîte à biscuits. Je me suis tapé un repas gentiment arrosé à la brasserie du premier étage. J'ai acheté une carte postale. La Tour Eiffel de nuit, brillant de tous ses feux. J'ai écrit : « Doux baisers de Paris. » Destinataire : Angelica, Albuquerque, New Mexico, USA. J'ai timbré et posté la carte.

J'ai baguenaudé pendant deux heures en rêvassant. Soudain, j'ai eu un choc : Angelica était devant moi. Une grande femme brune bien charpentée, avec une longue tresse qui oscillait sur ses épaules. Je l'ai suivie de rue en rue, avec le bruit ridicule et lancinant de ma valise à roulettes. Elle s'est retournée à demi plusieurs fois, puis

carrément au moment de s'engager dans un hall, le regard assassin. J'ai passé mon chemin tête basse.

Je commençais à avoir mal aux pieds. Je suis entré dans le premier hôtel à l'air modeste. Le réceptionniste m'a accueilli d'un « *good afternoon, sir* ». J'ai rendossé mon personnage d'Américain à Paris : « *Hello ! My name is Gene Kelly.* »

Son visage poupin au nez en patate criblé de points noirs me disait quelque chose. Ça m'arrive souvent d'être troublé par un trait de ressemblance qui peut être infime, une fossette, un grain de beauté, une oreille décollée. Surtout quand je suis en basse tension, j'ai un petit moteur de recherche dans la tête, du genre Spotlight, qui se met en marche et analyse mon trombinoscope intime. Il paraît qu'on connaît entre 2000 et 5000 personnes, au cours d'une vie.

Mais en poussant la porte de la chambre, mon regard est allé droit sur un bouquet d'arums en tissu du plus mauvais goût, disposé sur la commode dans un vase en carton bouilli. Il me renvoyait clairement à la couverture d'un de mes livres préférés, *Le Tunnel* d'Ernesto Sabato. Où ça devenait troublant, c'est que je me souvenais de m'être souvenu de cette couverture devant de

telles fleurs, quelque part... Mon Spotlight ramait, ramait, à la recherche du temps perdu. J'étais dans un demi-sommeil quand il a livré ses résultats : c'était ici, dans cet hôtel proche de la Place du Châtelet, et dans ce lit de 140 défoncé que Mélanie m'avait offert le plus bandant des cadeaux-surprises.

Je me suis dressé sur ma couche. J'avais mal dans le bas-ventre, ma tête bourdonnait des paroles de Mélanie, avec la voix de Mélanie : « Désormais, tu fais partie de ma vie. Je t'aimerai toujours, toujours, quoi qu'il arrive. »

Où es-tu Mélanie ? Où es-tu Angelica ? Où suis-je ?

*

Je ne suis rentré chez moi que le lendemain soir. Il fallait attendre vingt-quatre heures après le passage de la brigade anti-puces. L'appartement puait l'hôpital. La mort. La santé, paraît-il. J'ai ouvert toutes les fenêtres. Et une bouteille de chablis. Il me fallait ça pour oser écouter les messages sur le répondeur qui clignotait.

Le banquier me donnait impérativement rendez-vous lundi à... Message effacé. Le propriétaire avait décidé de saisir la justice pour...

Message effacé. Pascal avait enfin réussi à sauter Pénélope et il... Message effacé. Pascal me demandait si... Message effacé. Cendrine pensait que nous devions être rentrés en France...

Suite du message : « J'espère que tout s'est bien passé. Ça doit être merveilleux, le Grand Canyon. Moi, je n'aurai jamais les moyens de me payer un si beau voyage. Mes dernières vacances, tu sais, c'est toi qui me les a offertes, en Toscane... Eh oui ! je suis obligée de vivre dans le souvenir des belles choses, comme dit le film de Zabou que tu as peut-être vu, avec Isabelle Carré. J'adore Isabelle Carré... J'ai eu envie de te téléphoner ce soir pour toutes ces belles choses que je te dois, justement. Je me suis disputé gravement avec Dominique, que tu ne connais pas. Il s'appelle Dominique, je déteste ce prénom sans sexe. J'ai commis l'erreur de m'installer chez lui et il m'a fichue à la porte. Il me reproche de boire. C'est vrai que je bois un peu trop le soir, la nuit m'angoisse. Il le comprendrait et m'aiderait, s'il m'aimait. Mais c'est un type sans coeur, égoïste, tout le contraire de toi. De plus, c'est bête à dire, mais il est très sale. Je ne supportais plus son odeur. Surtout au lit, et là, franchement... il est limite impuissant, je ne perds pas grand-chose. Je lui suis même reconnaissante de m'avoir répudiée

! Mais si tu pouvais m'héberger ce soir... C'est l'histoire d'une nuit ou deux, le temps que je m'organise. Je t'embrasse très très très fort, et très tendrement. »

Elle avait réussi à me troubler. Mais c'était un trouble nouveau. Pas le trouble du désir. Pas le trouble du sentiment. J'avais envie de rendre la monnaie de sa pièce à l'Indien métropolichinelle. Baiser cette folle qui était devenue sa nana.

Je l'ai rappelée en posant bien ma voix. Pas de problème, je ne la laisserai pas dormir à la rue.

— Tu te souviens du code ?

— Oui, deux bonnes choses : 20 et 69 !

Une heure plus tard, elle rappliquait. Elle s'est jetée à mon cou avec frénésie. J'ai fait mon ravi de la revoir, en l'aidant à se débarrasser de sa veste. Et j'ai débouché une bouteille de chablis.

Pendant qu'elle me racontait ses salades en sirotant verre après verre, je me remémorais son corps. Ses petits seins bien fermes. Sa peau granuleuse, pas douce à caresser, sauf à l'intérieur des cuisses. Sa toison mal coiffée, étonnamment fournie. Et l'envie de la « baiser », de la « tringler » me donnait des fourmis dans tout le corps, me coupait le souffle. J'en étais effrayé. Une bête prenait possession de moi, m'embrumant l'esprit, avec l'aide du chablis. Cendrine elle-même

déclinait. Elle s'avachissait devant moi, les cuisses relâchées. Ce n'était pas une tactique, elle n'en avait plus les moyens.

Elle m'a accueilli sur le canapé avec un rire d'alcoolique.

Elle a docilement soulevé son derrière pour que je lui enlève sa culotte. Et j'ai laissé la bête faire, une bête furieuse, impitoyable, que rien ne pouvait arrêter, sauf, quelques minutes plus tard, les spasmes presque douloureux d'une éjaculation brûlante.

Elle dormait ou s'était évanouie. Son sexe bavait. J'avais honte de moi comme si j'avais abusé d'elle. J'ai ouvert une autre bouteille et j'étais là, à contempler le désastre, quand elle a ouvert un œil. Elle n'a pas eu un geste pour rabattre sa jupe. Son ventre était à ciel ouvert, accusateur. On ne touche à rien, on ne déplace rien. Flashes photo. Le crime a eu lieu à 10 h 32. Nous nous regardions en silence. Ç'aura été, peut-être, le seul moment de vérité de notre histoire dite « d'amour ».

J'ai murmuré : « S'il te plaît, je ne veux plus jamais te revoir. » Des larmes ont perlé au bord de ces yeux qui m'avaient fait rêver. J'ai dégluti plusieurs fois pour bloquer les miennes. Elle s'est rhabillée sans un mot, à gestes lents et maladroits.

Elle est partie en titubant légèrement, sans fermer la porte derrière elle.

Je m'attendais à la voir réapparaître dans la minute, le visage ravagé de larmes, se jetant à mes pieds en implorant mon pardon, ou bien faisant mine de défaillir pour que je me porte à son secours.

Non. J'avais bel et bien terrassé le monstre. Mais je n'en étais pas plus fier que ça. Sa dignité après cette séance dégoûtante lui redonnait une part d'humanité qui faisait de moi un salaud de l'espèce la plus vulgaire : je l'avais saoulée pour la violer. En même temps, une petite voix me disait : « Arrête de te flageller, elle a brisé deux ans de ta vie et dix ans d'amitié. Et qu'est-ce qui te dit que son apparente dignité n'était pas une ruse de plus pour te rendre coupable ? Elle te connaît mieux que tu ne te connais toi-même, elle sait que tu es l'éternel coupable, quelqu'un qu'on peut couper, mettre en morceaux. »

En tout cas, elle était tuée en moi. À jamais associée à ce sexe dégoulinant étalé au grand jour. « Petit trou gluant » au sens clinique du terme, étranger à tout fantasme, à toute poésie. Dépouillée du *mystère*, qui est le terreau du désir et de l'amour.

Je n'ai plus répondu au téléphone, plus consulté mes messages, plus réagi aux coups de sonnette, plus relevé mon courrier. Je m'approvisionnais à la nuit tombée chez l'Arabe du coin. S'il m'arrivait de sortir dans la journée, c'était pour aller chez « Ma Tante », rue des Francs-Bourgeois, dans le IVe. J'y mettais en gage une montre, un fauteuil, un lustre, un livre rare. Au temps des vaches grasses de la télé, j'avais accumulé pas mal d'objets de valeur. Ou plutôt, j'avais raqué pour quantité de trucs inutiles accumulés par Cendrine.

Je n'étais pas du tout désespéré. J'étais bien au-delà de ce sentiment commun. Je me mijotais des petits plats en sifflotant. Risotto à la poire et au gorgonzola. Filet mignon au bleu garni de quartiers de pomme caramélisés. Blancs de poulet à la bretonne flambés au calva. Rien de très compliqué, mais préparé aux petits oignons, pour ma petite gueule. Je rotai à la face du monde. Le reste du temps, j'écrivais sans relâche. J'avais du retard à rattraper. J'écrivais de nuit comme de jour. Ma vie n'était plus réglée ni par le soleil ni par la société. Avant de m'endormir, quelle que soit l'heure des humains que je ne consultais plus, je

faisais l'amour avec Angelica, au bord du Rio Grande.

Mon texte prenait forme et volume. C'était l'histoire de Paul ou plutôt sa non-histoire, puisqu'il est dans l'incapacité psychologique d'intervenir dans l'histoire qui va conduire ses proches à leur perte. Un roman de l'impuissance, ou de l'indifférence, ce qui revient au même. De la froideur. De cette froideur que je soupçonnais au fond de moi et que j'avais peur d'avoir transmise à Benjamin jusqu'à le rendre fou.

J'en arrivais à deux cents pages, et mon appartement s'était vidé chapitre après chapitre. Un jeu de vases communicants. Bien plus que ça, une alchimie : les vils objets étaient transmués en mots. J'étais le Bernard Palissy de la littérature. J'en suis venu à mettre au clou mes fringues. Un jean et un t-shirt me suffisaient bien. Pendant qu'ils séchaient, je me trimbalais à poil sur mon parquet. Puis j'ai fini par adopter ce simple appareil. C'était l'été. Ça sert à quoi, les fringues, l'été ? Ça colle à la peau. Surtout à Paris, avec toute leur pollution. C'est une convention sociale. Et moi, les conventions de cette société trustée par les canailles, vous savez ce que j'en fais ? Je m'assois dessus et je pète un coup.

Je travaillais donc dans le plus complet dénuement. Le jour où le serre-vis public m'a coupé le compteur, j'ai même bazardé mon macbook. J'ai rapporté de chez « Ma Tante » une underwood de mon âge. C'était comme si on ne s'était jamais quittés. Le grand amour. Et le grand amour, c'est de l'eau bénite, ça fait des miracles. Nous tapions ensemble à longueur de temps. Je me retenais de pisser pendant des heures. À la tombée de la nuit, j'allumais un bouquet de bougies. C'était la fête.

Je m'étais endormi assis, la tête sur le clavier de Miss Underwood. Quelqu'un trifouillait dans la serrure de la porte d'entrée. Il faisait nuit. Quelle heure était-il ? Il était tard ou il était tôt ? Ça devait être le matin, j'avais envie d'un café. Les bougies étaient mortes. La bouteille de mauvais whisky aussi. Ça expliquait mon mal de crâne.

Je m'étais à peine remis sur mes pieds qu'il y avait trois ombres dans mon couloir. J'étais paralysé. Trois torches se sont allumées, ont balayé la pièce et se sont braquées sur moi. Je n'avais pas le rapport de forces. À poil, on se sent encore plus menacé. J'ai entendu : « Par décision du juge... Commission rogatoire... Commissaire divisionnaire... » Je me suis détendu. Le flic m'a présenté ses complices. Le gras-du-bide était

huissier, le racho serrurier. Normal en temps de crise. J'ai bafouillé « enchanté ». On ne peut pas dire « enculé » quand on ne connaît pas bien les gens. Ils venaient pour l'inventaire. J'ai désigné l'appartement d'un geste circulaire : « Inventez autant que vous voulez ! » Le flic a ri. Pas méchamment.

C'était un type de la quarantaine avec une tête de brute tranquille, comme Cantona. Il feuilletait mon manuscrit à la lueur de sa torche. J'ai dit :

— Vous allez quand même pas me piquer ça !

— Non, non. Je ne suis pas écrivain, mais j'écris aussi, moi. De temps en temps. Ça défoule.

— Des polars ?

— Plus ou moins. Des trucs noirs. Comment vous voulez écrire autre chose aujourd'hui ?

Il a ri pour lui-même et fait crisser sa barbe, avec ses doigts de maçon. Il n'avait pas eu le temps de se raser, avec ce constat à point d'heure. Il se dandinait, comme s'il avait besoin de se réchauffer. Je sentais qu'il avait envie de causer.

— Là, j'essaye d'écrire un truc qui est arrivé à une amie.

— Une biographie ?

— Si on veut. (Silence.) Elle s'est fait violer à dix-huit ans par cinq mecs, dans une boîte échangiste. Ils lui ont fait croire que c'était une

soirée sympa, cool. Bon, d'accord, elle était un peu naïve. À dix-huit ans, on est naïf. Mais elle était en rupture de ban avec sa famille, c'est pour ça. Une famille de bourgeois cathos. Ça avait un goût d'aventure, pour elle. C'était aussi un acte de révolte. Et puis elle a été prise dans le circuit, elle est devenue pute. Ils savaient ce qu'ils faisaient, les fumiers ! J'ai une fille de seize ans. Un mec qui lui fait ça, tout flic que je suis, je le réduis en charpie, pas besoin de juge ! »

J'aime bien les gens qui laissent voir un peu d'eux-mêmes dans un rôle officiel, qui n'ont pas le masque du sérieux. J'ai dit : « Quand vous aurez fini, je veux bien y jeter un œil, si vous voulez. J'ai travaillé dans l'édition pendant longtemps. » Il m'a fait craquer les os de la main d'une poigne d'enfer, en hochant la tête. Gras-du-bide et Racho trépignaient, trois pas en arrière. Ils se regardaient avec des airs entendus. Le commissaire m'a laissé sa carte. Il s'appelait Jean-Marc. Il était six heures du matin. J'allais faire une bonne nuit.

*

Sauf qu'avec leurs conneries ma porte ne fermait plus. Ne me protégeait plus. Il y avait une faille dans mon bunker. Et ça n'a pas manqué,

Pascal était à mon chevet quand j'ai émergé, la tête plombée. J'ai entendu : « Qu'est-ce qui se passe, mon grand ? »

Putain ! cette intonation et ce « mon grand » m'ont porté au coeur. Je me suis mis à chialer, tout en me disant « t'es con, t'es vraiment con, t'es vraiment un pauvre type, t'as pas de couilles, casse-lui la gueule à c't'enfoiré ». Je voyais Pascal flou et surexposé. Il flottait, les bras en nageoires. Sa bouche s'ouvrait et se fermait comme celle d'un poisson rouge, il en sortait un son accordéon. J'ai pensé « ça y est, c'est la fin, je suis en train de partir à jamais ». Tranquille. Serein. Presque curieux de ce qui allait arriver. Comme quoi Montaigne a raison, on a tort de se prendre la tête avec cette ultime échéance.

Je suis revenu à la vie dans une fourgonnette bringuebalant sur une musique connue : « Papapoum ! Papapoum ! »

Pascal était assis à côté de moi. Il avait mon roman sous le bras. Je me suis dressé sur un coude, il a vu mon regard : « Je n'allais quand même pas laisser ton œuvre imputrescible dans un appartement qui ne ferme pas à clé. » C'était l'une de nos plaisanteries récurrentes, Moussorgski houspillant son copain Nikolaï : « Lève-toi, Rimsky-Korsakov ! Va écrire ton œuvre

impérissable ! » Avec une variante : « Va écrire ton œuvre imputrescible ! »

J'avais fait, paraît-il, un « malaise vagal », du nom de la dixième paire de nerfs crâniens appelée « nerf vague ». Gérard de Nervague. Un épisode poétique. Un jeunot en blouse blanche m'a expliqué ça en termes savants. Il se trimbalait avec un stéthoscope au cou pour qu'on l'appelle « Docteur ». Il a dit, jouant le mec simple, décontracté :

— Il faut arrêter la fumette, cher Monsieur.

— Sache que je ne carbure qu'au pinard et au whisky, mon petit gars ! Je laisse la beu aux blancs-becs de ton espèce.

Le jeunot riait jaune en tripotant son stéthos. Pascal était bluffé : « Tu deviens parfaitement ingouvernable ! Un vieux monsieur indigne ! J'aurais jamais dû t'emmener chez les cow-boys ! »

Il n'a pas pipé mot de ma piteuse soirée avec Cendrine. Il jouait à l'ami dévoué, toujours là où il faut quand il faut. Il avait appelé SOS Serrurerie pour ma porte. Un taxi nous attendait à la sortie des urgences. Je lui donnais l'occasion de payer sa dette de Mondor.

Fidèle à lui-même, il m'a raconté dans les détails sa nuit torride avec Pénélope-Martine. «

Une vicieuse, tu peux pas savoir ! Jusqu'à me fourrer la langue dans le trou du cul ! Carrément dans le fion ! J'étais gêné, gêné ! Je me demandais si je m'étais bien lavé jusque là ! »

Il faisait tout pour restaurer notre ancienne relation, tissée de complaisance et de complicité. Un long silence a suivi le rapport de son opération à cul ouvert avec la chirurgienne. Non seulement ça ne m'excitait pas, mais je trouvais ça puéril et grossier. J'ai décliné son invitation au *Terminus Nord*. Je n'ai pas voulu qu'il emporte mon manuscrit, prétextant les pages qu'il me restait à écrire.

Quand la porte a claqué derrière lui – une porte réparée grâce à sa diligence, j'hésite à dire « son amitié » –, je me suis senti mal à l'aise. Il m'avait tendu la main et je l'avais méprisée. Ce genre de rebuffade m'est insupportable quand j'en suis la victime.

J'étais crevé. Un malaise vagal, il faut deux ou trois jours pour s'en remettre. Le jeunot l'avait dit. Chat noir, chat blanc, chablis, j'ai trinqué un coup avec Kusturica et je suis allé retrouver Angelica, mon *Arizona dream*.

*

À vingt ans, vous vivez dans une chambre de bonne sans autre mode de chauffage que les nanas que vous attrapez à la fac avec des tirades inspirées sur Wittgenstein. À trente, vous passez au F3, en vous disant que le moment est venu de faire l'enfant de l'amour avec la fille qui vous a mis le grappin dessus. À quarante, c'est le F5 obligatoire, il faut que les deux gosses aient chacun leur chambre, sans compter le troisième en préparation, qui a fermé derrière lui le robinet du sexe. À cinquante ans, alors que vous promenez mollement votre caniche nain sur le boulevard, une petite délurée en manque de père vous attrape par la queue et vous emmène où elle veut. Retour à la chambre de bonne. De bonne espérance.

Ce parcours classique varie avec la profession, la religion et le compte en banque, mais il présente une constante : le retour à la case départ, sous les toits. J'en étais là, après ma rupture de bail, qui est une forme d'AVC fréquente en cette période de récession.

J'avais du mal avec les chiottes à la turque au bout du couloir. La position est humiliante et inconfortable, vous risquez de vous pisser sur le pantalon rabattu, et il faut bondir dès que avez tiré la chaîne sous peine de vous en prendre plein les

pompes. Toute une tactique que vous ne maîtrisez pas du jour au lendemain.

Mais le pire, c'était les voisins. Que des jeunes gens vifs, aériens, les yeux brillants d'avenir. Les filles pouvaient avoir un gros cul et les garçons un œil qui dit merde à l'autre, ils étaient beaux quand même. Beaux de jeunesse. J'étais le vioque du sixième sans ascenseur. Ils étaient tous très gentils avec moi, très prévenants, ils ne me doubleraient pas dans l'escalier sans me dire : « Vous voulez qu'on vous aide à porter vos sacs, Monsieur ? » Gentils à gifler. Et comme les filles et les garçons ont tout ce qu'il faut pour se compléter, ils se complétaient à toute heure du jour et de la nuit derrière mes cloisons. Je n'avais même plus goût à rejoindre mon Angelica. Son fantôme ne faisait pas le poids.

Dieu merci, tout ça ne m'empêchait pas d'écrire. Je vivais la vie d'artiste, j'avais renoncé à tout pour mon art. Je méritais une médaille. Chevalier des Arts et des Lettres sans beurre et sans brioche. Un journaliste m'exhumerait dans vingt ans : « *Ce génie est mort dans la misère au sixième étage sans ascenseur, avec des chiottes à la turque au bout du couloir.* » J'ai tapé le mot « fin » à la page 262, et j'ai embrassé Mis Underwood sur les lettres.

J'étais là, en position du lotus, un peu branlant, mal rasé, mal baisé, désabusé, émerveillé, devant ma pile de feuillets qui ne changerait rien au cours du monde, quand j'ai entendu frapper.

J'ai mis dix secondes à la reconnaître. Elle avait quinze centimètres et quatre ans de plus : Marjolaine. La fille de Marie. Son nouveau petit copain créchait dans le couloir. Elle m'avait croisé dans l'escalier et je lui avais rappelé quelqu'un. Ça avait fait tilt dans sa tête quand son copain lui avait dit : « C'est un écrivain qui habite ici. »

J'avais devant moi une trop jolie petite nénette pétant la santé et la fraîcheur, à peine habillée avec son short boule en popeline et son marcel flottant. Ses mirettes scintillaient comme un rayon de soleil dans l'eau vive. Elle avait troqué sa coupe Angela Davis contre une coupe Jean Seberg.

Tout ce qu'on a pu faire, dans un premier temps, c'est de nous bidonner : Je me pince, c'est bien toi ? Elle était devenue une jeune femme désirable et moi, un vieux clodo. Puis elle a dit, en pouffant :

— C'est gentiment arrangé, chez toi !

— Je suis arrivé au bout du rouleau.

— C'est vrai ?

— Au bout du rouleau de ma machine à écrire.

Elle a caressé mes feuillets comme on caresse le chat de la maison. « Vous êtes des malades, toi et maman. Passer des heures le cul sur une chaise à noircir du papier ! Moi, je préfère la varape. »

Elle était stapsienne. Stapsienne ? C'est grave, ça ? Elle étudiait les « Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives », pour devenir prof de gym. Ça m'a rappelé de mauvais souvenirs de lycée :

— Il faut être aussi malade pour courir après une baballe comme un clebs ou grimper à une corde lisse pour redescendre aussitôt ! Et ta mère ? Elle est toujours avec son théâtreux ?

Elle a éclaté de rire.

— Oh ! C'est de l'histoire ancienne ! Il l'a quittée pour un danseur ! Je ne l'ai pas regretté, celui-là. Ma mère non plus, il la gonflait. C'était une histoire de cul. Il lui faut sa dose, à ma mère, elle aime ça. Je la comprends, je suis pareille. Mon copain n'est pas très beau ni très futé, mais quel baiseur !

Décomplexée, la jeune génération ! J'étais un ancêtre. Elle a mis les pieds dans le plat :

— Pourquoi tu ne l'as pas baisée, ma petite maman ? Elle n'attendait que ça.

J'en ai presque rougi, devant cette gamine.

— D'où tu sors ça, Marjolaine ?

— Les enfants, ça comprend un tas de trucs. Les adultes ne veulent pas le savoir, ils préfèrent croire qu'on est des petites choses fragiles qu'il faut guider sur le chemin de la vie. Tu parles ! Je le savais, que ma mère était amoureuse de toi. J'avais surpris une conversation avec une de ses copines. Et puis j'ai trouvé une paperole dans ton bouquin, qu'elle gardait sur sa table de chevet.

— Une paperole ?

— Elle appelait ça comme ça. Elle était tout le temps à prendre des notes sur des morceaux de papier. C'était clair, tu étais l'homme de sa vie. Ça m'avait quand même un peu secouée. Mon père était un vrai salaud, mais j'avais besoin de me sentir l'enfant de l'amour.

Silence. Je n'osais pas la regarder. Elle a dit :
« Je suis confuse. »

Elle n'avait pas vu Marie depuis six mois. Elle ne savait pas où elle était exactement. Dans le sud, du côté de Grenoble. Un coin paumé en tout cas, on ne pouvait même pas lui téléphoner, c'est elle qui appelait de temps en temps. À dix-sept ans, Marjolaine était partie à Londres comme fille au pair. La vie était devenue invivable en tête à tête avec sa mère, après l'agression...

Marie avait été violée, une nuit entière, ligotée sur son lit, sous la menace d'un couteau.

Cette nouvelle m'a laissé abasourdi. J'ai ouvert une bouteille de chablis. Allumé une cigarette. Tapoté sur mes feuillets. Tous les mots étaient vains devant une telle réalité. Marie violée. En même temps, comment expliquer que ça me fasse un tel effet ? Marie avait peu compté dans ma vie. Pendant peu de temps. Et dans la confusion. J'avais tout juste un pincement au cœur en pensant à elle, à une belle occasion perdue. La vie est remplie d'occasions perdues. De rêves inachevés. De textes avortés.

Marjolaine a posé sa main sur mon bras. Elle était surprise et gênée de ma réaction. Non, merci, pas de vin, elle ne buvait que de l'eau. Je me suis resservi un verre, avec un pauvre sourire. J'ai dit :

— Ils ont retrouvé le type ?

— Il a fait plusieurs années de taule. Quand il est sorti, il a essayé de reprendre contact avec Maman, par l'intermédiaire de l'assistante sociale. Il voulait s'excuser. Tu parles ! Maman a pris peur. C'est pour ça qu'elle s'est barrée dans le Sud.

Les paroles du flic me sont revenues : « Un mec qui fait ça à ma fille, je le réduis en charpie, pas besoin de juge ! » J'ai serré les poings. Et doué comme je l'étais pour la culpabilité, j'ai pensé : « Si je l'avais aimée, rien de tout ça ne serait arrivé. »

« La vie est une tartine de merde qu'il faut avaler avec le sourire. » C'est ce que répétait mon Tonton Pastis, mort d'alcoolisme, qui m'emmenait à la pêche aux écrevisses quand il y avait encore des écrevisses dans nos rivières.

Cette nuit-là, j'ai dépassé ma dose. Je suis allé dégueuler dans les chiottes. Je me suis pété l'arcade sourcilière contre l'extincteur, dans le couloir. Je pissais le sang sur mon oreiller. Je me suis endormi dans la flaque.

*

Pascal passait me voir régulièrement, avec une bonne bouteille et les dernières nouvelles du monde. Je n'avais ni radio, ni télé, ni Internet, ni même le téléphone, il était mon correspondant chez les vivants. Je n'avais pas le courage de lui dire : « Arrête les frais, le rideau est tombé. » Parler avec lui aurait pu arranger les choses. Justement : je ne voulais pas que les choses s'arrangent, je ne suis pas pour les arrangements. Mais je l'accueillais comme si de rien n'était. Dans le désert que j'avais créé autour de moi, cet ersatz d'amitié ne m'était pas indifférent.

Et si ce faire-semblant n'était que de mon côté ? Si Pascal avait encore une vraie amitié pour moi et

faisait tout pour racheter sa faute ? Le pardon a des vertus. Je manquais d'humanité... J'étais parfois traversé par ce genre de scrupules, mais très vite ils se brisaient contre cette évidence : ma froideur avait envahi et ravagé le champ de notre amitié, plus rien n'y pousserait jamais plus.

Je n'étais pas frais quand il a débarqué, le lendemain matin. L'arcade sourcilière avait enflé, elle me bouffait la moitié de l'œil. Il y avait du sang coagulé jusque sur l'underwood.

— Tu t'es battu ou quoi ?

— Oui, avec mes fantômes.

Je ne lui ai rien raconté de ma rencontre avec Marjolaine, mais, coïncidence troublante, il m'apportait le dernier livre de Marie. C'était encore une marque d'amitié. Il m'a resservi son couplet : « Reprends contact avec elle. » J'ai haussé les épaules. Il avait quand même du flair, ce connard.

Le grand événement de sa semaine, c'est qu'il avait réussi à capturer Mariana, l'idée platonicienne de la beauté, addict au perrier-menthe. Oh la la ! il y avait du boulot, tout était à faire, de la tête aux pieds. Mais le challenge – ou la mission – l'excitait. Cette merveilleuse créature de vingt-cinq berges était quasiment vierge, et par les temps qui courent, c'était inespéré.

Pascal avait gardé la mauvaise nouvelle pour la fin. La mère de Benjamin l'avait appelé, elle cherchait désespérément à me joindre. Mon fils avait cessé de s'alimenter, en trompant la vigilance des infirmières, au château-clinique. Il avait été transporté en urgence à l'HP. Ses jours n'étaient plus en danger, mais cette crise d'anorexie était une nouvelle tentative de suicide.

Rappel à l'ordre de mon rôle de père. Il ne me manquait pas, malheureusement. J'étais à peu près sûr que je ne lui manquais pas, malheureusement. Je faisais mon devoir en entretenant une maison qui n'avait plus que la façade, comme on en voit sur des images de villes bombardées. Le vide derrière et tout autour. La désolation. Je n'avais pas eu de mal à oublier mon fils pour vivre ma vie de Bohême.

Pascal a proposé de m'accompagner à l'HP, en banlieue. Non, je préférais souffrir dans mon coin. Bien souffrir pour me sentir un bon père, pour une fois.

L'hôpital, j'ai déjà du mal à supporter, la mort suinte sur les murs, mais je reconnais qu'on peut en sortir vivant, et même y ressusciter. L'HP, ça n'a rien à voir, on y gère une fin de vie qui n'en finit pas. Entre ces bâtisses de briques couleur de bouse cernées de pelouses galeuses, je me sentais

menacé. Je n'arrivais pas à marcher droit, mes pieds se dérobaient. Je me suis arrêté plusieurs fois pour reprendre mon souffle, comme après un effort physique. La bête rechignait. Arrière toute, je vais me barrer en Argentine sans laisser de traces, comme un criminel nazi.

Pavillon 17. Il fallait sonner et décliner son identité dans l'interphone. C'est moi, le père indigne. Ouvrez-moi les veines. Une infirmière s'est pointée derrière la porte vitrée avec un gros trousseau de clés. C'était leur activité principale, ouvrir les portes, fermer les portes. Elles apprenaient ça à l'école d'infirmières : ouverture, fermeture. Deux fois par jour, elles filaient des médocs aux malades pour qu'il se tiennent à carreau. Ouverture de la bouche, fermeture de la bouche. C'est bien, on est un gentil malade. Couché, maintenant. Pas bouger.

J'étais injuste. L'infirmière était une jeune femme douce. Elle a dit : « Je m'appelle Tatiana. Benjamin va bien, rassurez-vous. Il a fait une bonne nuit. » Ça sentait le renfermé et la pisse, les murs étaient salpêtreux, les carreaux crasseux, mais le personnel était dévoué. Ils avaient du mérite, au fond, de se donner de la peine pour une cause désespérée. C'était plus dur qu'à la prison, où la cure ne dure jamais plus d'une vingtaine

d'années. On a même vu des taulards se refaire une santé, passer le bac, apprendre un métier, écrire un roman. Il y a des exemples célèbres, fine fleur de l'art carcéral.

Benjamin était au fond d'une chambre à quatre lits blancs rouillés, près de la fenêtre à barreaux. Branché de partout. J'avais un gosse branché. Dès qu'il m'a vu, il a fait oui de la tête. Papa. À l'heure des guili-guili areu-areu, je rêvais du moment où il serait assez grand pour marcher à mon côté en me tenant par la main. C'était une image forte, cet attelage du père et du fils sur le chemin de la vie. Le père fait de trop grands pas, le fils a du mal à suivre sur ses petites guiboles. Mais enfin, Papa ! « Oh ! mon petit chéri ! fait le papa, je suis un grand con. Viens dans mes bras. » Benjamin sentait bon le nutella.

Trois spectres édentés occupaient les lits voisins. L'un se branlait ouvertement, les yeux dans le vague, sur le matelas métallique gémissant. Un autre faisait le mime-statue, pendu à la potence de son lit. Le troisième n'arrêtait pas de se marrer en se filant des claques. Benjamin ne les voyait pas, ils n'existaient pas, tel Buster Keaton traversant le champ de bataille sur sa « Generale ».

J'ai dit : « Alors ? » Il a fait oui de la tête, comme si je lui avais posé une question. J'ai dit : « Je ne pouvais plus payer mon loyer, je suis dans une chambre où il n'y a pas le téléphone. Voilà pourquoi... » Il a refait oui de la tête, en déglutissant avec difficulté. J'ai dit : « Tu as soif ? » Il a fait non. J'ai dit : « Ça te fait mal, l'aiguille dans le poignet ? » Il a haussé les épaules. Le branleur a rigolé : « L'a pas b'soin de bouffer leur merde pour s'nourrir. »

Je suis allé à la fenêtre. Le ciel était derrière les barreaux, si bleu, si calme. Le pavillon 17, en limite de l'HP, donnait sur une rue du monde libre. Une enseigne « Hôtel du Canal » clignotait juste en face. Une femme enceinte poussait un landau, sans doute victime d'un retour de couches mal géré. Deux bagnoles s'étaient emplaçonnées, les types tournaient autour en gesticulant. Des gros-bras sortaient un piano à queue d'un fourgon marqué *NORD MUSIQUE, Perdez le nord avec la musique*. J'ai dit à Benjamin : « Ça ne te manque pas, la musique ? » Il n'avait pas entendu ou pas voulu entendre.

Il avait seize ans, mon beau ptit blond. On était attablés tous les deux dans un café des Halles. Sûrement un bar à musique, il y avait un piano au fond de la salle. Benjamin m'a soufflé :

— Tu crois que je peux jouer dessus ?

— Demande au patron.

Il s'en foutait, le patron. Animation gratos. Benjamin a tenu son public pendant vingt minutes avec du Bill Evans. Il jouait la bouche ouverte, comme toujours, ce qui lui donnait l'air couillon.

La salle a applaudi avec chaleur. Une Québécoise installée au bar s'est écriée : « C'est bon en maudit ! » Elle a sauté de son tabouret pour aller embrasser le pianiste, puis elle a fait tourner sa casquette gavroche parmi les clients. Elle y a jeté un billet de cinquante euros en fin de course. Il s'était fait 123 euros, le gamin. Il se mordait les lèvres de gêne et de plaisir. Moi, je le voyais déjà en Rubinstein. Tu seras un artiste, mon fils.

Benjamin s'était endormi. Ainsi que les édentés. Ça ronflotait. Le jour déclinait. Les bruits de la ville s'estompaient. On passerait bientôt à demain qui serait exactement comme aujourd'hui. Sans surprises, sans désirs.

Bon, maintenant, je pouvais partir. J'avais le droit de partir. Le petit dormait tranquillement, il s'en remettrait doucement. J'allais reprendre mon train de banlieue avec mon paquet de merde dans la tête. Les médecins vous disent avec aplomb, une main sur votre épaule : « Vous n'y êtes pour rien,

Monsieur, c'est une maladie », mais qu'est-ce qu'ils y connaissent ? Ils sont tout juste capables de traiter les symptômes en tuant l'individu. Une médecine à la Roundup. Je me demandais sans cesse depuis des années, devant cet enfant mort-vivant : Comment c'est arrivé ? Pourquoi moi ? Où est-ce que j'ai déconné ? Et l'instant d'après, je me révoltais contre moi-même. J'étais prêt à le secouer : Arrête de me faire chier, de me gâcher la vie, reprends-toi ! Ce qui ne faisait qu'alourdir ma faute. J'avais bousillé ce gosse et je le malmenais.

J'ai senti les larmes venir. Ça m'arrivait de temps en temps, sur une pensée, une image, un détail. Une partie cachée de moi-même qui remontait. Une partie enfouie, qui, elle, n'avait pas évacué Benjamin. Je me suis calmé, puis ça m'a repris, un gros spasme de chagrin, rien qu'à le voir étendu sur le lit, les yeux fermés, comme mort. Une infirmière est entrée. Elle s'est affolée en me voyant dans cet état. Tout le monde s'est réveillé. Je suis sorti précipitamment.

Dans le couloir, les malades en pyjama se sont peu à peu rapprochés de moi, en silence. L'un d'eux m'a pris par la main. Un autre m'a caressé la nuque. Ce qui n'a fait que relancer mon émotion. C'était plein d'êtres humains, ici. Ils souffraient et ils étaient capables d'être touchés

par la souffrance des autres. Tout le contraire de la vie normale, où souvent celui qui souffre se sent des droits et accuse le monde entier.

Je suis rentré dans la chambre. Je me suis rassis. Benjamin n'osait pas me regarder. Avait-il honte de son père ? Ça m'aurait rassuré. J'ai posé une main sur son bras. J'ai murmuré : « Je t'aime, mon petit blond. » Il a eu le mouvement de tête qui dit « oui ». On ne dit pas « oui » à quelqu'un qui vous déclare son amour. Ça avait un autre sens. C'était peut-être un simple accusé de réception, froid, impersonnel, OK j'ai bien entendu. J'espérais que ce soit un signe de gratitude, un remerciement, l'expression d'un plaisir, mais son visage était totalement impassible.

J'ai traîné dans les allées de l'HP, retardant inutilement, hypocritement le moment d'abandonner mon gosse dans ce camp de concentration. J'ai même eu la pensée absurde de m'installer dans l'Hôtel du Canal » qui continuait à clignoter, de l'autre côté des grilles.

Il ne faisait pas complètement nuit quand je me suis couché, ce soir-là, dans mes draps souillés de sang noirci, sans manger ni même ouvrir une bouteille. Demain, normalement, il ferait jour.

*

Mon roman fini, je me sentais vide, à moitié déprimé, comme une femme après l'accouchement. Je buvais un reste de café froid, quand le livre de Marie m'a sauté aux yeux. Avec l'histoire de Benjamin, je l'avais oublié. Voilà ce que j'allais faire de ma journée : lire le livre de Marie. Son cinquième livre en cinq ans. Un vrai écrivain. Elle me faisait la pige, à moi qui traînais des casseroles de textes avortés, desséchés, moisissés. Mais, bon ! je venais quand même d'en conduire un à terme.

Style fiévreux, électrique, hypersensitif pour l'histoire d'un amour qui n'en est pas un, avec un homme qui n'en est pas un, dans une société en pleine pourriture. Je reconnaissais bien la petite boule de nerfs radicale et rêveuse qui m'avait séduit et apeuré.

Je suis sorti me balader avec le livre dans la poche. J'aime bien avoir un livre dans la poche. On reste branché avec l'essentiel à la barbe de ceux qui vaquent à leurs occupations mesquines. Mais le livre de Marie, c'était plus qu'un livre, c'était Marie elle-même, le meilleur d'elle-même. Tout en marchant, j'avais ma main contre elle. Je la caressais. Nous étions intimes.

Miracle ! Marie ne me faisait plus peur. D'avoir bouclé mon roman y était sans doute pour quelque chose. Mais mon voyage chez les barbares et ma nuit avec Angelica avaient été déterminants. J'avais changé de type de femme. Je m'étais nettoyé des mauvais esprits qui me portaient vers les petites pétasses.

Je rôdais dans mon ancien quartier. Au bar, *Chez Francis*, j'ai tout de suite reconnu Éric Cantona, mon flic préféré. À en juger par le niveau de ses paupières, il n'en était pas à son premier canon. Il a dit :

— Je suis content de te voir, l'écrivain. J'ai fini mon truc, mon machin... Tu sais, ma biographie... J'avais envie que tu le lises. Je m'apprêtais à faire des recherches...

— Comme flic, tu en as les moyens !

— Dans tous les métiers, il y a des petits avantages ! »

On a trinqué. De vieux copains. On avait presque fait la guerre ensemble. Apporte-nous carrément la bouteille, Francis. Jean-Marc était un déçu du service public. Il avait honte de son métier. Avec les balais de chiottes qui nous gouvernaient, toute la merde était remontée. Les flics les plus cons paraient. Les plus véreux s'engraissaient. Les plus tarés s'éclataient. La

police était devenue une ennemie pour la population. Heureusement, il avait l'écriture, ça le tenait depuis longtemps. Un exutoire. Peut-être plus que ça.

Il m'a confié un secret : sa biographie était celle de sa mère. De sa pauvre mère qui l'avait élevé entre deux passes. J'ai dit : « Fils de pute, t'es dans la norme ! » Il m'a flanqué un grand coup de poing amical qui m'a fait renverser mon verre. Il ne connaissait pas sa force. Ça m'a toujours impressionné, les muscles, moi qui n'en ai pas. Est-ce qu'il y a un rapport entre les muscles et la puissance sexuelle ? Ça doit plaire aux filles, un paquet de muscles bien durs. Elles se sentent toutes petites dans les pattes d'un grand singe qu'elles tiennent par le bout de la queue, elles lui font faire ce qu'elles veulent. Et quand elles le décident, elles se livrent complètement à la bête.

Jean-Marc a dit : « Arrête tes fantasmes, l'écrivain ! Moi, tu sais, la baise, c'est pas mon fort. Monique pareil. J'ai jamais compris tout le foin qu'on fait autour de ce truc-là. Ça tient à la libido, elle n'est pas la même chez tout le monde. Pour moi, le plus important, c'est que Monique est mon amie la plus chère depuis trente ans. »

L'alcool aidant, j'ai trouvé ça émouvant. Ça me renvoyait à la meilleure amie que j'avais ratée, qui

était quelque part dans la montagne, retirée du monde, sûrement loin de moi à jamais.

Francis, une autre bouteille. Je lui ai raconté Marie. Jean-Marc m'a dit :

— Tu as une photo d'elle ?

— Non. Euh oui...

J'ai sorti le bouquin de ma poche, l'auteur était en photo sur la couverture.

— Elle a l'air piquante, cette fille... Je vais voir ce que je peux faire. Je ne te promets rien. On ne peut pas lancer une RIF, tu n'es pas de la famille, mais j'ai un bon copain au SRPJ de Grenoble.

Il avait illuminé ma journée, ce grand con plein d'humanité. Il y a des jours où la vie vaut la peine d'être vécue. Il faudrait pouvoir mourir après une journée comme ça. Repu. Besoin de rien de plus. Merci la vie, adieu la vie.

Le manuscrit de Jean-Marc était à l'emportepièce, comme l'individu, avec pas mal de naïvetés et un style lourdingue. Mais ça tenait la route, c'était fort, comme tranche de vie : comment on échoue sur le trottoir alors qu'on est une jeune fille sérieuse, bien habillée, bien nourrie. Ça me faisait penser au film de Ken Loach, *Sweet Sixteen*. La descente aux enfers de Liam, seize ans. Ce jeune garçon plein de vitalité et de générosité se bat comme un pauvre diable pour gagner l'amour de

sa mère toxicomane et finit par tomber dans les pattes de la mafia. Il a une belle carrière de salaud devant lui. Ça prenait à la gorge. On était tous des salauds en puissance. Si j'avais crapahuté dans les Aurès, est-ce que je n'aurais pas violé des *moukères*, comme les copains de la SAS ?

Jean-Marc n'avait pas lésiné, il s'était muni d'une bouteille de Chablis Defay, le meilleur. J'ai dit :

— T'es con, ça coûte la peau des fesses !

— La peau de tes fesses coûte si cher ?

Ma fiche de lecture ne l'avait pas ébranlé. Il a applaudi à mon changement de titre : « Ma mère, une prostituée », à la place de « Destin d'une femme ordinaire ». Il a dit tout de suite :

— T'es dans la dèche, t'as pas de boulot, je t'embauche pour retaper mon texte.

— Tu rigoles ! Si tu déniches Marie, je serai payé.

Tope là. Son pote de Grenoble était déjà sur une piste.

La petite Marjo s'est pointée. Elle hésitait à parler devant un inconnu. Je l'ai rejointe dans le couloir. Elle avait eu sa mère au téléphone et lui avait parlé de moi. Grand silence au bout du fil, c'était plutôt bon signe. Mais Marie faisait sa sauvagerie. Elle était à fond dans son sixième roman.

J'ai eu le droit au beau sourire désolé de Marjolaine, accompagné d'un scintillement de mirettes. J'ai regardé s'éloigner son petit cul dans l'ombre du couloir.

Coup de flip. Marie était sûrement devenue une autre femme après ses malheurs. Elle s'était réfugiée et enfermée dans l'écriture. Laissez-moi finir mon roman, je vous rappellerai si j'y pense. J'étais en train de me monter la tête avec un faux-départ enterré de longue date. Quand ils se sont rencontrés, il n'était pas prêt, quand ils se sont revus, elle n'était plus prête. Les amours se croisent, dérivent, s'enlisent, s'envolent, tombent à pic comme la perdrix dégommée par le chasseur. Le tourbillon de la vie.

La police pourrie de notre pays pourri n'avait pas que des mauvais côtés, ils pouvaient bien faire, quand ils voulaient. En moins de quinze jours, le pote de Jean-Marc avait « logé » Marie. Elle vivait dans la montagne, au-dessus de Corps, à Dorcière, « le pays des ours ». C'était l'unique habitante d'un hameau de quatre maisons, dont deux en ruines et une troisième abandonnée après la mort par pendaison du vieux fermier. Elle descendait s'approvisionner au village à pied, dix kilomètres aller-retour. Personne ne la connaissait à Corps, sauf le marchand de journaux, qui lui gardait *Libé*

et *Le Monde diplo*. Un homme lui rendait visite deux ou trois fois par mois, pour quelques heures, dans une Opel Vectra rouge immatriculée 1989JP05. D'après les fichiers de la préfecture, il s'agissait de Tournier Daniel, moniteur de ski à Saint-Etienne-en-Dévoluy, né le 21 mars 1976 à Villars-de-Lans.

Jean-Marc n'était pas peu fier du résultat. Moi, un peu gêné, comme si j'avais lancé un privé aux troussees de Marie. Connaissant son caractère entier, j'étais définitivement grillé si jamais elle l'apprenait. Mais ces informations concrètes redonnaient corps à cette femme de retour dans mes rêves. Je la voyais sur son chemin de montagne empierré, vaillant petit soldat, avec sur le dos un sac plus gros qu'elle. C'était une sportive et une accrocheuse. Elle avait pour amant un jeune moniteur de ski rencontré sur les pistes du Dévoluy. Mais elle le tenait en laisse. Deux à trois fois par mois, pas plus. Et pas question qu'il reste pour la nuit. Le jeunot devait la prendre pour une folle, mais c'était « un bon coup » qui valait le déplacement. Il riait de « la Parisienne » avec ses copains.

J'ai acheté une carte de randonnée. Je suis monté trente-six fois du bout du doigt jusqu'aux quatre maisons de Dorcière, altitude 632 mètres.

Marie était dans l'une d'elles, devant la cheminée, un cahier sur les genoux. Coiffée à la diable, hagarde, enveloppée dans une couverture. J'aurais pu entrer, tourner autour d'elle, lui passer la main sur les cheveux : aucune réaction. Elle était loin, très loin dans ses pensées.

V

J'ai mis une semaine à me décider. Mais j'ai passé la semaine à chercher du fric pour le cas où. Comme quoi c'était déjà décidé. Dieu m'a facilité la tâche en déposant 9000 euros sur mon compte du Crédit Bouseux. C'est un des agréments de la vie de scénariste : à la rediffusion d'un film, même des années après, gling ! le tiroir-caisse se remplit de lui-même. Cette manne était de bon augure.

Je n'avais pas envie d'arriver trop vite – entendez : j'avais peur d'arriver – et j'avais besoin d'espace, de liberté, après toutes ces semaines à croupir dans ma soupente. J'ai loué une grosse Peugeot. C'était l'hiver, les routes étaient mauvaises, le TGV aurait été plus raisonnable. Mais un choix raisonnable dans un projet fou, c'est ridicule.

Je suis parti sans avertir Pascal, il trouverait ma porte close. Ça, c'était crade. Je lui devais au moins d'avoir entretenu la flamme du souvenir

pendant des années, dans un total désintéressement. Je me suis arrêté à Auxerre pour lui téléphoner. Son éclat de joie m'a porté au cœur. Mais j'ai eu juste après deux pensées mesquines. Primo, c'était un succès pour lui, il était grandi d'avoir eu raison envers et contre moi. Deuxio, ça épongeait sa dette, il pourrait enterrer notre amitié morte.

Je me suis offert un château-hôtel dans les environs de Cluny. Un millefeuille d'escargots. Un coq (de Bresse) au vin. Un Gevrey-Chambertin 2005. Ce soir-là, le Roi n'était pas mon cousin. Mais une petite voix me disait : « Profites-en, tu feras moins le malin au bout du chemin ! » En vérité, je me gardais, sans me l'avouer, la possibilité de faire demi-tour au dernier moment. C'est ce qui me permettait de continuer.

À Lyon, j'ai monté une nana en stop.

— Vous n'avez pas peur de faire du stop toute seule ?

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, moi... euh...

— Si vous savez pas, pourquoi vous posez la question ?

Charmante jeune fille. Je la regardais à la dérobée. Plutôt mignonne. Une tête de mort en boucle d'oreille. Une mèche violette dressée en

point d'interrogation sur sa tête d'oiseau. Elle a rompu le silence à l'entrée de Grenoble : « Je descends là. » Avant de claquer la portière, elle a lancé : « Salut, vieux con ! » Je suis resté comme deux ronds de flan aux pommes. Je l'ai regardée s'éloigner. Elle traînait les pieds comme si ses chaussures étaient trop lourdes. Elle devait en avoir plein le cul, voilà l'explication.

La Route Napoléon était verglacée. À vingt à l'heure, j'ai eu le temps de ruminer. Cette expédition de la dernière chance était complètement hasardeuse. Complètement absurde. Avec un peu de jugeote, j'aurais attendu d'avoir Marie au téléphone. Ah ! tiens quelle bonne surprise, après tout ce temps ! Alors comme ça, tu vis à la montagne ? J'ai lu ton dernier roman, bravo. Oui, bien sûr, si je passe dans le coin...

Je suis arrivé à Corps en milieu d'après-midi. Quelle idée d'appeler un village « Corps » ? Je me suis arrêté au Café de l'Obiou. Un limonadier obèse à l'oeil mort. Une leffe dégueulasse de fin de tonneau. J'en étais arrivé au commencement de la fin, il fallait que je réfléchisse un bon coup avant de m'engager dans la montagne. Le ciel était à la neige. Ça n'était pas prudent. Je pourrais prendre

un hôtel à Corps, on verrait demain matin. Non ! Patron, un whisky !

Sur trois kilomètres pas de problème, c'était la route de Notre-Dame-de-La-Salette. Une autre Marie rôdait là-haut, prétendue vierge. Des milliers de pèlerins montaient pour la baiser – aux pieds. Sans doute payé par l'évêché, le chasse-neige était passé en ignorant le modeste chemin qui menait à la mienne, de Marie. La mienne qui n'était pas mienne. Sans chaînes, je ne pouvais pas continuer. J'ai garé la voiture. Ce n'était plus très loin, j'apercevais les maisons.

C'était sans compter sur les tours et détours de la route qui multipliaient la distance par dix. Quand le soleil est passé derrière la montagne, les premiers flocons tombaient. C'est à ce moment-là que j'aurais dû rebrousser chemin.

Un quart d'heure plus tard, il faisait nuit, j'étais en pleine tempête, j'avais de la neige aux chevilles, c'était d'un blanc sépulcral uniforme, je ne distinguais plus le sol du ciel, la route du ravin, le moindre pas pouvait m'y précipiter. Et mes pieds s'engourdissaient dans mes chaussures de ville.

Est-ce que ma vie allait s'arrêter là, à deux pas de Marie ? J'étais pris au piège de ma connerie. Il fallait que ça finisse comme ça, sur une énorme

connerie. Je me suis mis à gueuler : « Marie ! Marie ! » C'était un cri de détresse, pas un appel, je n'avais pas le moindre espoir de la voir apparaître dans ce paysage extra-terrestre. « Marie ! Marie ! » Oh ! Marie, je serai mort en clamant ton nom à pleins poumons ! « Marie ! Marie ! »

Une lumière m'a semblé s'allumer dans l'épais rideau de flocons. J'ai gueulé de plus belle. Bientôt, une torche cahotait dans ma direction, irisant les cristaux de neige. Avec ce point de repère, j'ai pu reprendre ma marche, mais j'ai dû mettre un pied dans le fossé : je me suis enfoncé jusqu'au ventre, d'un coup. Une forme approchait sur des skis de fond. Quand je suis sorti de mon trou, Marie était là, braquant sa torche sur moi. Elle a mis du temps à dire : « C'est pas vrai ! » Je devais avoir l'air piteux. Elle a éclaté de rire :

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je me baladais.

J'étais trempé, glacé, agité Parkinson. J'hésitais à me déshabiller devant Marie. Il y a des manières plus érotiques. Elle m'a tendu une serviette et une couverture. Elle est sortie chercher du bois pour faire un grand feu.

À son retour, j'ai dit :

— Excuse-moi, Marie.

— T'excuser pourquoi ? Tu m'as donné l'occasion de te sauver !

Elle s'est détournée pour cacher son petit sourire et allumer le feu. Puis elle s'est agenouillée devant moi, avec une bouteille d'eau de Cologne : « Maintenant les pieds. J'espère que tu n'as pas d'orteil gelé. » Je ne les sentais plus, sauf qu'ils me faisaient mal en se réchauffant. Elle me les a frictionnés avec énergie – elle faisait tout avec énergie, Marie – en s'appliquant sur chacun des doigts. Ils sont revenus peu à peu à la vie. Moi aussi. Les cheveux de Marie étaient exactement à la hauteur de ma main, ils la frôlaient, je n'avais qu'un tout petit geste à faire, si petit qu'il pourrait passer pour involontaire.

Elle a renversé la tête pour me regarder, sans cesser son massage :

— Ça va mieux ?

— Ça commence à me chatouiller.

Elle s'est mise à rire, de ce rire sans retenue et interminable que je lui connaissais. Il a fallu attendre qu'elle arrive au bout pour qu'elle explique : « J'ai rêvé trente-six fois qu'on se retrouvait, sur la place d'un marché, dans un train, dans une librairie. Mais alors là ! (Le rire était en train de repartir.) Je n'aurais jamais pu imaginer une chose pareille ! On ne s'est pas vus depuis huit

ans et tout ce que je trouve à faire, c'est de te masser les doigts de pieds ! »

Comme épuisée par son rire, elle a posé le front sur mon genou. Cette fois, ma main est partie toute seule. Sur ses cheveux, son cou, ses épaules. Dans la cheminée, ça flambait du feu de dieu en crépitant de joie.

Achevé d'imprimer
en décembre 2025
par TheBookEdition
Image Fotolia 7303378
ISBN 978-2-916963-20-4